



En sortir, mais dans quel état ? De la peste à la covid-19

Pierre Dockès

► To cite this version:

| Pierre Dockès. En sortir, mais dans quel état ? De la peste à la covid-19. 2023. halshs-03003053v2

HAL Id: halshs-03003053

<https://shs.hal.science/halshs-03003053v2>

Preprint submitted on 19 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre Dockès

En sortir mais dans quel État ?

De la peste à la covid-19

(V2, juin 2023)

<https://shs.hal.science/halshs-03003053>

INTRODUCTION*

« *Tout simplement nous ne savons pas* », c'est ainsi que Keynes caractérisait l'incertitude radicale¹, quand l'avenir n'est pas probabilisable car on ne peut même pas établir la liste des éventualités. Lorsqu'elle dure, elle génère une forte instabilité des anticipations, généralise le mimétisme ; d'où des comportements et des équilibres qui oscillent brutalement entre des extrêmes. On le voit avec les bulles financières qui gonflent hors de toute raison, éclatent brutalement précipitant des phénomènes cumulatifs à la baisse aussi peu rationnels. Tel est également le cas des épidémies lorsqu'elles sont nouvelles ou lorsqu'on ignore jusqu'où elles peuvent s'étendre, lorsqu'elles ne sont pas balisées ou banalisées, lorsqu'il n'est nul vaccin ou remède connu. La covid-19 n'a pas fait exception à la règle lorsqu'elle est apparue fin 2019 à Wuhan en Chine (province de Hubei). Elle se caractérisait alors par l'incertitude sur son origine, sa durée, son évolution, son caractère saisonnier ou non, ses rebonds, son avenir endémique ou non, la possibilité d'un vaccin, les médicaments actifs, etc. Le progrès des connaissances sur la covid 19 a été considérable. Son génome a été séquencé très rapidement et, en moins d'un an, des vaccins d'un type nouveau – les vaccins à ARN messagers – ont été mis au point, puis des médicaments, on connaît mieux ses modes de transmission, son type d'évolution pas vagues successives en relation avec les mutations du virus affectant sa létalité et son contagiosité, etc. Au progrès des connaissances s'est ajouté la domination d'un nouveau variant, Omicron, plus contagieux et moins létal si bien que début 2023, près de 60% de la population française avait déjà eu le covid. Il y a eu accoutumance et les populations ont appris à vivre avec le virus grâce aux vaccins, à la prophylaxie, à l'obtention d'un degré élevé d'immunité collective, à la moindre létalité des nouveaux variants (ce qui pourrait s'avérer réversible).

* Des éléments de ce texte sont parus dans les numéros associés de la *Revue d'économie financière* (n° 139-140) et de la *Revue Risques* (n° 124), particulièrement ce qui concerne les villes de la peste au XVII^e siècle.

¹ Au sens de Frank Knight et de John Maynard Keynes et par opposition au risque, une situation où l'on connaît la loi de probabilité. Keynes écrit : « About these matters there is no scientific basis on which to form any calculable probability whatever. We simply do not know. », KEYNES, John Maynard [1937], « The General Theory of Employment », in : *The Collected Writings of John Maynard Keynes*, Vol. 14, Macmillan, Cambridge University Press, 1973, p. 109-123, p. 113-114.

L'incertitude concernant la vie et la mort, lorsque les taux de létalité d'une épidémie sont élevés et la contagion forte, suscite – comme on le disait du choléra – une « peur bleue »², individuelle et collective, mais pas seulement, pas si simplement. On peut en effet observer des évolutions quasi chaotiques de la psychologie collective, de la négligence à la panique, avec de brèves bouffées festives libératrices, puis à l'accoutumance, à la lassitude, voire à la négation du danger, et des retours de panique. Quand l'épidémie s'évacue, l'oubli de la catastrophe peut venir rapidement. Un énorme choc léthal comme lors de la peste noire de 1347 fait alterner l'effroi et le désespoir avec des espérances messianiques ; son retour périodique fait qu'une atmosphère de peur finit par imprégner la société provoquant le sentiment d'un monde en chute vers sa fin.

Lorsqu'on ne sait pas, on cherche à comprendre, à trouver les causes, scientifiquement ou en s'appuyant sur de vagues croyances, et on recherche des responsables. Durant des siècles, au-delà des « mouches minuscules » ou des miasmes, au-delà des signes comme des pluies de grenouilles, des nuages en forme de cheval, conjonction d'astres et autres passages de comètes, la cause profonde des épidémies demeura un châtiment infligé par Dieu (ou par les dieux ou par la déesse Némésis) aux hommes pour leurs péchés. De nos jours nombreux sont ceux qui voient les épidémies comme le châtiment des fautes de l'être humain envers la nature. Se répandent les *rumeurs* les plus folles, elles activent les peurs, elles font rechercher des *boucs émissaires*, elles renforcent la *méfiance* – souvent la *défiance* – envers les autorités.

Les autorités, elles aussi, sont prises dans l'incertitude, leurs décisions peuvent être extrêmes, erratiques, oscillant sous l'aiguillon de la peur, peur des émeutes, des révoltes, de passer en jugement ou simplement de perdre les élections. Religieuses, expertes, ou politiques, les autorités sont généralement amenées à utiliser les peurs pour renforcer leur pouvoir. Pouvoir sur les âmes, et partant sur les comportements : les prêtres imposent des sacrifices, des pénitences, des processions, dirigent les consciences (comme les sorciers des peuples « premiers » imposent des danses sacrées). Les autorités politiques visent toujours à renouer et renforcer le pseudo contrat d'échange de leur protection contre la soumission du peuple et, dans ce but, consciemment ou non, elles manipulent les angoisses du peuple. Les « sachants », experts, médecins et autres, vrais ou faux, affirment leur pouvoir. Ils cherchent à s'imposer, eux ou leur école, à leurs pairs et prescrivent aux autorités et à la population des politiques et des comportements normés.

² BOURDELAIS, Patrice, RAULOT, Jean-Yves [1987], *Une peur bleue : histoire du choléra en France, 1832-1854*, Paris : Payot. Au moment de l'agonie, le choléra générait une cyanose de la peau par rupture des capillaires.

Dans l'épais brouillard de l'incertitude, il nous faut trouver une boussole, d'où l'importance des enseignements que l'on peut tirer de l'histoire. Mais la prudence est de mise. Ces leçons de l'histoire, en effet, sont énigmatiques et souvent ambiguës. L'histoire parle, mais un peu à la manière de la Pythie de Delphes. Il faut interpréter le message. Je suis loin de partager la vision de Paul Valéry lorsqu'il estimait que « l'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré »³. Il faut cependant reconnaître que l'histoire est délicate à manier. La crise sanitaire me donne le prétexte d'employer un vieux terme médical pour la qualifier. Elle est ce que les Anciens nommait un *pharmacon*, c'est-à-dire à la fois un poison et un remède⁴. S'il est vrai qu'un peuple qui oublie son histoire peine à affronter son avenir, il faut admettre d'une part, qu'elle risque de ranimer des braises anciennes, de faire flamber à nouveau des haines recuites, d'autre part, que le recours à l'histoire comparative peut donner des exemples de tout, voire de n'importe quoi. Je parlais naguère « d'histoire ambiguë » rappelant que, bonne fille, elle donne une preuve à tout le monde. Il en va ainsi de l'histoire des épidémies. S'il faut y recourir pour éclairer les épidémies contemporaines, c'est d'une main tremblante.

Il en va des « enseignements de l'histoire » comme de ce que Ionesco racontait à propos de Manès Sperber⁵ qu'il considérait comme un sage. On allait le voir, explique-t-il, lorsqu'on était dans l'embarras (dans l'incertitude), et après l'avoir entendu, on était toujours dans l'embarras, mais dans un embarras en quelque sorte supérieur.

Pour qu'il soit envisageable de tirer des leçons de l'histoire, il faut qu'elle repère des constantes ou des analogies. Face à la manière dont les sociétés ont réagi à l'épidémie de covid-19, le « donneur de leçons historiques » est embarrassé : il n'existe aucun précédent de confinements généralisés à une telle échelle, l'ensemble de la population d'une nation et plus de la moitié de la population mondiale au printemps 2020. On l'a oublié aujourd'hui, mais lorsque la Chine a confiné étroitement Wuhan et ses 11 millions d'habitants (22 janvier 2020) ainsi que d'autres villes de la province de Hubei, les français n'imaginaient pas que cela puisse arriver dans leur pays ou plus généralement dans une démocratie. Il a fallu le confinement national de l'Italie (10 mars 2020, après des quarantaines locales) pour que la réalité s'impose à eux. À l'arrière-plan de ces confinements nationaux à une échelle quasi

³ Il ajoutait : « Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines » (Regards sur le monde actuel, Paris : Gallimard, 1945, p. 43).

⁴ Cf. *Phèdre* de Platon, et son analyse par Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon » (1968, Tel Quel, n. 32 et 33, repris à la suite de *Phèdre*, GF, 2006).

⁵ IONESCO, Eugène [1976], « Manès Sperber, un médecin de l'âme », in : *Le Monde*, 21 mai.

mondiale, on peut percevoir un changement de l'attitude face à la mort, particulièrement face à la mort collective.

Ce qui a été sacrifié, ce n'est pas seulement l'économie, c'est aussi l'éducation, la culture, les relations sociales, les activités festives, une part du sacré qui subsiste dans nos sociétés. Lors de la deuxième vague de covid-19, à l'automne 2020, si les politiques prophylactiques des États ont à nouveau sacrifié ces dernières activités, ce fut cependant en tentant de préserver l'économie. Par la suite, les confinements nationaux furent moins radicaux (comme par exemple en France au printemps 2021) et les stratégies dites « zéro covid », au départ la règle dans de nombreux pays (en 2021 c'était encore le cas de l'Australie, la Nouvelle-Zélande, Taïwan, Singapour, le Vietnam, la Chine), ont été abandonnées, sauf par la Chine qui ne l'a abandonné brutalement qu'en décembre 2022 après de nombreux confinements particulièrement stricts.

Si la nationalisation et même la mondialisation partielle du confinement est phénomène impressionnant, la nouveauté n'est que dans l'échelle. Les épidémies majeures du passé – comme la peste ou encore le choléra – ont provoqué une fermeture des villes et des régions infectées – aussi bien dans leurs relations avec l'extérieur qu'à l'intérieur des cités –, la clôture des frontières, des états de siège, des quarantaines, le port de masques, la mise à distance. Ces mesures d'enfermement ont généré un arrêt cardiaque de l'économie, une explosion du chômage, l'accroissement du paupérisme, des famines. Le choc démographique causé par la peste est certes sans commune mesure avec la covid-19 (qui, en outre, tue essentiellement les personnes âgées ou atteintes de morbidité) : la peste noire avait, approximativement, un taux de mortalité 200 fois plus élevé que celui de la covid-19 en Europe ou aux États-Unis⁶. En revanche le confinement généralisé nous fait renouer aujourd'hui avec des effondrements économiques et des privations de liberté qui rappellent ceux des « villes de la peste ». Il ne s'agit donc pas de comparer des chocs démographiques, mais les conséquences de l'épidémie et des moyens mis en œuvre pour la contenir sur la pétrification de l'économie, sur les mentalités, les comportements, les relations sociales. Sur ce terrain, l'histoire comparative conserve une certaine pertinence.

Trois leçons peuvent être tirées des sorties de crises épidémiques majeures du passé : 1) L'épidémie terminée une reprise post-traumatique en V, en U ou en aile d'oiseau – d'abord forte, puis ralentie – est l'éventualité la plus crédible. Malgré une mortalité très élevée – entre 20% et 60% de la population pour la peste –, les villes ou les nations frappées par le fléau se

⁶ Et un taux de létalité – par rapport au nombre de personnes atteintes – vingt fois plus élevé.

sont avérées dans l'ensemble relativement résilientes à court terme. La première vague de l'épidémie de covid dans les pays développés a donné lieu à une remarquable courbe en V. Ainsi en Europe, après une chute historique du PIB en 2020 (-6,4% en zone euro et -5,9% dans l'ensemble de l'Union européenne), la reprise a été spectaculaire en 2021 (+ 5,2 pour la zone euro, + 5% pour l'UE) pour retomber dès le 4^e trimestre (avec une nouvelle vague de l'épidémie) et en 2022⁷. 2) Les conséquences sont très différentes selon les catégories sociales, les entreprises et les secteurs : d'une part, les inégalités sociales sont révélées et renforcées par l'épidémie (les plus pauvres, les plus précaires, les réfugiés ou les immigrants, sont durement atteints, les plus riches s'en sortent bien) au risque de révoltes sociales clairement corrélées aux épidémies (cf. infra les exemples de la peste noire et celui du choléra en 1832 à Paris)⁸ ; d'autre part, elle renforce les entreprises les plus solides (fortement capitalisées) et les secteurs dynamiques, et elle fait disparaître les entreprises fragiles, enfonce davantage les secteurs archaïques. Là aussi les constatations que l'on peut faire après plusieurs vagues de l'épidémie de covid confortent ces enseignements : inégalités devant la mort et la maladie selon les pays et au sein d'un même pays, paupérisation, accroissement du chômage et précarisation de ceux déjà les plus pauvres et les plus précaires, inégalités entre qui ont les moyens de pratiquer le « *Cito, longe, tarde* » ou le travail à distance et ceux à qui cela est interdit. 3) À long terme, les pays qui ont les institutions les mieux adaptées et qui sont les mieux dotés dans les nouveaux secteurs porteurs en sortent renforcés au détriment de ceux dotés d'institutions sclérosantes et embourbés dans les secteurs traditionnels. On a pu mobiliser la figure de la courbe en K : sa jambe ascendante correspond aux secteurs, aux régions ou aux catégories sociales qui sont dynamisés, la jambe descendante ceux qui déclinent, et l'évolution d'ensemble du pays tient à leur importance relative. Souvent les villes ou nations aux structures économiques et sociales fragiles ou en déclin paraissent récupérer, mais l'essor s'essouffle et dans le long terme la tendance décliniste en est confortée. L'épidémie tend à pousser les économies et les sociétés dans le sens où elles penchaient déjà. Elle est un révélateur de déclin ou de progression économique. Elle accentue les tendances antérieures, jouant un rôle d'accélérateur de l'histoire.

⁷ En France, le taux de chômage (au sens du BIT) qui était tombé à 7% en France métropolitaine au 2^e trimestre 2020 est remonté à 9% au 3^e trimestre de la même année pour revenir à 7,3% au 3^e trimestre 2022.

⁸ BARRETT, Philip, CHEN, Sophia, LI, Nan [2021], « La COVID sur le long terme : les répercussions sociales des pandémies », *IMF Research Perspective*, repris *Blogs*, 3 février. Ils observent que les troubles sociaux ne se manifestent pas toujours rapidement et que les régimes en place peuvent parfois profiter de la situation pour consolider leur pouvoir et réprimer la dissidence.

LES ÉPIDÉMIES AU XX^e SIÈCLE : UNE CERTAINE INDIFFÉRENCE

Il n'est pas nécessaire de revenir plusieurs siècles en arrière pour observer un changement de l'attitude face à une épidémie et à une mortalité massive. Cent ans suffisent, voire moins, pour observer les différences de réactions des individus, des médias et des autorités lors des épidémies – disons entre la grippe espagnole de 1918 et la covid-19. Rétrospectivement on est frappé par une relative tolérance collective face aux décès dus aux épidémies ou aux catastrophes encore pendant les années 1950-2000. On s'accommodait avec la mort. En particulier, la disparition de vieillards emportés par une épidémie ou la canicule (celle de 2003 a fait en France 20.000 victimes) apparaissait dans l'ordre des choses. Dans le combat de la science contre la maladie, les morts étaient une sorte de résidu fatal.

Il ne s'agit pas de porter un jugement de valeur sur les attitudes passées face à la mort, mais seulement de constater qu'aujourd'hui la mort, et particulièrement la mort collective, est devenue socialement injustifiable, un scandale. L'épidémie de covid a conduit la plupart des nations à mettre en œuvre, plus ou moins rapidement, un confinement général de leur population, les États-Unis sous l'Administration de Donald Trump étant particulièrement réticents (les États démocrates se confinant, Trump les appelait à se « libérer » en avril 2020) et plus encore le Brésil de Jair Bolsonaro. Jadis, des maisons pestiférées étaient fermées, des quartiers isolés, des quarantaines instituées, des villes s'entouraient de « murs de la peste » comme autour de la région marseillaise en 1720, on contrôlait les entrées et les sorties, on se barricadait, le commerce intérieur et surtout extérieur s'arrêtait, mais l'histoire ne comporte aucun épisode de confinement à cette échelle. Alors même que notre civilisation place l'économie au centre de ses préoccupations, divinise la croissance, confrontée à l'épidémie de covid-19, les autorités finalement se sont très largement ralliées au « quoi qu'il en coûte » – le coût fut effectivement très élevé – et, dans la foulée, elles ont sacrifié une part importante de la vie sociale et même familiale, de la culture et de l'éducation.

Si l'on regarde les réactions collectives face aux épidémies du dernier siècle, comment ne pas s'étonner d'une certaine passivité.

Considérons la grippe espagnole de 1918-1919⁹. C'est de beaucoup la plus grave. Elle s'est développée en plusieurs vagues : avril à juillet 1918 ; début septembre à novembre 1918,

9 BARRO, Robert, URSUA, José F., WENG, Joanna [2020], « The coronavirus and the Great Influenza epidemic: Lessons from the "Spanish Flu" for the coronavirus' potential effects on mortality and economic activity », AEI Economic Policy, Working Paper Series, 16 mars ; VAGNERON, Frédéric [2018], « D'une pandémie mondiale au spectre d'une crise globale : le centenaire de la grippe "espagnole" », *L'Esprit*, 73, p. 21-43 ; [2016], « Quand revient la grippe. Élaboration et circulation des alertes lors des grippes "russe" et "espagnole" en France (1889-1919) », *Parlement(s). Revue d'histoire politique*, 25, p. 55-78 ; [2015], Aux

février et mars 1919. La deuxième a été de loin la plus meurtrière (probablement un nouveau variant). Le taux de mortalité de la grippe espagnole est beaucoup plus élevé que celui de la covid-19. Elle a fait entre 30 et 50 millions de morts dans le monde (certaines estimations récentes comptent cent millions de morts, soit plus de 5,3% de la population), soit entre 1,7% et 2,7% de la population (1,860 milliards en 1920), deux fois plus que la Première Guerre mondiale (20 millions de morts civiles et militaires). Son taux de létalité était très élevé : entre 2% et 3%. En comparaison la covid a tué officiellement (1^{er} janvier 2023) 6,7 millions d'êtres humains dans le monde sur une population totale de près de 8 milliards, soit un taux de mortalité de 0,084%¹⁰. La réalité quant à l'épidémie de covid est probablement beaucoup plus dramatique, les chiffres communiqués par nombre de pays en Afrique, Asie, Amérique du Sud, Europe de l'Est étant peu crédibles. Le covid pourrait avoir tué trois fois plus !¹¹. Après l'abandon brutal de la politique « zéro covid » par la Chine, l'épidémie y a rebondi en décembre (jusque début 2023, elle n'avait déclaré que 5.235 morts, depuis elle admet que la covid a affecté 100 millions de personnes et provoqué 120.961 morts entre le 4 janvier 2020 et le 3 mai 2023). D'après le New York Times, citant quatre études scientifiques, les morts dues à la covid seraient plutôt autour de 1 million ou 1,5 millions¹².

En ce qui concerne les seules nations belligérantes, les chiffres comparés pour la grippe espagnole restent impressionnants : elle fait approximativement 250.000 victimes en France (sur une population de 39 millions, soit 0,6%, la covid « seulement » 0,23%), la guerre 1.400.000. Les États-Unis comptent 550.000 décès de son fait (selon les estimations jusqu'à 675.000) et la Chine entre cinq et neuf millions. Elle a frappé essentiellement la tranche d'âge des jeunes adultes. Il s'agit donc d'une des pires catastrophes de l'histoire des épidémies : en nombre de mort elle tue autant que la peste noire entre 1347 et 1352, et en *pourcentage*, neuf siècles après, vingt fois moins. Cette saignée majeure a certes été violemment ressentie. La

frontières de la maladie : l'histoire de la grippe pandémique en France (1889-1919), EHESS ; Quénel, Claude [2018], « Grippe espagnole : Le tueur que l'on n'attendait pas », *L'Histoire*, n° 449, juillet-août ; VINET, Freddy [2018], *La Grande grippe. 1918, la pire épidémie du siècle : histoire de la grippe espagnole*, Paris : Vendémiaire.

¹⁰ Début 2023, le taux de mortalité américain depuis les débuts de l'épidémie était de 0,33%, brésilien de 0,3%, britannique de 0,29%, français de 0,23%, allemand de 0,19%, coréen du sud de 0,1%, japonais de 0,04%, chinois de 0,004% (?). Si la covid revient tous les ans, comme la grippe, les taux de mortalité totaux n'auront plus de signification, il faudra ne retenir que des taux de mortalité annuels. Le taux de létalité (par rapport aux personnes atteintes) est en moyen de 1%, mais varie fortement selon les pays (de 0,3% à 3%, par exemple 0,5% en France), avec l'âge du malade et selon le variant (ainsi la létalité du variant Omicron serait jusqu'à 10 fois moins élevée que celle du variant Delta, mais sa contagiosité est deux fois plus élevée).

¹¹ Jusqu'à 17 millions de morts dès 2021, et donc déjà à cette date un taux de mortalité de 0,21%, *The Economist*, 16 nov. 2021 (à partir principalement de la base de données fournie in : Karlinsky, Ariel, Kobak, Dmitry [2021], « Tracking excess mortality across countries during the COVID-19 pandemic with the World Mortality Dataset », *elife*, June 30).

¹² Pour relativiser, la Chine connaît en moyenne 860.000 morts de toutes origines par mois.

grippe était extrêmement contagieuse. Sa propagation se faisait par des explosions de mortalité ici, puis là, qui duraient deux ou trois semaines. Alors, la mort semblait partout, les services de santé étaient débordés, les malades entassés dans les hôpitaux, leurs lits alignés sous des tentes, les cimetières croulant sous les cercueils. Cependant – en grande partie du fait de la guerre et de la censure de guerre – elle n’a pas provoqué une réaction médiatique et institutionnelle à la hauteur du drame.

Pratiquement aucun article sur la grippe en France jusqu’à fin juin 1918, quelques rares articles en juillet-août (le 31 août, *Le Matin* parle d’une « petite épidémie »), à peine plus en septembre. On explique que le soldat français résiste bien mieux que « le boche ». Ce n’est qu’en octobre, au sommet de la mortalité, que les journaux publient régulièrement des articles sur la grippe, donnent le nombre de morts, et en novembre surtout pour expliquer que l’épidémie retombe. Ils donnent des conseils prophylactiques (se laver les mains, les dents, se gargariser à l’eau oxygénée, isoler le malade, désinfecter ou laver les vêtements, porter un masque ou, si on n’en a pas « une simple compresse hydrophile trempée dans l’eau bouillie, posée sur le nez et la bouche et attachée par-dessus les oreilles avec un cordonnet », écrit un médecin, ne plus balayer les lieux publics). Ils conseillent d’éviter les réunions trop nombreuses. Ils proposent des remèdes (l’aspirine et la quinine, les grogs au rhum, une mixture contenant aspirine, citrate de caféine, benzoate de soude, tisanes d’orge, de chiendent, de queues de cerises, teinture de cannelle, de quinquina, du sirop d’écorce d’orange amère). Les réclames pour des médicaments miracles prospèrent (la « Farine tutélaire » qui permet une suralimentation souveraine contre le mal, la Fluatine qui soigne toutes les maladies épidémiques – choléra, peste, typhoïde, variole, rougeole, scarlatine, etc. –, le Rheastar qui guérit aussi la tuberculose). Les charlatans s’en donnent aussi à cœur joie lors de la troisième vague. Quelques rares articles critiquent les autorités. Ainsi le 19 octobre, *Le Journal* accuse les autorités de s’être contentées de placarder des affiches et de publier des circulaires, de ne pas avoir lancé de lutte sérieuse. Il faudrait fermer les écoles, interdire les rassemblements, établir un cordon sanitaire aux frontières¹³.

Aux États-Unis, d’où la grippe espagnole s’est propagée vers l’Europe (par l’intermédiaire des soldats), certains gestes barrières et la distanciation sociale ont été imposés dans quelques villes, en particulier à Saint-Louis, à Seattle, avec fermeture des écoles, interdiction des attroupements, quarantaines, il fut interdit de cracher dans les lieux publics et le port du masque a été recommandé, parfois rendu obligatoire, comme à San Francisco, mais une Ligue anti-masque réussit à faire lever l’obligation. À New-York, on a désinfecté des rues et des transport publics, les horaires des entreprises ont été harmonisés, on recommandait aux salariés des promenades d’un quart d’heure, matin et soir, pour respirer le bon air (d’où la déambulation de groupes dans les rues). Dans ce même esprit, à San Francisco, il y eut des

¹³ Cf. BOURON, Françoise [2009], « La grippe espagnole (1918-1919) dans les journaux français », in : *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 1, n° 233, p. 83-91.

sessions du tribunal en plein air. En Grande-Bretagne, il n'y eut pas davantage de lutte coordonnée centralement. Si Arthur Newsholme (de la *Royal Society of Medicine*) avait rédigé un « *memorandum for public use* » en juillet 1918 recommandant d'éviter les grands rassemblements et aux malades de rester chez eux, le gouvernement l'enterra. Newsholme, ultérieurement, tout en expliquant que le suivre aurait sauvé de nombreuses vies, ajoutait qu'il est des situations (la guerre) où « *the major duty is to "carry on", even when risk to health and life is involved.* » Des dancings, théâtres, églises durent fermer, on porta un peu le masque ; mais les pubs, les stades, etc. restèrent ouverts. En France, il n'y eut pas de dispositions réglementaires générales, quelques rares communes ont fermé les cafés, des lieux publics. Même si la majorité des malades ne souffraient que d'une simple grippe d'une dizaine de jours, les hôpitaux furent complètement débordés. Malgré cela, l'État s'est contenté d'incitation à des mesures contre la contagion. La *Société des nations* créera l'*Organisation internationale d'hygiène* pour lutter contre la propagation des épidémies, ancêtre de l'OMS (1949)¹⁴. L'impact économique de l'épidémie a été fort : le PIB mondial aurait baissé de près de 5% de son fait¹⁵ (la récession de 1920-21, d'abord aux États-Unis, n'a pas de rapport avec l'épidémie, elle est un puissant choc déflationniste lié au passage de l'économie de guerre à l'économie de paix).

Les épidémies de type grippal du second XX^e siècle seront sans commune mesure avec la grippe espagnole, et généralement aussi avec la covid. Elles ne furent pas cependant négligeables, et pourtant elles rencontrèrent l'indifférence collective.

Pour ce qui concerne l'attitude face à la mort de l'autre, même s'il ne s'agit pas d'une maladie respiratoire, il faut parler, pour le mettre à part, du Sida. Le nombre de morts liés à cette maladie depuis 1982 est, selon les estimations, de 25 à 42 millions. Or, dans les années 1980 surtout, il y eut pire que l'indifférence, une innommable stigmatisation des victimes¹⁶. Comme elle a frappé d'abord principalement la communauté homosexuelle, un déferlement de haine et de panique a accompagné la montée de la maladie. Comme elle semble s'être propagée à partir de Haïti, elle a fait se multiplier les discours racistes. On parle de « cancer gay », de maladie des 4 H : le sida est censé atteindre les Haïtiens (entendons les Noirs), les héroïnomanes (tous les toxicomanes), les hémophiles et les homosexuels (et certaines

¹⁴ L'*Office international d'hygiène publique* (OIHP) existait depuis 1907 pour limiter la propagation des épidémies, organiser les quarantaines.

¹⁵ Barro *et al.*, op. cit. donnent une chute du PIB/tête de 6,2%.

¹⁶ Dans les pays occidentaux, la stigmatisation des victimes a considérablement régressé durant les années 1990 et 2.000. Ce n'est pas le cas dans d'autres régions du monde.

pratiques sexuelles), et simultanément on accuse ces catégories de le transmettre par la salive, un simple contact, voire volontairement : on parle d'attaques menés par des « sidaïques » (l'expression « sidaïques » est forgée par Jean-Marie Le Pen¹⁷) pour contaminer des gens « normaux ». Le personnel hospitalier est souvent lui-même effrayé, on parle de mise en quarantaine, d'hôpitaux spécialisés comme pour les lépreux au Moyen Âge¹⁸. Se répand l'idée dans les milieux intégristes que le sida est la punition divine du péché de sodomie (ou d'autres). Et bien entendu se multiplient les théories du complot, les thèses négationnistes, les croyances ésotériques.

L'épidémie de 1957-58 (A (H2N2)) (la « grippe asiatique » aux origines chinoises) aurait fait 2 millions de morts dans le monde sur une population alors de 3 milliards d'habitants (soit un taux de mortalité de 0,066%). À l'échelle mondiale, cette épidémie est donc presque équivalente en termes de taux de mortalité à la covid-19 (taux de mortalité de 0,084% début 2023, donc sur trois ans).

En France, 25% de la population est atteinte (dont 5% asymptomatiques). Les autorités l'assimilaient à une grippe saisonnière, les média l'ignorèrent. Les évaluations de l'époque minorent massivement les victimes : 15.000 morts recensés officiellement alors qu'il y a eu probablement entre 30.000 et 50.000 (certaines évaluations parlent de 100.000 morts). Un vaccin ne sera pas développé avant 1969 et la grippe de Hong-Kong (cf. infra l'erreur alors commise). Elle a été occultée, y compris par ceux qui la subirent, un cas type d'oubli de la catastrophe. Les conséquences économiques furent importantes. Aux États-Unis, la Bourse (S&P 500) baisse de 20% (entre juillet – l'épidémie a commencé en juin – et décembre 1957). La récession est forte (-3,6%, la plus forte de l'Après-guerre, jusqu'en 1973), mais brève (reprise dès avril 1958), le chômage atteint 6,8%, les ventes de voitures chutent de 31% en 1957. Cette récession, cependant, ne saurait être attribuée entièrement à la grippe : c'est aussi une récession classique dans le cycle de ces années-là : l'expansion a été très forte entre 1954 et 1957, l'inflation s'est accrue et une politique monétaire restrictive (taux d'escompte à 3,5%) est mise en place tandis que la politique budgétaire se fait restrictive. Au doigt mouillé la grippe est sans doute responsable d'une chute du PIB entre 1,6% et 2%.

La grippe de Hong-Kong de 1968-69 a fait un million de morts dans le monde, 100.000 aux États-Unis. Selon Antoine Flahaut et Alain-Jacques Valleron, elle a fait 31.000

¹⁷ « Le sidaïque [...] est contagieux, par sa transpiration, ses larmes, sa salive, son contact. C'est une espèce de lépreux. Les sidaïques, en respirant du virus par tous les pores, mettent en cause l'équilibre de la nation. » (Jean-Marie Le Pen, mercredi 6 mai 1987, « L'heure de vérité », Antenne 2).

¹⁸ J. M. Le Pen, encore lui, demande la création de « sidatoriums ».

morts en France (chiffre porté à 36.000). Troisième plus grave pandémie du XX^e siècle, elle est nettement moins grave que sera la covid (en termes de mortalité, de durée, de conséquences sanitaires, économiques). Elle passe presque complètement sous les radars des médias et les pouvoirs publics l'ignorent pour l'essentiel. Il faut dire qu'en 1968-69, particulièrement en France, d'autres événements polarisent l'attention. Pourtant on dispose de témoignages d'hôpitaux débordés, de malades entassés dans de vastes salles communes, de morts par milliers. Elle frappe en deux vagues, modérément en 1968, sévèrement à l'automne et l'hiver 1969 (25.000 morts en décembre en France). Elle est due au virus A(H3N2) et les scientifiques, croyant qu'il s'agissait d'un virus H2N2 comme en 1957, vont préparer des vaccins qui s'avéreront totalement inefficaces (c'est l'une des causes de la montée alors des thèses anti-vaccin).

Les conséquences économiques ne sont pas négligeables : fermeture de nombreux commerces, perturbation des transports et des usines (au pic, 25% des salariés sont atteints simultanément). À l'échelle mondiale on observe un léger infléchissement en 1968 (le PIB mondial aurait baissé de son fait de 0,7% selon la Banque mondiale). Aux États-Unis, la récession commence à l'automne 1968 et se termine en novembre 1970 et elle suit en Europe. On ne peut l'attribuer (uniquement) au virus, même s'il a pu servir de déclencheur. Elle met fin à une très longue phase d'expansion.

Il faut attendre les débuts du XXI^e siècle pour que l'état d'esprit se modifie. C'est le cas avec l'épidémie de SRAS en novembre 2002. Partie de Chine, sa diffusion a été rapide du fait de la mondialisation et du trafic aérien. L'épidémie a surtout frappé en Asie (Chine, Hong-Kong, Taïwan, Singapour) où le contrôle de la propagation fut rapidement organisé (gestes barrières, désinfection, quarantaine, masque obligatoire, interdiction de cracher). L'épidémie n'a duré que quelques mois et il n'y a eu que 774 décès. À partir de 2003, la transformation des mentalités s'observe en Asie en particulier par l'usage massif du masque (il est aussi anti-pollution) dans la vie courante, phénomène qui est observé avec étonnement et commisération en Europe ou aux États-Unis. L'Asie était beaucoup mieux préparée que le monde occidental lorsque la covid-19 a frappé, d'où une des causes de la divergence des résultats en termes de mortalité. En 2009, la deuxième pandémie de type A (H1N1) (après la grippe espagnole) a été prise au sérieux alors même que sa mortalité n'est pas plus élevée en moyenne que celle de la grippe saisonnière ; son taux de mortalité étant, en revanche, beaucoup plus élevé chez les jeunes. S'il y eut probablement 200.000 morts dans le monde, la France a été épargnée.

Pour faire face aux épidémies de SRAS et de grippe A (H1N1), d'importants achats de masques et de doses de vaccin ont été opérés en France par l'État tandis que des entreprises françaises productrices de masques recevaient l'assurance que les achats de renouvellement seraient effectués régulièrement. L'épidémie A (H1N1) s'étant évaporée en France, non seulement la ministre Roselyne Bachelot a été vivement critiquée (y compris par la Cour des comptes) pour le coût jugé exorbitant de ces précautions, mais cette politique a été abandonnée. En 2009, selon un rapport du Sénat, le stock de masques FFP2 (destinés aux professionnels) était de presque 600.000 et celui de masques chirurgicaux de plus d'un milliard. Ultérieurement, surtout après le « changement de doctrine » opéré en 2013 selon lequel la gestion des stocks ne serait plus assurée par l'État, mais par les établissements hospitaliers, les EHPAD, les médecins de ville, les entreprises, ces masques (ne correspondant plus aux nouvelles normes) ont été détruits et non remplacés, les entreprises françaises n'ont plus reçu de commandes et ont dû laisser périr « l'outil de travail », aucun avis n'étant adressé aux établissements et médecins pour leur demander de constituer des stocks. L'EPRUS (Établissement de Préparation et de Réponse aux Urgences sanitaires) créé en 2007 pour gérer « les produits et services nécessaires à la protection de la population face aux menaces sanitaires graves » est même dissout en mai 2016 (théoriquement, il est fusionné avec d'autres organismes au sein de Santé publique France ; de fait il disparaît)¹⁹. À la veille de l'épidémie de covid-19, le stock de masque FFP2 était tombé à zéro et il y avait un manque crucial de moyens matériels (respirateurs, blouses, gants, tests, nombre de lits ...) et humains (manque de personnel médical, particulièrement infirmier). L'austérité budgétaire en matière de santé avait provoqué cet effondrement des moyens et les capacités de production nationale avaient été éradiquées par l'absence de commandes (les commandes résiduelles étant passées auprès d'entreprises chinoises). Après quelques années de précaution au début des années 2000, on était revenu à une certaine indifférence, une sorte de « *malign neglect* ». Résultat : à partir de février 2020, la réponse publique à l'épidémie de covid-19 n'est pas sans faire penser à l'effondrement de l'armée française pendant *l'étrange défaite*²⁰ de mai – juin 1940. Comment expliquer ce désarmement sanitaire ? Ont pu jouer la constatation que les épidémies de type grippal perdaient de leur importance depuis la grippe espagnole et le fait d'avoir échappé au retour de cette grippe H1NI en 2009. Sans doute faut-il faire la part de l'incapacité

¹⁹ Il était aussi chargé de constituer une « réserve sanitaire » (« un vivier de professionnels du secteur de la santé, volontaires pour être mobilisés en renfort lors d'une situation sanitaire exceptionnelle ou d'une crise ») qui s'est avérée quasi inexistante l'épidémie de covid-19 venue.

²⁰ Titre du célèbre ouvrage de Marc Bloch (*L'étrange défaite : témoignage écrit en 1940*, Paris : Société des Éditions « Franc-Tireur », 1946).

d'une bureaucratie centralisatrice, mais l'explication principale est l'obsession des économies à réaliser, les dépenses de santé (comme celles des autres services publics) étant considérées seulement comme un coût qu'il faut réduire pour assurer la compétitivité globale de l'économie (à cette fin le pouvoir a été confié dans l'hôpital aux « managers » à charge pour eux de traquer les coûts, de fermer des lits, la « gestion comptable » primant sur l'objectif de santé publique), d'où l'effondrement des moyens matériels et humains (en relation avec la faiblesse des salaires).

Plus généralement, comment expliquer la relative indifférence envers les épidémies du XX^e siècle ? Sans doute, la proximité des guerres mondiales avec leurs millions de morts notamment civils explique pour une part la relative acceptation de la mort collective. En outre, la science n'avait pas encore fait reculer suffisamment les maladies « tueuses de masse » comme la tuberculose, la pneumonie, la typhoïde, la poliomyélite et tant d'autres. Il faut ajouter que la sphère médiatique et les réseaux sociaux ont pris une ampleur considérable, ils gonflent les mouvements, suscitent des bulles de peurs, pèsent lourdement sur les décisions des autorités. En 1969, les médias de masse étaient encore largement contrôlés par certains États (France), mais s'il y a une part de silence imposé, il reste que les journaux indépendants ne se souciaient guère des épidémies meurtrières.

Peut-être paradoxalement, alors que depuis les années 1980, la vague libérale a fait reculer l'État, le besoin de protection par un « État-providence » est devenu encore plus puissant, surtout en matière de santé publique. Sous l'Ancien Régime, le roi était censé « nourrir le peuple », et il était considéré comme responsable des famines ; d'où les émeutes frumentaires. Au XXI^e siècle, les gouvernements sont tenus responsables des morts dus à l'épidémie. D'où les craintes politiques des gouvernants, d'où leur quasi-impossible refus du confinement général en l'absence de moyens pour lutter contre la contagion (masques, tests etc.) et soigner (lits, respirateurs, ...) surtout lorsque d'autres pays l'eurent mis en œuvre. La stratégie traditionnelle de l'immunité collective, le « laisser-faire » (comme le Premier ministre du Royaume-Uni Boris Johnson l'a d'abord tenté) qui préservait l'économie s'est révélé intenable lorsque le système hospitalier menaçait d'être – ou était – débordé. La Chine, première frappée par la covid-19 fut aussi la première à mettre en œuvre un confinement de masse – particulièrement sévère – et la dernière à abandonner la politique du « zéro covid ». On aurait pu imaginer que ce type de régime n'était pas à quelques centaines de milliers de morts près, qu'il allait les sacrifier sur l'autel de l'économie ou du parti. Bien au contraire, les armes de la surveillance dictatoriale ont été mises au service du confinement (que ce soit par peur du mécontentement populaire et des révoltes, des réactions du reste du monde, par

volonté d'apparaître exemplaire). Le confinement a été généralisé à des pays émergents alors même que l'absence de sécurité sociale, d'allocations-chômage (et de mesures de chômage technique), de soutien suffisant de l'économie et de l'emploi augmentait la paupérisation et condamnait une part importante de la population à la sous-nutrition.

La croissance économique quasi-divinisée au XX^e siècle a été reléguée au second plan. Par rapport aux années 1950 ou 1960, la « valeur » de la vie humaine se serait élevée, et cela à l'échelle mondiale, quelle que soit la culture et le niveau de développement. En tous cas, le spectacle médiatisé de la mort en masse est devenu intolérable. Certes, de tous temps, l'amoncellement des agonisants et des morts dans les rues et les places de villes où la peste (ou les grandes famines) sévissait était un spectacle d'horreur (de Thucydide à Procope, Boccace et Ibn Khaldoun ou Pepys), mais aujourd'hui l'horizon du spectacle s'est élargi à la dimension du monde et la médiatisation rend sa répercussion universelle.

À mesure que l'épidémie se prolonge, on observe cependant un retour à une accoutumance à la maladie. Peu à peu les esprits s'habituent à « vivre avec le virus », à tolérer les morts qu'il continue de provoquer. L'épidémie n'est plus le souci principal des médias. En France, par exemple, un an après l'éclatement de l'épidémie il y avait encore 300 - 350 morts par jour et cela n'empêchait plus une fraction croissante de la population de refuser les gestes barrières et les mesures de confinement, de privilégier l'économie ou la « bonne » vie d'avant, les relations sociales, les sorties, le cinéma, les restaurants, les festivités. Après plus de trois ans d'épidémie, avec un variant moins létal et malgré sa plus grande contagiosité, les gens ne se font plus vacciner, ne portent plus de masque même dans les transports en communs et dans les assemblées en milieu fermé, n'utilisent plus de gel hydro-alcoolique, reviennent aux embrassades conviviales et festives. « Car c'est à la vérité une violente et traîtresse maîtresse d'école que la coutume. Elle établit en nous, peu à peu, à la dérobée, le pied de son autorité » (Montaigne, *Essais*, L. I, 23).

COMPORTEMENTS PENDANT LA CRISE ÉPIDÉMIQUE

Si l'on quitte les rivages contemporains pour aborder l'histoire longue, on observe certes de profonds changements des comportements, mais aussi des constantes ou des réminiscences. L'attitude devant la mort s'est profondément modifiée. Les peurs évoluent. Les figurations du « monde d'après » l'épidémie en sont bouleversées, même si on peut retrouver quelques similitudes. En revanche, les conséquences de l'épidémie sur les relations sociales et la montée de l'anomie ne sont pas sans traits communs. Enfin, malgré les développements de l'esprit scientifique, la recherche des causes de l'épidémie par l'opinion publique aujourd'hui – celle qui s'exprime sur les réseaux sociaux en particulier – conserve des aspects parfois étonnamment archaïques, comme le développement de croyances irrationnelles, la désignation de responsables imaginaires, de boucs émissaires.

L'attitude devant la mort

Les attitudes face à la mort ont changé profondément. Nous avons observé la relative indifférence face aux épidémies de type grippal jusqu'à la fin du XX^e siècle, jusqu'au SRAS, et même la négligence des risques après 2000 dans les pays occidentaux, à la différence des pays asiatiques. Mais la mort a changé dans la très longue durée. Des historiens comme Alberto Tenenti, Philippe Ariès, Michel Vovelle²¹ – et beaucoup d'autres – ont étudié ces changements des mentalités au cours des siècles.

L'effroi de nos jours ne concerne (mises à part quelques exceptions) que la mort corporelle. Dans les siècles antérieurs, dans le monde occidental, si cette mort physique de masse, avec son cortège d'horreurs, générait terreur et panique, *la mort spirituelle* était cause d'une peur sans pareil. Jusqu'au XVIII^e siècle, mourir avec les secours de la religion, purifié par la confession, entouré des siens était certes angoissant, mais à la façon d'un grand départ, auréolé par l'espérance du salut. La peur des temps anciens était aussi, peut-être surtout, celle de la damnation.

Lors des grands chocs épidémiques, la peste noire de 1347 bien sûr, mais aussi pendant les épisodes pestueux qui frappent à tour de rôle villes et régions jusqu'au début du XVIII^e siècle, la mort de masse génère un effroi spécifique devant la soudaineté de la mort épidémique avec le risque de disparaître sans les sacrements de l'Église lorsque, dans le

21 Ariès, Philippe [1975], *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-âge à nos jours*, Paris : Seuil ; [1981], [1977], *L'homme devant la mort*, Paris : Seuil, 1977. Vovelle, Michel [1974], *Mourir autrefois, attitudes collectives devant la mort aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris : Gallimard. Lebrun, François [1971], *Les hommes et la mort en Anjou au XVII^e et XVIII^e siècle*, Paris-La Haye : Mouton. Tenenti, Alberto [1957], *Il Senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento, Francia e Italia*, Turin : Einaudi.

paroxysme de la crise, les cadavres sont jetés directement dans les fosses communes, entassés recouverts de chaux vive (ce qui ne sera le cas que tardivement). Plus que la mort elle-même, l'épouvante tient à la désacralisation, à l'abandon des rites religieux (même si souvent tout était fait pour en préserver un minimum). Nous avons largement perdu de vue que la tragédie physique était alors dépassée par la tragédie de la mort à Dieu, et parfois, scandale absolu, du fait de la désertion des prêtres (cf. *infra* les témoignages lors de la peste noire), d'où l'importance, encore en 1720 pendant la peste de Marseille, d'un Mgr de Belsunce qui secoure les corps, mais surtout sauve les âmes des pestiférés²². Croyants ou non, n'avons-nous pas retrouvé l'ombre de cet ancien effroi lorsque le confinement dû à la covid-19 a interdit d'entourer le mourant dans ses derniers moments et aux proches de participer aux cérémonies ultimes ?

Il serait erroné de croire que l'importance accordée au salut et l'angoisse devant la mort spirituelle fassent relativiser la mort corporelle lors des épisodes de mort de masse. Depuis la plus haute Antiquité, on observe au contraire, nous le verrons, que la « peur bleue » pousse à des comportements de panique, à braver les lois humaines et divines, à jouir follement de l'instant. Elle explique que des prêtres aient pu désertir leur devoir alors même qu'ils croyaient à la vie éternelle. Pour les contemporains, un des aspects particulièrement scandaleux, effroyable, de l'épidémie de masse est cette prise de possession de l'âme humaine par la peur de la mort corporelle, son emprise sur les comportements qui font négliger les devoirs sacrés de l'amitié, de la famille, de la recherche du salut. Le triomphe du Mal, du diable.

L'importance accordée à la mort spirituelle n'est qu'un aspect de l'évolution des attitudes face à la mort sur la très longue durée, Philippe Ariès et Michel Vovelle ont observé plusieurs processus à l'œuvre (étant entendu qu'à une même période, dans des lieux ou des milieux différents, il y a coexistence d'attitudes différentes). Pendant des siècles, la mort était un phénomène naturel, elle était attendue, acceptée comme inévitable, banalisée, « sans phrases ». Elle était apprivoisée, familière. Elle s'accompagnait d'une cérémonie publique organisée par le mourant lui-même ou ses proches. On mourait normalement chez soi, dans son lit, entouré de ses parents, de ses amis et voisins. Les grandes épidémies de peste étaient ressenties comme d'autant plus effroyables qu'elles rompaient avec la mort

²² Attitude qui a suscité une iconographie hagiographique considérable, cf. en particulier le bronze en demi-bosse fixé sur le socle de la statue de l'évêque (jouxant la cathédrale de la Major à Marseille) représentant « Monseigneur de Belsunce donnant la communion aux malades » ou les tableaux de Michel Serre (« Vue du Cours pendant la peste », musée des Beaux-Arts, Marseille) ou de Nicolas André Monsiau (« Le dévouement de Mgr de Belsunce durant la peste de Marseille », musée du Louvre).

naturelle, la mort familiale : les morts en masse, les familles entières disparaissant, les mourants jonchant les rues, jetés par les fenêtres, les carioles trimballant des monceaux de cadavres jusqu'à la fosse commune, l'absence des familles et des amis lors des derniers moments, l'absence des derniers sacrements.

La mort familiale a perduré jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Au cours de la première moitié du XX^e siècle, avec une accélération dans les années 1930 et 1950, la mort s'est « inversée » (Philippe Ariès). Elle s'est dénaturisée, désocialisée, les liens familiaux se sont délités, elle s'est déplacée du domicile à l'hôpital, elle s'est faite souvent solitaire, elle n'est plus quotidienne, mais irruption de l'exceptionnel, un scandale. Pourtant, même si la mort a changé, l'épidémie de covid a réactivé certains aspects de l'effroi de jadis avec les hôpitaux engorgés, l'absence des visites familiales ou amicales, la désocialisation poussée à ses limites, l'enterrement bâclé, solitaire, sans les rites religieux ou laïques, ou leur réduction à presque rien.

De tous temps, les représentations collectives des attitudes devant la vie et la mort de soi (via la littérature particulièrement) ont été différentes selon les milieux sociaux. C'était naturellement le cas au Moyen-âge et dans les Temps modernes. Le paysan médiéval ou d'Ancien Régime était censé être pleutre ; le pauvre – disait-on – n'a que sa vie, la perdre est tout perdre, mais on lui attribuait aussi une conception de la mort naturelle. Le guerrier, l'aristocrate est supposé mépriser la mort, voire la désirer, glorieuse, au combat²³. Ne pas avoir peur de la mort était une attitude de *gentleman* et quand Thomas Hobbes au cœur du XVII^e siècle avouait avoir peur de la mort²⁴ – et en faisait le ressort universel au centre de sa thèse – il détonnait et provoquait. Cette attitude aristocratique devant la mort se perpétuera en Europe jusqu'à la Première Guerre mondiale²⁵ (sans même parler du Japon !).

L'attitude face à la mort *de l'autre* varie non moins fortement selon l'identité de cet autre. Dans les siècles anciens, la mort du père vénéré, surtout s'il était un grand personnage,

²³ « Tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un jean-foutre. » (Antoine Charles Louis de Lasalle). Il est mort au combat à 34 ans lors de la bataille de Wagram en 1809.

²⁴ Moi et la peur nous sommes jumeaux, écrit Hobbes dans son autobiographie en vers latins écrite à la fin de son existence (l'annonce de l'arrivée de la Grande Armada causa à ma mère une telle peur « qu'elle donna naissance à des jumeaux, / La peur et moi ensemble. » : « T. Hobbes Malmesburiensis Vita, scripta anno MDCLXXII », *Opera Philosophica, quae Latine scripsit*, ed. W. Molesworth, London, 1839, reprint 1966, I, p. LXXXVI.

²⁵ Voir, dans *La Grande illusion* de Jean Renoir, le dialogue entre les deux officiers aristocrates, Boëldieu (Pierre Fresnay) et Rauffenstein (Éric von Stroheim), ce dernier expliquant que, pour eux, la mort au combat est une belle sortie, une solution, alors que pour les roturiers, un Maréchal (l'homme du peuple joué par Jean Gabin) ou un Rosenthal (le bourgeois juif joué par Marcel Dalio) la mort est désespérante car ils n'ont que leur vie.

couvert de gloire, endeuillait cruellement les proches²⁶. À l'exception du discours amoureux, la mort des femmes (de la mère ou de la sœur) importait moins que celle des hommes (le père, le frère). Notre époque a fait de la mort des enfants le drame suprême. Le Moyen Âge et les Temps modernes, au contraire, minoraient l'importance de cette mort (Montaigne ne savait plus combien il avait perdu d'enfants en bas âge, il faut dire que la mort des nourrissons était fréquente) et au Moyen-âge l'infanticide des petites filles était une pratique courante. Quant à la mort des pauvres, elle était sans grande importance, des « bouches inutiles », malgré la doctrine chrétienne qui donnait toute sa dignité au pauvre – et cette charité importait²⁷ – même si les pratiques étaient souvent différentes. La covid a tué essentiellement des vieillards, particulièrement ceux des EHPAD (les résidents y étant enfermés, isolés, les visites étant interdites ; comme dans les anciennes quarantaines les « *clusters* » furent nombreux). On n'ose imaginer la catastrophe que serait un virus pandémique frappant principalement les enfants !

Confronté à la mort de masse lors des épidémies de peste, à la mort qui semblait frapper au hasard, épargnant celui-ci qui, pourtant, paraissait chétif, tuant celui-là qui semblait bâti « à chaud et à sable », les hommes et les femmes du temps jadis se savaient dans la main de Dieu. Face aux épidémies, face à la covid-19, nos contemporains tentent de raisonner en termes de risque probabilisable. Même quand ils sont confrontés à l'incertitude, ils s'efforcent de domestiquer le hasard. Certes les hommes des Temps modernes font tout (et d'ailleurs n'importe quoi) pour échapper à la maladie, mais jusqu'au XVIII^e siècle, non seulement c'est illusion et vanité de penser que l'on peut s'affranchir des voies choisies par Dieu, mais c'est un péché mortel. Cette croyance doit être mise en relation avec la condamnation des jeux de hasard – ce qui n'empêche pas leur fréquence – un comportement estimé diabolique (dans les représentations de la crucifixion, les légionnaires jouent aux dés). Et le lien avec la condamnation de l'usure est direct : le temps est à Dieu (d'où aussi les réticences de l'Église face aux assurances, et l'accent mis sur le partage des risques). Lors de la Grande Peste de 1665-1666, Samuel Pepys (dans son *Journal* qui couvre les années 1660-1669²⁸), un haut fonctionnaire affairiste de la marine, est l'un des derniers à quitter Londres, il se sait « à la grâce de Dieu » et semble vivre chaque jour comme s'il pouvait être le dernier. Alors que

²⁶ DUBY, Georges [1986], *Guillaume le Maréchal*, Paris : Gallimard.

²⁷ Un des motifs invoqués fréquemment pour l'établissement de la « Paix de Dieu » (au XI^e siècle) est la protection des « pauvres » (la paysannerie désarmée).

²⁸ PEPYS, Samuel [1970-76], *The Diary of Samuel Pepys*, R. Latham and W. Matthews ed., Londres : Bell & Hyman, 11 vol. ; trad. fr, *Samuel Pepys, Journal*, Paris : Laffont (Bouquins), 1994, 2 vol. (ci-dessous Pepys).

l'incertitude, en brouillant les anticipations, tend à restreindre l'activité, se savoir à la merci de Dieu peut la maintenir dans les tempêtes, parfois en en changeant l'orientation.

Les anticipations d'un « monde d'après »

Dans les premiers mois de l'épidémie de covid-19, on a vu se développer une multitude d'articles et d'ouvrages sur le thème « *rien ne sera plus comme avant* ». Cette littérature du « monde d'après » souvent non dépourvue de naïveté, gonflée de craintes et d'espérances, s'est développée en tous sens, chacun voyant midi à sa porte. Ces visions ne sont que les projections des espoirs et des peurs de ceux qui les énoncent : espérance écologiste ou peur du collapsus final, fin du libéralisme ou du « système », essor d'un néo-communalisme, démondialisation, souverainisme, nouveau dirigisme ou crépuscule de l'État, triomphe ou effondrement de l'Europe Toute proportion gardée, ce n'est pas sans faire penser aux espoirs et aux terreurs des temps de la Grande Peste de 1347 et des vagues de peste qui se succédèrent pendant trois siècles et demi. Alors se développent des espoirs et des terreurs eschatologiques.

Le choc causé par la Peste noire est si violent que le sentiment se répand que la mort n'épargnera personne, que l'Apocalypse approche portée par ses quatre cavaliers. Les retours réguliers de l'épidémie tout au long du XIV^e siècle et pendant le XV^e siècle s'ajoutant aux famines et aux guerres transforment cette crise paroxystique en un temps indéfini d'insondables malheurs collectifs, créent un sentiment collectif d'effondrement du monde. Le premier *Triomphe de la mort* (la mort à cheval exterminant les vivants) a été peint dans un esprit apocalyptique à Sienne par Piero Lorenzetti en 1348, au cœur de l'épidémie. Lui et son frère Ambrogio, en mourront cette même année²⁹. La peste noire qui a emporté sa Laure bienaimée inspire à Pétrarque son *Triomphe de la mort*³⁰. L'immense succès des *Trionfi* va multiplier les *Triumphes* picturaux. Les représentations du *Dict des trois morts et des trois vifs* (les premières sont cependant antérieures, elles datent du XIII^e siècle) ou du Jugement dernier, les danses macabres se multiplient au cours des siècles qui suivent où la peste est devenue endémique en Europe.

L'épidémie, comme les autres catastrophes, était considérée comme un châtement divin pour les péchés du peuple. Ce faisant, le christianisme comme l'islam donnent du sens à l'épidémie et proposent un remède spirituel. En même temps, les clercs imposent leur

²⁹ Pierroberto SCARAMELLA [2000], « L'Italia dei Trionfi e dei contrasti », in : A. Terenti dir., *Humana Fragilitas. I temi della morte in Europa tra Duecento e Settecento*, Clusone : Ferrari, p. 25-58 (la reproduction du *Triomphe* de Pietro Lorenzetti, p. 36).

³⁰ Pétrarque y travaille de 1351 (peut-être dès 1348) jusqu'à sa mort en 1374.

pouvoir, leur système de valeur, ils soutiennent l'ordre établi³¹ et désignent comme responsables ceux qui le remettent en cause, révoltés, hérétiques, jansénistes³². Les prêtres appellent à la prière et à la pénitence pour le pardon des péchés, organisent des processions³³ (elles furent initiées par le pape Grégoire le Grand lors de la peste de 590 à Rome). Les gens cousent dans leurs vêtements des prières manuscrites qu'ils écrivent parfois eux-mêmes. La croyance que la cause profonde des épidémies est la punition des péchés infligée par Dieu est une constante de l'Antiquité au XVII^e siècle, la « *Prima et primaria causa est justissima summi Dei ira* » (« la justissime colère de Dieu ») écrit encore le médecin hollandais Isbandis Diemberbroek lors de la peste de Nimègue de 1635³⁴.

D'où aussi des comportements extraordinaires. Je pense à ce Quaker dont nous parle Samuel Pepys qui, au lendemain de la Grande Peste de Londres (en juillet 1667), est venu quasi nu dans Westminster Hall en criant « Repentez-vous, repentez-vous ! »³⁵ et que retrouve Daniel Defoe dans son *Journal de l'année de la peste* (une fiction écrite en 1720 alors que la peste à Marseille effrayait les Anglais, un texte considéré comme une bonne source documentaire³⁶). Le prétendu rédacteur du *Journal*³⁷ rencontre (la première fois au début de l'épidémie), un prêcheur nu (hormis un caleçon autour des reins) hurlant nuit et jour « Ah ! Grand Dieu, Dieu terrible » (Defoe, p. 56-57), un lointain inspirateur du prophète Philippulus dans *L'étoile mystérieuse* d'Hergé annonçant le châtiment, la fin des temps. Plus généralement, Defoe nous décrit une ville pleine de magiciens, d'astrologues, de faux prophètes (p. 64).

Au cours du Moyen Âge, mais encore au XVII^e siècle (avec même une force nouvelle), les croyances eschatologiques prennent deux formes antagoniques portées par des

³¹ Un péché capital comme l'envie (en relation avec l'orgueil) est typiquement le péché de celui qui « ne se contente pas de sa place », un péché individuel, mais aussi un péché de classe, un ferment de révolte sociale hautement condamnable (« ceux qui ont envie pour les riches et les nobles » écrivent les Chroniqueurs comme le Religieux de Saint Denis et Froissart, cf. VINCENT-CASSY, Mireille [1980], « L'envie au Moyen Âge », *Annales*, 35-2, p. 253-271) qui vaut châtiment divin.

³² Les jansénistes sont pour Mgr de Belsunce la cause de la peste de 1720 à Marseille.

³³ Le rôle des rassemblements religieux, dans les églises et lors des processions ou des prières en commun est important dans l'accélération des épidémies. Ce fut tout particulièrement le cas lors de la grande épidémie de Naples. On retrouvera ce phénomène avec la covid-19 (le rassemblement évangéliste de Mulhouse, 17-21 février 2020).

³⁴ *Tractatus de peste*, Amsterdam : Joan Blaeu, 1646, rééd. 1665.

³⁵ « un homme, un quaker, traversa la Grand-Salle, tout nu ; afin d'éviter le scandale, il s'était couvert de façon fort pudique, seulement les parties [...] avec sur la tête un poëlon rempli de souffre enflammé, en criant "repentez-vous, repentez-vous" », (le 29 juillet 1667, Pepys, p. 928).

³⁶ DEFOE, Daniel [1722], *Le journal de l'année de la peste*, Paris : Gallimard (folio), 1959 (ci-dessous Defoe ou seulement la pagination), trad. de l'anglais *A Journal of the Plague Year*, London, 1722, cité d'après l'éd. London : Aldine House, 1900, (ci-dessous Defoe eng).

³⁷ Un riche commerçant, un sellier « avec boutique, magasins remplis de marchandises » traitant d'affaires internationales.

groupes sociaux et des communautés aux espérances conflictuelles. D'un côté – celui largement majoritaire de l'orthodoxie – se renforce ce que Jules Michelet nomme « l'effroyable espoir » du Jugement dernier, le royaume de Dieu dans l'au-delà pour les justes. De l'autre se développent de folles espérances millénaristes, celles que prêchent des clercs plus ou moins hérétiques et qui poussent à la révolte (et au massacre des juifs, des clercs, des nobles, c'est selon) : après l'apocalypse annoncée viendraient les mille années du royaume de Dieu sur terre (thèse condamnée depuis Saint Augustin)³⁸.

Si le thème d'une fin du monde imminente était omniprésent, le royaume céleste ou terrestre du Christ étant à l'horizon, le retour des chocs pestueux aléatoires entre le milieu du XIV^e siècle et la fin du XVII^e siècle – et même 1720 à Marseille, dernière grande peste européenne – a également renforcé l'idée d'une chute continue, d'un déclin. Et il est possible d'établir une relation entre la fin de la pandémie pesteuse et l'essor de l'idée de progrès au XVIII^e siècle. De nos jours, l'épidémie de covid-19 intervient dans un monde où l'idée de déclin est revenue en force suivie par celle d'un effondrement dont l'épidémie ne serait qu'un symptôme.

L'épidémie de covid-19 n'est plus considérée comme une punition divine, du moins dans l'Occident sécularisé. En revanche, on a vu se développer l'idée que cette épidémie, et celles qui suivront, sont la revanche de Gaïa (notre planète personnalisée), que la folie prédatrice des hommes qui s'exerce sur elle ne peut qu'être sanctionnée : l'épidémie serait la conséquence – et d'une certaine façon le châtiment – de l'*hubris* productiviste des êtres humains, un aspect du grand « *collapse* » en cours. Spinoza avait fait scandale avec son célèbre « *deus sive natura* » (« dieu ou la nature » ou « dieu c'est-à-dire la nature », une nature qui n'a pas de dieu créateur parce qu'elle est dieu, *Éthique*, IV, préface). La thèse de la punition des péchés de l'homme par Dieu – thèse que Spinoza rejette radicalement³⁹ – s'est aujourd'hui métamorphosée, la nature divinisée se substituant à Dieu pour punir les hommes pour ce qui peut être analysé comme la forme moderne de leurs péchés : « *natura sive deus* »

³⁸ Lassés d'attendre passivement l'advenue du royaume du Christ sur terre, les anabaptistes de Münster – sous l'impulsion de melchiorites néerlandais (du nom du prédicateur Melchior Hoffmann) ayant trouvé refuge à Münster – tentèrent de le réaliser. La révolte de Münster (février 1534 à juin 1535), animée en particulier par le prédicateur Bernt Rothman, dirigée par Jan Matthijs, puis par Jean de Leyde, est la plus célèbre tentative d'instaurer ici-bas la Nouvelle Sion dans un esprit communiste (la communauté des biens fut instituée, la polygamie aussi). L'expérience sombra dans une tyrannie sanglante avant d'être écrasée, après la prise de la ville par l'armée des Princes, par une répression atroce (tortures, exécutions, puis exposition des cadavres dans des cages de fer – elles sont encore là, même si les squelettes ont été enlevés – de trois principaux dirigeants). Les « münstériens » furent pourchassés, et ce nom fut longtemps synonyme de terreur communiste.

³⁹ Rien n'est plus éloigné de Spinoza que l'idée du péché considéré comme une violation de l'ordre naturel. La pénitence est contraire à la raison, ce n'est en aucun cas une vertu.

⁴⁰, la nature remplace Dieu comme père ou mère fouettard. L'Apocalypse revient sous une forme renouvelée, mais aussi les espoirs que viendront des temps iréniques, du moins meilleurs.

Nous vivons une époque rousseauiste, la nature est estimée bonne, l'homme la pervertit et elle se venge. Rousseau s'opposait frontalement à Thomas Hobbes pour qui la nature est fondamentalement mauvaise, l'état de nature effroyable (la vie des hommes y est « *solitary, poore, nasty, brutish, and short* »), les institutions artificielles (et plus généralement les artifices) nécessaires pour la rendre vivable. Deux thèses extrêmes qu'il est nécessaire de penser ensemble. « Le beau, le vrai, le bien », les célèbres transcendants auxquels illustre Victor Cousin, ne correspondent-ils pas à l'être humain dans la nature, l'artificialisant pour l'améliorer tout en la respectant ?

Anomie, dissolution des liens sociaux

L'épidémie voit aussi le développement de l'anomie, la dissolution des règles morales et des relations sociales, des liens familiaux. Pour l'individu confronté à la contagion effective ou supposée, et que l'on sait potentiellement mortelle, le proche devient un étranger, l'étranger un ennemi, même si les observateurs notent aussi des attitudes solidaires et des comportements héroïques.

L'effondrement de la morale et des lois, la soif de jouissance sont déjà mis en avant par Thucydide⁴¹ lors de la « peste » d'Athènes de 430-426 AEC : « On n'était plus retenu ni par la crainte des dieux, ni par les lois humaines. Voyant autour de soi la mort abattre indistinctement les uns et les autres, on ne faisait plus aucune différence entre la piété et l'impiété. Et quant aux délits que l'on pouvait commettre, nul ne s'attendait à vivre assez longtemps pour subir le châtement. Chacun redoutait bien davantage l'arrêt déjà prononcé contre lui et suspendu sur sa tête et l'on trouvait tout naturel de tirer quelque plaisir de la vie avant d'en être frappé » (*Guerre du Péloponnèse*, Livre II, 53)⁴².

⁴⁰ Dans la *Sixième méditation*, Descartes avait écrit : « par la nature, considérée en général, je n'entends maintenant autre chose que Dieu même ». C'était infiniment moins scandaleux d'assimiler la création à son créateur que le créateur à sa création.

⁴¹ Carlo Ginzburg fait remarquer que « L'analyse extrêmement dense de Thucydide s'ouvre par le mot *anomia*, qui indique l'absence de loi, ou mieux encore, la dissolution de toutes les lois face à l'explosion de la maladie. Nous dirions aujourd'hui qu'il s'était produit un vide de pouvoir qui devait être rempli par les instincts les plus bas. Mais comme on l'aura remarqué, le terme d'*anomia* [...] ne renvoyait pas seulement aux lois humaines. Face à l'imminence de la mort, c'est la peur des dieux elle-même qui avait perdu toute efficacité. » et il fait le lien avec Hobbes (qui a traduit Thucydide) : GINZBURG, Carlo [2007], « Peur, révérence, terreur. Lire Hobbes aujourd'hui », in : *Peur, révérence, terreur. Quatre essais d'iconographie politique*, Dijon : Les Presses du réel, 2013.

⁴² Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, Paris : Gallimard (Pléiade), 1964, trad. Denis Roussel, p. 823.

La « peste » d'Athènes

Au début de la Guerre du Péloponnèse (431 AEC – 404 AEC), entre 430 et 426 AEC, alors que les troupes spartiates occupent l'Attique et font le siège d'Athènes, une épidémie qui sera dite de peste (il s'agit probablement du typhus) ravage la ville. Elle est décrite par Thucydide au début du Livre II de son *Histoire de la Guerre du Péloponnèse* (Hippocrate aurait été présent dans la ville en 427 et il aurait recommandé de grands feux d'aromates, mais il s'agit probablement d'une légende tardive, et Thucydide ne cite pas son nom).

Périclès avait fait le choix d'une stratégie terrestre défensive et offensive sur mer, refusant de se heurter de front à l'infanterie de Sparte (les fameux hoplites spartiates), plus nombreuse que celle d'Athènes et la meilleure de Grèce. Il laisse l'armée spartiate occuper et ravager l'Attique, la ville d'Athènes étant à l'abri derrière ses murailles ainsi que le port du Pirée rattaché à la ville par un corridor protégé par de « Longs murs ». Les ruraux se sont en très grande partie réfugiés dans la ville où ils vivent dans des conditions très précaires, logés dans des cabanes, des « bidonvilles » dirions-nous (Thucydide explique que la présence de ces réfugiés a été une des causes de la gravité de l'épidémie ; particulièrement atteints par la maladie, ils auraient été une source majeure de contagion). Avant la guerre, l'Attique aurait compté 400.000 habitants, dont la moitié vivait à Athènes. L'épidémie aurait fait entre 75.000 et 100.000 morts en Attique, soit plus de 20% de la population. Thucydide considère que la médecine comme la religion ne servaient à rien. L'armée est durement atteinte : toujours d'après Thucydide, à l'été 430, il mourut en quarante jours 1.050 hoplites sur 4.000 lors de la première vague (Livre II, 58) et, lors de la deuxième vague en 427, 4.400 hoplites et 300 cavaliers (Livre III, 87)⁴³. Thucydide ajoute : « les pertes subies par le reste de la population n'ont pu être évaluées », cependant, on estime que sur les 40.000 citoyens⁴⁴ – un chiffre approximatif – un quart mourut.

Les pertes dues à la peste – et celles dues à la guerre – obligèrent Athènes à élargir les règles de la citoyenneté à des bâtards, à des étrangers et à des métèques, à des esclaves ayant combattu (des rameurs des trières). D'où les critiques des réactionnaires et des partisans des

⁴³ Sur 13.000 hoplites prêts au combat et 1.200 cavaliers, d'après Thucydide lui-même (Livre II, 13, 6 et 13, 8), donc des pertes dans l'armée entre un quart et un tiers)

⁴⁴ Dont une fraction de citoyens ruraux difficile à évaluer. Ils ne peuvent participer, pour des raisons de distance, aux assemblées. Il s'agit d'adultes mâles avec un père citoyen et une mère légitime fille d'un citoyen, ayant accompli leur service militaire (éphébie) de deux ans. En comptant les femmes et les enfants des citoyens, la population dont le chef de famille était citoyen représentait approximativement 100.000 personnes à Athènes, une personne sur deux.

oligarques (Aristophane dans *Les Grenouilles* compare les nouveaux citoyens à de la mauvaise monnaie⁴⁵) et de tous ceux qui estimèrent qu'après la mort de Périclès (tué par l'épidémie, après ses deux fils légitimes, en 429), la cité d'Athènes a dérivé de la bonne démocratie à la démagogie (c'est la thèse de Thucydide), d'où les erreurs – et les crimes – politiques et stratégiques, d'où la défaite. Une thèse évidemment combattue par les partisans d'une démocratie élargie. De ces polémiques, la pensée politique est née, et les débats sur le « populisme » se poursuivent jusqu'à nos jours. Toujours est-il qu'après la défaite, la réaction sanguinaire des Trente tyrans oligarques s'imposa sous la protection des troupes spartiates. La démocratie sera par la suite rétablie, mais Athènes ne sera plus qu'une cité parmi d'autres. La contribution de la « peste » à ce bouleversement politique fut considérable.

Paul Diacre ou Procope décrivant la peste de Justinien (cf. infra), mais aussi avant eux Virgile, Ovide, Sénèque, Macrobe, Lucrèce mettent l'accent sur la folle recherche de jouissance, l'effondrement de la morale, des liens familiaux, le chacun pour soi et l'isolement.

Pour ce qui concerne la Grande Peste de 1348 à Florence, le texte le plus célèbre est celui de Boccace au début du *Décaméron*. S'appuyant sans doute autant sur ses observations que sur des auteurs anciens, il écrit : « les citoyens se fuyaient l'un l'autre et nul n'avait souci de son voisin [...] le frère abandonnait le frère, l'oncle le neveu, la sœur le frère, souvent même la femme le mari. Et, chose plus forte et presque incroyable, les pères et les mères, comme si leurs enfants n'étaient plus à eux, évitaient de les aller voir et de les aider ». On retrouve la même idée dans une lettre de Louis Sanctus de Beringen⁴⁶ (maître de musique du cardinal Giovanni Colonna) décrivant cette même peste à Avignon (alors cité des papes). Dans cette lettre du 27 avril 1348 à ses amis de Bruges, il écrit que dans cette cité la peur a affolé la population, que l'on y meurt en masse sans médecins et sans prêtres (« Un médecin

⁴⁵ La pièce *Les Grenouilles* ont été représentée la première fois en 405 AEC. Notons en passant qu'Aristophane a découvert la loi de Gresham (« la mauvaise monnaie chasse la bonne ») : « nulle part, ni chez les Hellènes, ni chez les Barbares, nous n'en faisons usage [de la vieille et bonne monnaie], préférant ces méchantes pièces de bronze, frappées hier ou avant-hier au plus mauvais coin », et de même pour les citoyens anciens, de bon aloi, ils sont couverts de boue « tandis que les hommes faits de bronze, étrangers, aux cheveux roux, méchants issus de méchants, nous en usons pour tout : derniers venus dont jadis la ville n'eût pas facilement voulu pour victimes expiatoires ».

⁴⁶ Ursmer, Berlière [1905], *Un ami de Pétrarque, Louis Sanctus de Beeringen*, Institut historique belge, Rome, 1905. Le 3 juillet, le cardinal Giovanni Colonna mourait lui aussi, frappé du même mal, une catastrophe pour ses nombreux protégés italiens, plusieurs rejoignirent Pétrarque ; Jacques CHIFFOLEAU, « Les vivants ne suffisaient plus à enterrer les morts », *L'Histoire*, n° spécial, Vivre avec les morts, n° 473-474, juillet-août 2020.

ne visite plus le malade [...] un père ne visite plus son fils, ni une mère sa fille, ni un frère son frère [...] à moins qu'il ne veuille subitement mourir avec lui »).⁴⁷

Quant à la Grande Peste de Londres de 1665, Daniel Defoe écrit : « La conservation de soi semblait en fait la règle primordiale : les enfants fuyaient leurs parents [...] les parents firent de même avec leurs enfants [...] La menace de mort immédiate suspendue sur notre tête supprimait tout sentiment d'amour, tout intérêt pour autrui » (p. 184-185). On pourrait multiplier les citations. Il faut relativiser ce genre de propos : pendant cette même épidémie, dans son *Journal*, Pepys relate – en un langage codé mêlant italien, espagnol, français – ses nombreuses relations sexuelles ; ce n'est que la poursuite de son comportement habituel⁴⁸ malgré la peur de la contagion. En outre, il s'agit sans doute, en partie, d'un propos quasi obligé, d'un topos. Comme il était de coutume, tous ces lettrés se citent les uns les autres, tous reprennent Thucydide, les Anciens, Boccace, tous utilisent le langage codé de la catastrophe, particulièrement de la peste. Reste que les observations des contemporains font état du développement du « chacun pour soi », d'une recherche de la jouissance immédiate, de l'oubli des lois morales et du mépris de celles de la Cité. Ces comportements sont corrélés à l'intensité de la peur de la mort et la covid n'est pas la peste ! Mais comment ne pas observer au plus fort de l'épidémie la multiplication de lettres anonymes ou de messages de voisins visant à faire partir une infirmière d'un immeuble (« merci d'aller vivre ailleurs »), de dénonciations de SDF, de comportements d'évitement, et souvent des menaces et des voies de fait envers des personnes au type asiatique (encouragées aux États-Unis par le discours du président Donald Trump).

De la recherche des causes et des remèdes à celle de coupables. Boucs émissaires

Si les liens sociaux se dissolvent, on cherche aussi des causes et des responsables, les théories du complot se répandent, les rumeurs enflent, y compris les plus folles, on produit des *fake news*, on désigne des boucs émissaires, phénomènes dont Jean Delumeau a si

⁴⁷ De même Gui de Chauliac, médecin et chirurgien du pape, arrivé à Avignon pendant l'épidémie sur l'initiative du pape Clément VI écrit : « Les gens mouraient sans serviteurs et étaient ensevelis sans prêtres, le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père, la charité était morte, l'espérance abattue » (Chauliac, Guy de [1363], *La grande chirurgie*, éd. E. Nicaise, 1890, p.170). Il fut lui-même atteint lors d'un retour de l'épidémie en 1360, il survécut après s'être soigné avec un électuaire de sa composition, un genre de thériaque. Chauliac fut le plus grand médecin et chirurgien du Moyen-âge, son ouvrage est resté la bible des étudiants jusqu'au XVIII^e siècle.

⁴⁸ Ce comportement de Pepys n'est pas en relation avec une ambiance anomique du « tout est permis puisque nous allons tous mourir » à la Thucydide ou Boccace, mais dans la continuité de ses désirs. L'argent, le statut, et les femmes, mais aussi la vie sociale, la musique, la culture, constituent les ressorts de sa vie. Face à l'épidémie, il est prudent, il s'entoure de précaution, mais il est courageux, il ne fuit pas ; « à la grâce de Dieu », il vaque activement à ses occupations, poursuit sa recherche de l'enrichissement et la satisfaction de ses désirs ; curieux, éveillé, il se promène dans les quartiers dangereux pour observer. Et c'est grâce à cela que nous avons ces passionnantes observations sur Londres pendant la peste.

pertinemment rendu compte dans *La Peur en Occident*⁴⁹ et dans nombre de ses travaux ultérieurs. Sans doute n'est-il pas nécessaire d'insister sur la comparaison avec notre époque qui voit l'anomie se développer et, particulièrement au sein des réseaux sociaux, le complotisme⁵⁰ ressurgir avec, comme toujours, la recherche de boucs émissaires⁵¹.

Redisons-le, dans l'esprit des contemporains des grandes épidémies pesteuses, il s'agit fondamentalement d'un châtiment infligé par Dieu pour les péchés du peuple ou de certains de ses éléments. Pour le reste, les contemporains ne comprennent ni le pourquoi, ni le comment, ni le commencement, ni la fin. L'incertitude est radicale, la raison impuissante. Et on retrouve ce désarroi dès Thucydide (« peste » d'Athènes), le célèbre médecin Galien (« peste » antonine), l'évêque de Carthage Cyprien (« peste » de Cyprien) et Procope (peste de Justinien)⁵². On n'en cherche pas moins des causalités circonstanciées. Si la croyance en la contagion directe est largement partagée, la théorie qui incrimine les miasmes (de *miasma*, pollution), c'est-à-dire l'air *empesté*⁵³, ne l'est pas moins (à rapprocher des microscopiques gouttelettes en suspension dans l'air ou des aérosols à l'ère de la covid-19⁵⁴). La croyance aux miasmes a d'ailleurs donnée son nom au mot épidémie qui signifie au-dessus (ἐπί / epi) du

⁴⁹ DELUMEAU, Jean [1978], *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Une cité assiégée, Paris : Fayard, repris in : *De la peur à l'espérance*, Paris : Laffont (Bouquins), 2013.

⁵⁰ Une infox complotiste des plus absurdes est que le coronavirus n'existe pas ; ce serait une invention destinée à masquer les morts dus à la 5G, celle-ci permettant aux gouvernements d'imposer un étroit contrôle social –ou même de robotiser les individus – grâce à une puce électronique implantée dans le cerveau à l'occasion du vaccin et à une antenne dissimulée dans le masque ! Souvent la 5G est supposée, par ses ondes, propager la covid. On trouve sur les réseaux sociaux (ou dans les discussions de comptoir) de nombreuses infox prétendant que le vaccin à ARN messenger modifie l'ADN ou est un poison destiné à stériliser les populations ou à les rendre infertiles (Pfizer aurait même mis en vente un antidote à son vaccin), que le gel donne le cancer, que le masque dissimule des micro-organismes ou des nanoparticules pathogènes ... surtout lorsqu'il est chinois, etc.

⁵¹ Ainsi par exemple la défiance et les agressions envers les chinois et les asiatiques au début de l'épidémie. Les musulmans et les membres de castes inférieures furent accusés en Inde de propager le coronavirus comme arme contre les hindous (un « coronajihad » !) : les réseaux sociaux furent encombrés de messages islamophobes sur ce thème, ainsi par exemple une vidéo prétendait montrer des musulmans en train de lécher des assiettes pour diffuser la covid).

⁵² « je puis assurer que les plus fameux médecins prédirent la mort à des personnes qui échappèrent à toute sorte d'espérance, et qu'ils prédirent la guérison à d'autres qui mourraient bientôt après, tant ce mal était impénétrable à la science des hommes, et tant il était accompagné de circonstances contraires à la raison et à l'apparence. » [PROCOPE, *Histoire de la guerre contre les Perses*, II, chap. XXII, 5] ; « Toute science humaine était inefficace ; en vain on multipliait les supplications dans les temples ; en vain on avait recours aux oracles ou à de semblables pratiques ; tout était inutile ; finalement on y renonça, vaincu par le fléau. » [THUCYDIDE, *Guerre du Péloponnèse*, Livre II, 47].

⁵³ Ces théories ne sont pas estimées contradictoires, les pestiférés infectant l'air de leurs miasmes pestueux (« la puanteur des plaies »). Ces deux types d'explication – contagion *versus* miasmes – s'opposent au XIX^e siècle lors des épidémies de choléra. De fait, si la peste bubonique se transmet par les puces des rats ou des hommes, la peste pulmonaire se transmet effectivement par contact ou par ces gouttelettes et les deux formes étaient présentes.

⁵⁴ « Le virus peut se propager lorsque de petites particules liquides sont expulsées par la bouche ou par le nez quand une personne infectée tousse, éternue, parle, chante ou respire profondément. Ces particules sont de différentes tailles, allant de grosses « gouttelettes respiratoires » à des « aérosols » plus petits. » Communiqué de l'OMS, Maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) : comment se transmet la COVID-19 ?

peuple (δῆμος / demos)⁵⁵. Thucydide, cependant, met l'accent sur la contagion (« C'est aussi le fait qu'en soignant les autres on contractait soit même la maladie et qu'ainsi les hommes périssait comme des troupeaux. Les ravages causés par l'épidémie s'en trouvèrent décuplés [...] ceux qui approchaient des patients se voyaient mortellement atteints », Livre II, 51)

Les porteurs et diffuseurs de peste peuvent être aussi bien des mouches minuscules, invisibles, que les rats, les chiens et les chats (sur les ordres du Lord-maire et selon les conseils des médecins, ils seront massacrés en masse pendant la Grande Peste de Londres relate Defoe (Defoe, p. 193 ; eng 154 : selon son estimation 40.000 chiens et cinq fois plus de chats, un officier ayant été commis à cette fin), ce qui était bien vu pour les rats, mais moins bien pour les chats ! On scrute les cieux pour y découvrir des signes, « un ange vêtu de blanc tenant une épée » (Defoe, p. 58 ; eng 30), une comète passant « au raz des maisons », un nuage étrange, la conjonction des astres, des spectres hantant les rues. Contre les miasmes, particulièrement ceux émis par les malades, les effluves et vapeurs, il faut filtrer l'air par des aromates spécifiques ou en faire de grands feux (ce que recommandait la tradition hippocratique). Comme remède on utilisait des fumigations, on prenait de la thériaque⁵⁶ que Gallien déjà recommandait, on composait d'autres électuaires. Chauliac préconise des purgations, des saignées, des fumigations, de conforter le cœur par la thériaque, de consommer des fruits et « choses de bonne odeur [...], de consoler les humeurs de bol arménien et résister à la pourriture par choses aigres », mais les chances de survie sont extrêmement faibles et avant tout il préconise la fuite⁵⁷.

La peste noire du XIV^e siècle a profondément modifié les comportements en ce qui concerne l'entretien du corps et particulièrement l'usage de l'eau, surtout tiède ou chaude, pour la toilette ainsi que la fréquentation des bains et des étuves⁵⁸. Ces établissements nombreux au XIII^e siècle vont finir par disparaître et on évitera de se laver à l'eau. En effet, l'eau est censée, en ouvrant les pores, laisser passer le venin. Se répand donc la toilette sèche par essuiement de la transpiration, frottements et parfums (pour les classes supérieures). Le corps lui aussi doit être une forteresse dont il faut fermer les portes (pores / portes) aux agents

⁵⁵ En ce qui concerne les maladies épidémiques, la tradition hippocratique soutient le rôle de l'air ambiant, et particulièrement des miasmes qui le souille, et non celui de la contagion.

⁵⁶ Un électuaire composé de cinquante à soixante-dix ingrédients mélangés dans du vin ou du genièvre et du miel, allant de la chair séchée de vipère et d'extrait de glande de castor à de l'opium, de la gentiane, de la myrrhe et du poivre, de l'acacia, de la valériane, etc. Jusqu'au cœur du XIX^e siècle, ce fut le remède à tout faire (une panacée) par excellence. La « grande thériaque » (par opposition à celle plus simple des pauvres) fut préparée publiquement par les apothicaires au XVII^e siècle pour éviter les contrefaçons, sa composition fut systématisée (soixante-quatre ingrédients), elle entra dans le *codex medicamentarius* et n'en sortit qu'en 1884.

⁵⁷ Op. cit., p. 172. Le bol arménien ou terre sigillée est une sorte d'argile

⁵⁸ Vigarello, Georges [1985], *Le Propre et le Sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris : Seuil.

pathogènes, les vêtements devant former une carapace supplémentaire en temps d'épidémie. Tant que la peste reviendra périodiquement en Europe, donc jusqu'au XVIII^e siècle (1720 à Marseille), ces usages de l'eau, les étuves et bains publics seront bannies. Seulement alors le recours à l'eau pour la toilette commencera à se répandra à partir des classes supérieures ; longtemps cependant l'idée de la supériorité du lavage à l'eau froide revigorante se maintiendra. La revanche de la toilette à l'eau chaude, du bain, enfin de la douche ne surviendra qu'au XIX^e siècle – du moins dans les classes supérieures – avec l'hygiénisme. La saleté, les eaux sales, usées, deviennent l'ennemi, le lavage à l'eau chaude souhaitable ou indispensable. Dès 1846, le médecin hongrois Semmelweis⁵⁹ tentera d'imposer aux médecins le lavage des mains pour vaincre la fièvre puerpérale qui décimait les femmes après un accouchement. Avec les épidémies de choléra atteignant l'Europe (en 1831-32, 1848-49 et 1853-54, puis 1865-1866, moins grave en 1883-1884 et 1892-1894), le rôle des eaux usées, des eaux sales et déjections jetées à la rue, des vidanges de fosses d'aisance sur la voie publique, des voieries insalubres dans la propagation de la maladie est mis en lumière. Se développent alors des programmes d'assainissement, de construction de réseaux d'égouts, puis à la fin du siècle le tout-à-l'égout évitant le vidage périodique des fosses⁶⁰ tandis que s'impose le pastorisme.

Faire des vêtements une carapace contre la contagion pesteuse était estimé particulièrement nécessaire pour les médecins. Au XVII^e siècle se répand une invention du médecin Charles Delorme (1619), un costume conçu pour les médecins des lazarets et plus généralement les visiteurs de pestiférés : un grand manteau noir formant comme une armure de cuir, sous le manteau des bottines, des culottes et une chemise de peau (maroquin), des gants, un chapeau noir à large bords, un masque tombant en collerette sur les épaules et prolongé d'un long bec recourbé (bec de corbin) bourré de ces herbes (il fait toujours florès à Venise pendant le carnaval), des bésicles, et à la main une baguette rouge ou blanche. Une bonne protection consiste à placer des feuilles de rue ou une gousse d'ail dans sa bouche (Defoe, p. 144), à fumer du tabac⁶¹ dans une « *plague pipe* » (Pepys s'estime obligé de se mettre à priser et à chiquer, p. 95), on purifie en allumant de grands feux (Pepys 6 septembre, p. 168 : ce sont les consignes du Lord-maire) et on n'accepte une pièce de monnaie qu'après

⁵⁹ Louis Ferdinand Céline fera sa thèse de médecine sur celui-ci.

⁶⁰ En France au cours du Second empire sont construits les égouts haussmanniens ; en 1894 le préfet Poubelle impose le tout-à-l'égout à Paris devant le retour du choléra en 1892.

⁶¹ Le médecin hollandais Isbandis Diemberbroek faisait du tabac le meilleur moyen d'éviter la contagion en purifiant l'air des miasmes (d'où aussi les feux allumés dans la ville, surtout de certaines essences comme le cade). Selon certains travaux, les fumeurs n'ont-ils pas été considérés comme moins sensibles à la covid-19 ?

qu'elle ait été trempée dans un pot de vinaigre. De vrais ou de faux médecins proposent toute sorte d'antidotes, de pilules et de décoctions préventives (Defoe, p. 64).

La recherche de boucs émissaires est une constante des épidémies et celle de covid-19 n'échappe pas à la règle. Les théories du complot croient à une forme ou une autre de « *pestilentia manufacta* » : l'épidémie est créée ou propagée volontairement par l'homme. Il faut trouver des coupables. Déjà Thucydide se fait l'écho d'une rumeur – qu'il ne prend pas à son compte – selon laquelle les péloponnésiens auraient empoisonné les puits. La Grande peste de 1348 est caractéristique de la théorie de complot. Ce sont les juifs⁶² (ou des lépreux) qui empoisonnent les puits, et la thèse complotiste se répand comme un feu de brousse, d'où des massacres collectifs en Espagne, en Provence, en Languedoc, en Dauphiné⁶³. Les plus grands massacres ont lieu dans la vallée du Rhin (le massacre de la Saint-Valentin à Strasbourg en février 1349 de 2.000 juifs, avant même l'arrivée de l'épidémie dans la ville, le suicide collectif de Spire, les massacres de Worms, Mayence), dans tout l'Empire germanique (Nuremberg, Erfurt), en Suisse (Fribourg, Zurich). La peste a joué un rôle de catalyseur des haines contre les juifs accusés de « tous les péchés d'Israël », accusation que l'Église entretenait (peuple déicide, hosties profanées, meurtres rituels, pratique de l'usure), elle était aussi un prétexte. Les massacres permettaient de se libérer des dettes envers les juifs et de se partager leurs biens. Ainsi à Strasbourg l'élimination des juifs était une revendication populaire (et d'abord celle des corporations d'artisans) et le pogrom a suivi le renversement du gouvernement bourgeois de la cité. Ce n'était pas un soulèvement spontané de foules, il a été organisé et il fut appuyé par les nobles et l'évêque.

Des sectes hétérodoxes comme les Flagellants amplifient le phénomène. Clément VI, pape en Avignon, réagit pour limiter le massacre (dans une bulle de 1348, puis contre les Flagellants en 1349), ce qui n'exonère pas l'Église de ses responsabilités pour nombre de prêches enflammés. On retrouvera de tels pogroms pendant la Guerre de Trente ans et au cours des siècles suivants, souvent commis par des bandes sectaires prêchant l'arrivée du Royaume de Dieu. Lorsque les juifs manquent, on s'en prendra aux protestants (comme à

⁶² Jacques Le Goff dans une remarquable interview par Pierre Dumayet sur la peste à Florence explique que Dieu ne saurait agir directement, il passe par l'intermédiaire de son peuple pour infliger le châtement (L'émission « Histoire des gens » de l'ORTF du 26/10/1974 < <https://www.youtube.com/watch?v=x7EmrlyvISA>>). Sur un cas particulier : MUNTANE, Josep Xavier « Au carrefour des documents : la Peste Noire à Tàrraga (Catalogne) et ses conséquences pour les juifs de la ville », in : CLEMENT, François (dir.), *Histoire et nature*, tome 2, *Epidémies, épizooties : des représentations anciennes aux approches actuelles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 73-82.

⁶³ En Provence où les communautés juives sont importantes, d'abord à Toulon, puis Apt, Forcalquier, Manosque, Saint-Rémy, où la synagogue est incendiée, également Narbonne, Carcassonne en Languedoc et en Dauphiné Serres, Buis-les-Baronnies, Valence, La Tour du Pin, Pont de Beauvoisin.

Lyon en 1628) ou à ceux soupçonnés (étrangers, réfugiés) d'être des « engraisseurs de peste » (ils imprègnent les portes de graisses empoisonnées, d'onguents jaunâtres). Dans certaines régions (Genève, la Savoie, la Franche-Comté, le Piémont) au XVI^e et XVII^e siècle, ces « engraisseurs » sont souvent assimilés à des sorciers, ou plus souvent à des « sorcières – semeuses de peste ». Ainsi Jean Bodin dans son *De la démonologie des sorciers* parle de tels complots de sorcières – une quarantaine furent dénoncées – qui, lors de l'épidémie pesteuse de 1536 à Casal (Casale Monferrato) « graissaient les cliquets des portes, pour faire mourir les personnes », et cela se reproduira à Genève en 1563⁶⁴.

Pietro Verri dans son ouvrage contre la torture (*Osservazioni sulla tortura*, 1777), puis Alessandro Manzoni dans la *Storia della colonna infame* (1840) ont rendu célèbre le procès et la condamnation à mort après d'effroyables tortures de deux supposés propagateurs de peste à Milan en 1630, un monument étant même érigé pour rappeler leur crime (Manzoni parlera de la « colonne infâme »)⁶⁵.

Les accusations vont également cibler les gouvernants (surtout lorsqu'il s'agit d'autorités étrangères, d'occupants, comme les espagnols à Naples en 1656) ou les nantis. On retrouve cela lors des épidémies de choléra au XIX^e siècle⁶⁶. Pendant celle de 1832 à Paris⁶⁷, la rumeur monte (encouragée par des agitateurs politiques aussi bien républicains que bonapartistes ou légitimistes) que l'épidémie est une invention, que les agents du gouvernement répandent des poudres dans les fontaines, le vin, etc. La rumeur enfle quand le

⁶⁴ BODIN, Jean [1598], *De la démonologie des sorciers*, Lyon : Antoine de Harsy, p. 417-418, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83041x/f4.item>. Cf. BECK, Eléonore [2017], « L'épidémie du mal : La répression des “semeuses de peste” à Genève en 1615-1616 », in : L'atelier historique, Genève, n° 2, automne, p. 38-49 <<https://www.unige.ch/asso-etud/aehg/files/5115/1620/2812/AH.2.Site.Art.BECK.pdf>>. Henri Boguet dans son *Discours exécration des sorciers* (1603) précise « c'est le Diable qui fournit les graisses et oignements aux siens pour faire mourir les gens ».

⁶⁵ Verri met en cause l'usage de la torture, mais Manzoni vise les juges qui commirent une erreur judiciaire volontaire. Cf. la pièce de Dino Buzzati, *La colonna infame* (1962) et de Leonardo Sciascia, *La strega e il capitano* (1986) et son introduction à l'édition de *La colonna infame* de Manzoni (1973, essai repris in : *Cruciverba*, 1983, éd. fr. Maurice Nadeau/Papyrus, 1981).

⁶⁶ Au XIX^e siècle, les pandémies cholériques débordent de leur lieu d'origine, les vallées du Gange et du Brahmapoutre, et finissent par gagner l'Europe à partir de 1829. L'Europe occidentale est frappée en 1831 (Londres en octobre, Paris en mars 1832), la zone méditerranéenne en 1833-34. Le choléra est revenu en Europe en 1848-49, 1853-54, 1865-1866 et, plus modérément, en 1883 et 1892. Sur une population de 33 millions d'habitants, il y eut 100.000 morts en 1832 (soit 0,3% ; mais à Paris, il tue 18.400 personnes sur 785.000 habitants, soit 2,3% ; l'épidémie a été également très forte en Provence), autant en 1849, 150.000 en 1854 (500.000 sur le siècle, moins que la variole ou la tuberculose). Les dégâts économiques furent minimes, mais les conséquences sociales importantes, les principales victimes se trouvant dans les quartiers les plus pauvres. cf. BOURDELAIS, RAULOT, Une peur bleue, *op. cit.* ; BOURDELAIS, Patrice, DEMONET, Michel, RAULOT, Jean-Yves [1978], « La marche du choléra en France : 1832-1854 », *Annales*, 33-1, p. 125-142.

⁶⁷ Cf. la narration donnée par Henri Heine dans *De la France* (1833), Paris : Renduel, 1857. Il relate ainsi son arrivée au soir du 29 mars (p. 133 ss) : « les bals publics furent plus fréquentés que jamais ; les rires les plus présomptueux couvraient presque la musique éclatante ; on s'échauffait beaucoup au chahut, danse peu équivoque ; on engloutissait à cette occasion toutes sortes de glaces et de boissons froides quand tout à coup le plus séillant des arlequins sentit trop de fraîcheur dans ses jambes, ôta son masque et découvrit à l'étonnement de tout ce monde un visage d'un bleu violet. »

préfet de police Gisquet fait afficher une circulaire (le 2 avril 1832) accusant des agents provocateurs de répandre des poudres afin de faire croire que le gouvernement empoisonne le peuple. Des journaux comme *Le National* ou *Le Constitutionnel* s'en mêlent : il y aurait bien des empoisonneurs, mais ce sont des « chouans », des carlistes. Deux « empoisonneurs » sont lynchés⁶⁸, des dizaines d'autres suivront ! Le mécontentement envers le gouvernement enflera, d'où la tentative révolutionnaire des 5-6 juin 1832 lors de l'enterrement du général Lamarque (lui-même mort du choléra) avec l'épisode de la résistance du cloître Saint-Merry dont Victor Hugo, dans *Les misérables*, écrira la légende, un exemple de la forte relation entre les épidémies et les révoltes sociales et politiques. Le choléra révèle la violence des affrontements de classe. Alors qu'à Paris, il frappe essentiellement – surtout à ses débuts – les quartiers miséreux aux habitats insalubres, la bourgeoisie fait de cette « maladie de la pauvreté », du manque d'hygiène, un aspect de la dangerosité des classes populaires, une fraction de celles-ci en fait un complot de la classe bourgeoise, du clergé et du gouvernement associés pour assassiner les prolétaires. Jean Giono dans *Le Hussard sur le toit* s'inspirera de ces événements, Angelo passant si près d'un lynchage par la populace à Manosque qu'il devra se réfugier sur les toits.

⁶⁸ Cf. Salomé, Karine [2015], « Le massacre des « empoisonneurs » à Paris au temps du choléra (1832) », *Revue historique*, 1, n° 673, pp. 103-124. Heine en fait état : « on entendit tout d'un coup le bruit que cette foule d'hommes qu'on enterrait si vite ne mouraient pas de maladie, mais bien du poison. [...] Plus ces contes étaient étranges, plus ils étaient avidement accueillis par le peuple, et les incrédules eux-mêmes qui secouaient la tête furent obligés de croire, quand parut l'ordonnance du préfet de police. La police [...] voulut, ou faire parade de sa science parfaite, ou à l'occasion de ces bruits d'empoisonnements vrais ou faux, mettre le gouvernement à l'abri de tout soupçon ; il suffit enfin que, par sa malheureuse proclamation dans laquelle elle disait expressément qu'elle était sur la trace des empoisonneurs, les affreuses rumeurs furent officiellement constatées et que tout Paris tomba dans la plus horrible angoisse de mort. » (*De la France*, op. cit., p. 137).

« L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION »⁶⁹ : LES CONSÉQUENCES DE DEUX PANDEMIES MAJEURES

À l'opposé des théories endogènes des crises, la crise épidémique ressortit d'une analyse des crises exogènes, des chocs stochastiques venant heurter une structure économique, et tout dépend de l'importance du choc (la violence du choc démographique, la concentration dans le temps de l'épidémie, son extension géographique) et de la plus ou moins grande fragilité de la structure sociale et économique. On retrouve l'idée issue d'Alfred Marshall (le cheval à bascule), celle de Ragnar Frisch distinguant l'impulsion aléatoire et la propagation dans la structure⁷⁰ (mais on ne vise pas ici une théorie du cycle exogène).

Les conséquences d'une crise épidémique dépendent évidemment de l'importance du choc. Je commencerai ici par les deux énormes chocs démographiques à l'échelle mondiale, celui du haut Moyen Âge et celui de 1348. J'en viendrai ensuite aux chocs démographiques principalement concentrés sur une ville et sa région, ceux du XVII^e siècle européen (les « villes de la peste »). Il faut rappeler qu'au II^e et III^e siècles de notre ère, l'empire romain a été frappé par deux épidémies majeures, la « peste » antonine (166-190) décrite précisément par Galien dans divers ouvrages et, sans doute encore plus grave, la « peste » de Cyprien (évêque de Carthage qui en donne une description et qui revient régulièrement entre 251 et 259). Il ne s'agit pas de la peste ; la « peste » antonine est une épidémie de variole et on hésite à qualifier celle de Cyprien.

Les conséquences sont très différentes selon la solidité de la société et de l'économie, et ses capacités de rebond démographique. Observons qu'en moyenne, si les taux de fécondité sont très élevés dans les sociétés anciennes, la mortalité, et particulièrement la mortalité infantile l'est également, si bien que le taux de croissance naturel de la population européenne tourne autour de 0,3 et 0,6% entre 1347 et 1600, et il y a même stagnation au XVII^e siècle. Après une forte épidémie, cependant, un rebond démographique est la règle.

Le choc épidémique révèle les fragilités de la structure ou au contraire, sa stabilité ; il va être un accélérateur de l'histoire. Il accentue le déclin lorsque celui-ci se faisait déjà sentir ; ainsi la « peste » antonine et celle de Cyprien ont probablement été des accélérateurs du déclin de l'empire romain. En revanche il n'infléchit guère une trajectoire expansionniste

⁶⁹ C'est le signe de la fin des temps, Matthieu 24 :15, une référence à Daniel 12 :11.

⁷⁰ Cf. DOCKES, Pierre [2017], *Le capitalisme et ses rythmes, quatre siècles en perspective*, tome I, *Sous le regard des géants*, Paris : Classiques Garnier, p. 784 ss.

lorsqu'elle est solidement ancrée dans la structure socio-économique, voire peut la booster. *L'épidémie pousse le monde dans la direction où il penche*. L'économie de la peste épouserait une courbe en K (« *K-shaped recovery* ») : la chute est globalement rapide, les activités qui « avant » périllicitaient tendent à s'effondrer (jambe descendante), le redressement et l'envol ne concernent que les activités qui étaient déjà les plus dynamiques avant le déclenchement de l'épidémie (bras ascendant). Dès lors l'évolution dépend du pourcentage entre ces deux types de secteurs. Et il ne s'agit pas seulement de secteurs. « *Institutions matter* » explique Douglass C. North et le destin se joue aussi à ce niveau.

Voyons donc d'abord comment ont réagi les sociétés confrontées aux deux pandémies majeures que furent la peste du Haut Moyen Âge (dite de Justinien) et la peste noire de 1347.

La peste de Justinien (VI^e siècle)

La peste dite de Justinien ou du haut Moyen Âge⁷¹ frappe le bassin méditerranéen à partir de 541. Elle se prolonge pendant tout le VI^e siècle, en des poussées successives, jusqu'en 767. Au cours du seul V^e siècle, elle aurait tué entre 20% et 40% de la population mondiale. C'est celle décrite par Procope de Césarée dans *Les guerres de Justinien*⁷² à Constantinople en 542, celle dont parle Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs* qui la décrit à Arles en 549, à Clermont en 567 (en « un dimanche, on compta, dans la seule basilique de Saint Pierre [de Clermont], trois cents corps morts »⁷³), à Marseille en 588 (une description étonnamment voisine de ce qui sera observé lors de la peste dans cette même ville en 1720)⁷⁴. Naturellement l'idée qu'elle est un châtement infligé par Dieu est très présente⁷⁵ (c'est ce qu'explique Jean d'Éphèse ; Procope, quant à lui, se refuse à dissenter sur les causes du fléau⁷⁶). En 590, la peste est à Rome où le pape Grégoire le Grand organisa une immense

⁷¹ Elle est nommée également *pestis inguinalis* ou *pestis glandularia*. Il a pu être démontré qu'elle était due à la bactérie *Yersinia pestis*. Venait-elle d'Asie centrale ou de Chine ?

⁷² *Guerre contre les Perses*, Livre II, chap. 22 et 23. Procope raconte qu'il était sur place. Sa description est remarquable, aussi bien pour l'avancée de l'épidémie, les symptômes dans leur diversité, les conséquences.

⁷³ « la peste survenant, il y eut dans tout le pays une telle mortalité sur le peuple, qu'il est impossible de compter les multitudes qui périrent. Comme les cercueils et les planches manquaient, on en enterrait dix et plus dans une même fosse ; on compta, un dimanche, dans une basilique de saint Pierre [de Clermont], trois cents corps morts. La mort était subite ; il naissait dans l'aîne ou dans l'aisselle une plaie semblable à la morsure d'un serpent ; et ce venin agissait tellement sur les hommes qu'ils rendaient l'esprit le lendemain ou le troisième jour ; et la force du venin leur ôtait entièrement le sens. » *Histoire des Francs* (éd. Guizot), Livre IV)

⁷⁴ Cf. BIRABEN, Jean-Noël, LE GOFF, Jacques [1969], « La Peste dans le Haut Moyen Âge », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 24, n° 6 décembre, p. 1484-1510 ; HARPER, Kyle [2019], *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome*, La Découverte, 2019 ; SARTRE, Maurice [2018], « Byzance : L'autre Grande Peste », in : *L'Histoire*, juillet-septembre ; AGATHIAS [573 ? 578 ?], *Histoires. Guerres et malheurs du temps sous Justinien*, Les Belles Lettres, 2007.

⁷⁵ C'était déjà la thèse de l'évêque Cyprien de Carthage lors de la peste qui porte son nom.

⁷⁶ « Que les sophistes, et ceux qui font profession de connaître les météores, en discourent comme il leur plaira ; pour moi, je me contente de représenter fidèlement quel a été son commencement, son progrès et sa fin. » ou

procession de toute la population romaine (sept processions dans tout Rome se retrouvant devant la Basilique de Marie, chacun étant pieds nus, la tête couverte de cendres, la foule chantant des litanies derrière le portrait de la Vierge). Le résultat : « dans l'espace d'une heure [...] quatre-vingt personnes avait succombé et rendu l'esprit » (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, Paris : Renouard, 1838, X, 1, p. 15), mais le pape exhorta la population à continuer de prier. Jacques de Voragine, dans cette mythologie chrétienne qu'est la *Légende dorée*, prétend qu'à mesure que la procession avançait, les miasmes de la peste disparaissaient.

Une quinzaine de vagues se succèdent jusqu'au milieu du VIII^e siècle. La première vague (541-544) est presque certainement venue d'Égypte, elle serait originaire d'Éthiopie, mais la recherche contemporaine⁷⁷ lui prête une origine en Asie centrale et une arrivée sur les rives de la Méditerranée par les routes maritimes ou la route de la soie. En 541, elle est à Péluse, un port égyptien, à Alexandrie et, de là, via la Syrie, elle atteint Constantinople et y sévit pendant quatre mois (trois avec une très grande force). Dans ce qui est alors l'une des plus importantes agglomérations du monde, elle aurait fait (selon Évagre le Scholastique dans son *Histoire ecclésiastique*) 300.000 victimes (5.000 d'abord et jusqu'à 10.000 par jour⁷⁸), soit la moitié ou le tiers de la population. Procope nous décrit l'effondrement économique de la capitale : « On ne voyait personne dans les places publiques de Constantinople, durant cette effroyable affliction. Ceux qui se portaient bien demeuraient dans leurs maisons, pour y assister les malades ou y pleurer les morts. Si quelqu'un apparaissait dans les rues, ce n'était que pour enterrer des corps. Il n'y avait plus de commerce, plus d'affaires, plus d'artisanat. Cette cessation générale fit venir la famine dans une ville, où l'abondance était d'ordinaire continuelle. Il était si difficile d'y avoir du pain, que plusieurs moururent de faim. »⁷⁹.

De Constantinople, la peste gagne la Méditerranée occidentale par Gênes et Marseille, elle remonte jusqu'à Clermont et Reims. L'Empire perse sassanide est submergé par la peste, mais on ignore les conditions de sa diffusion vers l'Inde. Les poussées vont se succéder tous les dix ou douze ans affectant essentiellement les pays riverains de la Méditerranée.

encore « ce mal était impénétrable à la science des hommes, et [...] il était accompagné de circonstances contraires à la raison et à l'apparence. », *Guerre contre les Perses*, II, chap. XXII.

⁷⁷ Depuis les années 2.000, la connaissance a beaucoup progressé en particulier grâce au génome du bacille retrouvé dans les os des cadavres.

⁷⁸ « Les esclaves [δουλοι] se trouvèrent sans maîtres. Les maîtres furent privés de leurs esclaves, ou par la maladie, ou par la mort. » (on traduit souvent par « serviteurs », mais jusqu'au XI^e siècle, l'esclavage reste important à Constantinople, les marchés d'esclaves sont florissants et la δουλεία désigne l'esclavage *stricto sensu*).

⁷⁹ *Guerre des Perses*, II, chap. XXIII, 1.

À l'Est et au Sud du bassin méditerranéen, l'épidémie ravage les deux grands empires rivaux, Byzance et l'Empire perse, et les affaiblit tous les deux considérablement, les amène à conclure des trêves, puis la paix (561), mais les hostilités reprendront dix ans plus tard. Sont particulièrement affectés par l'épidémie la Palestine, la Syrie, l'Égypte et la Lybie, le Maghreb. La dépopulation semble avoir été massive, mais il est impossible de donner des chiffres, même approximatifs.

Au nord de la Méditerranée, on recense six attaques pesteuses successives, à peu près une tous les dix ans⁸⁰, jusqu'en 600. Elle entre toujours par Marseille, Gênes, Rome ou Ravenne, elle ravage l'Italie, l'Espagne. En Gaule elle pénètre en profondeur en progressant le long de l'axe de communication Rhône-Saône-Loire. À partir de 600, cet axe de pénétration n'est plus actif ; la peste n'affecte plus (en Europe) que l'Italie, Marseille et Arles. Si les retours de la peste se succèdent jusqu'en 740, si les rives orientales de la Méditerranée restent périodiquement secouées par les vagues épidémiques, l'Europe de l'Ouest et du Nord est hors d'atteinte du fléau.

Il est possible d'attribuer partiellement à la pandémie de peste, à ses retours et à sa géographie, les grandes évolutions de l'époque.

Dans l'Empire byzantin, la main d'œuvre manque, les systèmes d'irrigation sont abandonnés, l'agriculture recule, le désert avance. La Libye ou l'Égypte qui avaient servi de « grenier à blé » pour l'Empire romain subissent une régression agricole majeure. Les échanges se réduisent fortement le long des voies commerciales et les villes se dépeuplent. Lorsque la peste frappe Constantinople en 542, l'Empire byzantin sous le règne de Justinien est à son apogée (527-565). Celui-ci semblait en voie de rétablir l'Empire romain dans sa puissance et son étendue ayant reconquis une fraction considérable de sa fraction occidentale, au Nord (dont l'Italie) comme au Sud. La peste pourrait être le principal responsable de l'échec d'une résurrection, mais peut-être était-elle déjà hors de portée ? Pour Kyle Harper⁸¹, le climat et la peste (deux phénomènes liés selon lui)⁸² sont même responsables d'un effondrement de l'Empire romain d'Orient (Constantinople elle-même faillit être prise par les arabes après un siège en 717-718). C'est sans doute exagéré : finalement les arabes subissent

⁸⁰ 541-544 ; 558-561 ; 570-574 ; 580-582 ; 588-591 ; 599-600.

⁸¹ HARPER, Kyle [2017], *The Fate of Rome. Climate, Disease, & the End of an Empire*, Princeton Un. Press ; trad. fr. *Comment l'Empire romain s'est effondré : le climat, les maladies et la chute de Rome*, Paris, La Découverte, 2019. Il estime aussi que la peste antonine (165-190) aurait été une des causes du déclin de l'empire romain (d'occident).

⁸² Le léger refroidissement autour de 500 qui a suivi la fin de l'optimum climatique romain (entre 250 AEC et 200 ou 300 EC : un climat relativement humide et chaud – entre plus 0,5° et plus 1° par rapport à aujourd'hui) aurait généré le développement de bacilles, particulièrement *Yersinia pestis*. Son arrivée à Constantinople aurait fait 350.000 morts sur une population de 500.000 personnes.

une cuisante défaite (leur armée souffrait d'ailleurs de la peste !) qui bloqua leur expansion vers l'Europe (avec, à l'autre extrémité de l'Europe, la bataille de Poitiers en 732). L'empire byzantin rebondit et il a finalement survécu pendant sept siècles. La peste a cependant indéniablement participé à son déclin. La thèse de Harper attire l'attention aujourd'hui dans la mesure où, pour certains, le réchauffement climatique générerait de nouveaux virus qui participeront au « collapse » général en cours : les visions du présent et de l'avenir ont toujours influencé les conceptions du passé.

La reconquête, la protection des nouveaux territoires (Afrique, Italie⁸³), les guerres avec la Perse imposent à Constantinople un effort financier considérable. La dépopulation, la paupérisation font que la fiscalité parvient de plus en plus difficilement à remplir les caisses impériales. En outre, les salaires ont augmenté massivement avec l'effondrement de la population laborieuse, aussi bien les soldes des soldats que les salaires des fonctionnaires ou des artisans qui construisent les fortifications, d'où un accroissement des dépenses publiques. La pression fiscale s'accroît vivement sur une population considérablement réduite et une économie affaiblie, elle devient difficilement supportable (d'où des critiques, en particulier venant de Jean le Lydien).

Le grand rival de l'Empire romain d'Orient, l'Empire perse, est lui aussi fragilisé. Dès lors, les bouleversements géopolitiques de l'Orient au VII^e siècle pourraient s'expliquer par les ravages que la peste récurrente a provoqués depuis le milieu du VI^e siècle : les conquêtes arabes à partir de 630, l'effondrement de l'Empire sassanide (la bataille d'al-Qâdisiyya en 636), les défaites de l'Empire byzantin (bataille de Yarmouk en 636, siège et prise de Jérusalem en 637 ; les deux sièges de Constantinople en 674-678 et en 717-718).

De même, en Occident, la peste rendrait compte du basculement de l'économie, et du pouvoir, du Sud vers le Nord. La peste justinienne est essentiellement méditerranéenne. Si jusqu'à la fin du VI^e siècle, elle atteint la Gaule du Nord et de l'Ouest, à partir du début du VII^e siècle, l'Europe du Nord est épargnée. Alors que les circuits commerciaux méditerranéens sont affaiblis, voire se réduisent à un cabotage à courte portée, les circulations nordiques prennent de l'ampleur grâce aux marchands frisons et saxons, puis danois, scandinaves. La richesse devient moins méditerranéenne et davantage nordique, et les forces politiques qui se constituent dans cette Europe prennent leur envol. Elles aboutiront à la fin du VIII^e siècle à une esquisse de reconstitution de l'Empire romain d'occident, l'Empire

⁸³ Dès 543, les troupes impériales subissent une lourde défaite en Italie pendant la Guerre des Goths, mais l'Empire byzantin conservera l'Italie jusqu'au milieu du VIII^e siècle.

carolingien : du fait de la peste, ce grand espoir du haut moyen-âge est passé, du moins pour quelques décennies, des mains de Justinien à celle de Charlemagne.

Attribuer à la peste de Justinien le rôle de cause principale dans cette double évolution est sans doute exagéré, mais l'Empire byzantin a été affaibli, son déclin précipité. La Grande Peste a révélé que la tâche de reconstitution de l'Empire romain était un objectif hors de sa portée, trop coûteux pour un empire affaibli. Ce n'est pas la seule cause de son déclin, et peut-être pas la cause principale (Jean-Noël Biraben⁸⁴), le ver était dans le fruit antérieurement. Mais la Grande Peste a révélé ses fragilités, elle l'a poussé sur la pente déclinante. Sa faiblesse a laissé la place libre à l'expansion arabe et aux forces nouvelles qui se faisaient jour au Nord de l'Europe. La peste a aidé à l'accouchement de nouveaux rapports de force, politiques et économiques, elle ne les a pas générés.

La peste noire (1347-1352)

En 1347, il y avait six siècles que la peste n'avait pas frappé l'Europe et le bassin méditerranéen. Elle venait de Chine, elle a suivi les routes de la soie, elle arrive à Caffa sur la mer Noire en 1346⁸⁵ d'où les galères génoises l'amènent à Constantinople (en juillet 1347), puis dans les ports méditerranéens, dont Marseille (le 1er novembre). Elle tue entre un tiers et 40% de la population européenne (voire, selon certaines estimations, près de 50% : selon les régions le pourcentage varie entre un huitième et jusqu'aux deux-tiers). Il faudra attendre le début du XVII^e siècle pour retrouver le niveau de population du début du XIV^e.

Après les découvertes d'Alexandre Yersin et de son successeur Paul-Louis Simond, le rat noir a été considéré comme le principal coupable de la propagation de la peste. Simond expliquait en effet la contagion par l'action de la puce du rat : lorsque le rat meurt, ses puces quittent son cadavre et, affamées, elles vont piquer les hommes transmettant ainsi la maladie. Aujourd'hui l'*usual suspect* a été rejoint par d'autres⁸⁶.

⁸⁴ BIRABEN, Jean-Noël *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, La peste dans l'histoire, Mouton, 1975, t. I, p. 44.

⁸⁵ Caffa, ville génoise, était assiégée par la Horde d'or dont l'armée était gravement atteinte par le fléau. Avant de lever le siège, leur khan Djanibeg aurait fait jeter des cadavres de pestiférés au-delà des remparts. Il est possible que l'infection se soit transmise par l'entrée dans la ville des rats et de leurs puces infectées. Les galères génoises se chargèrent ensuite de transmettre la peste dans les ports méditerranéens.

⁸⁶ En 1894, Alexandre Yersin, un pastorien, isole le bacille de la peste à Hong-Kong – nommé depuis *Yersinia pestis* – (il travaillera avec Albert Calmette et Amédée Borrel à un sérum antipesteux qu'il testera lui-même sans grands succès en Inde). Son successeur Paul-Louis Simond expliquera la propagation de la peste bubonique par l'action de la puce du rat. Cette théorie s'est heurtée à la faible présence des rats noirs en Europe à l'époque de la peste de Justinien. Pour la peste noire, la contagion est si rapide qu'il semble nécessaire de faire intervenir d'autres sources de contagion. Des études récentes semblent d'ailleurs réduire le rôle des rats dans la contagion lors de la peste de 1348 et incriminent aussi des parasites humains (puces et poux). Le rat et ses puces ont dû cependant jouer un rôle important lors de ce dramatique épisode (on le constate encore lors des pestes contemporaines, ainsi celle de 2017 à Madagascar). La contagion peut aussi

Le choc démographique massif dû à la peste noire s'est accompagné d'un effondrement *mondial* de l'économie, et en particulier de celle du continent européen et du bassin méditerranéen – et cela en deux ou trois ans. L'extension territoriale dans un laps de temps réduit, la mort à cette échelle et en si peu de temps, font qu'aucun autre épisode postérieur ne lui est comparable⁸⁷.

La peste noire de 1347-1348 inaugurerait la deuxième grande pandémie pesteuse. Il s'agit pour l'essentiel de la peste bubonique, mais avec une part difficile à apprécier de peste pulmonaire, cette dernière foudroyante et toujours mortelle en deux ou trois jours. La pandémie se prolonge par vagues successives jusqu'au XVIII^e siècle. Pour l'Europe occidentale, on observe 31 poussées entre 1347 et 1720. Jusqu'en 1534, les poussées sont assez régulières (tous les 9 à 11 ans), de cette date à 1683, les retours épidémiques sont moins réguliers (de 7 à 31 ans) avec des différences d'amplitude et d'expansion territoriale considérables. Pour la France, la période la pire est entre 1600 et 1640, surtout autour de et après 1630 (cette année-là on compte au moins cent villes ou bourgades frappées)⁸⁸. Le ralentissement est net après 1684 (seulement trois chocs, localisés) et cette épidémie pluriséculaire se termine avec la peste de Marseille en 1720.

Revenons au XIV^e siècle pour prendre le cas de la Provence. Après 1348, la peste frappe à nouveau en 1361, dans les années 1370, à l'été 1383, puis en 1390. Souvent, ce ne sont pas les mêmes localités qui sont affectées, mais plus de 40% des localités existantes en 1315-1316 auront disparu au milieu du XV^e siècle tandis que, dans les villages qui subsistent, le nombre de « feux » par village diminue fortement⁸⁹. Ainsi Mons perd 50% de sa population et devra être repeuplé en faisant venir de pauvres « figouns » de Ligurie, Avaye à proximité perd la totalité de sa population et disparaîtra.

se faire par des contacts avec des matières infectées ou par inhalation, mais pas directement d'un humain à l'autre. Quant à la peste pulmonaire, il est démontré qu'elle est contagieuse entre humains du fait de gouttelettes en suspension dans l'air. Pour une discussion sur la responsabilité des différents types de puces des rats et des rongeurs, également la puce de l'homme, le rôle du phénomène dit de « blocage proventriculaire » de la puce cf. AUDOIN-ROUZEAU, *Les chemins de la peste, op. cit.* Il y a « blocage proventriculaire » de la puce lorsque son proventricule (un élément du système digestif de la puce à l'entrée de l'estomac) est bloqué par un bouchon formé par une agglomération de bacilles. Le sang aspiré par la puce au moment de la piqure vient au contact des bacilles et est régurgité par la puce au point de la piqure, d'où la contagion. La puce ne pouvant digérer le sang pique davantage, mais elle finit par mourir (d'où une cause possible de la régression d'une épidémie).

⁸⁷ Si ce n'est l'extermination des Amérindiens, la disparition de leurs civilisations, du fait de la conquête et de chocs viraux extraordinairement puissants.

⁸⁸ HILDESHEIMER, Françoise [1981], *Les lazarets sous l'Ancien Régime*, in : *Monuments historiques*, n°114, avril-mai, p. 10-14.

⁸⁹ AURELL, Martin, BOYER, Jean-Paul, COULET, Noël [2005], *La Provence au Moyen Âge*, Troisième partie : 1380 – 1482, chapitre 10. Une crise démographique profonde.

À Avignon, selon Louis Sanctus de Beringen que nous avons déjà rencontré⁹⁰, l'épidémie aurait tué la moitié des habitants, soit, entre le 25 janvier et le 27 avril 1348, 62.000 personnes. 7.000 maisons sont fermées (morts et *fugitivi*). Le pape a dû faire ouvrir un nouveau cimetière (dans ce seul cimetière, entre le 14 mars et le 27 avril, on y a enterré onze mille cadavres). Le 6 avril, Laure de Sade, le grand amour de François Pétrarque, mourait du même mal, ce que le même Louis de Beringen écrivait au malheureux poète.

En Bourgogne, on peut retenir le témoignage du Chroniqueur bourguignon qui résume ainsi le drame d'une localité de sa région : « En mil trois cent quarante et huit / À Nuits de 100 restèrent huit ».

Partout en France les villes et les campagnes se vident, les récoltes fondent, les activités cessent, la famine s'installe, massive, le prix du pain explose et, paradoxalement, le manque de bras qui explique l'effondrement des récoltes se double d'un chômage de masse lorsque les hommes ne trouvent plus à s'employer, l'activité ayant cessé.

Dans sa *Chronique* (celle qui lui est attribuée), Jean de Venette⁹¹ décrit la peste de 1348-49 à Paris et plus généralement en France. Sa chronique est la plus complète sur le sujet. Une comète (ou « un autre phénomène formé d'exhalaisons d'air ») vers l'Ouest à l'heure de Vêpres, très lumineuse, bientôt désintégrée en avait – peut-être – été le présage. L'épidémie avait commencée « chez les infidèles », elle s'est répandue, par l'Italie, Avignon, la Gascogne, l'Espagne et l'Allemagne, jusqu'en France. Il décrit les symptômes (les bubons : des « bosses »), la soudaineté de l'attaque et de la mort, les jeunes frappés plus que les vieux. La maladie venait « par contact et contagion, car l'homme en bonne santé qui visitait un malade n'échappait que de peu, et rarement, à la mort [...] Et, très vite, de vingt hommes, il n'en restait pas deux vivants. » Ses observations sur le caractère foudroyant de l'attaque, son issue presque toujours mortelle et sur la contagion entre humains font penser que la peste bubonique se transmettait par des piqures de parasites humains ou de puces du rat infectant les humains (après la mort du rat) ou par contact avec des matières infectées ou encore que la peste bubonique se développait souvent en peste pulmonaire contagieuse par contact, aérosols ou gouttelettes en suspension.

⁹⁰ Cf. ci-dessus.

⁹¹ Jean de Venette [2011], *Chronique dite de Jean de Venette*, Librairie Générale Française, Le Livre de poche, n° 31547, Paris : Lettres Gothiques, Beaune Colette éd., p. 111. L'attribution de cette Chronique à Jean dit de Venette (où il est né) est douteuse. Frère carme, il était en 1339 prieur du couvent de l'Ordre du Carmel, place Maubert à Paris (il devint supérieur de cet ordre de 1341 à 1366).

Réfléchissant sur les causes⁹², Jean de Venette ne croit guère aux accusations d’empoisonnement des puits et fontaines, particulièrement contre les juifs – et il relate « la cruauté du monde [qui] se déchaina contre eux », les chrétiens les massacrant par milliers (en Allemagne et ailleurs où ils vivaient) –. « La cause en fut autre, peut-être la volonté de Dieu, peut-être des humeurs corrompues ou la mauvaise qualité de l’air ou de la terre. » Jamais dans le passé il n’y avait eu pareille mortalité (« Il y eut durant ces deux années un nombre de victimes tel qu’on ne l’avait jamais entendu dire, ni vu, ni lu dans les temps passés ») : « À l’Hôtel-Dieu de Paris, la mortalité était telle que souvent plus de 500 morts étaient portés chaque jour au cimetière des Saints Innocents pour y être ensevelis. » La peur de la contagion était telle que « les prêtres frappés de crainte s’éloignaient », se refusant à donner aux mourants les derniers sacrements, laissant à d’autres, plus courageux, cette tâche⁹³. Naturellement, comme le note Gui de Chauliac, on en vint à tenir des gardes aux portes des villes et à interdire l’entrée à toute personne inconnue et si on trouvait des poudres et onguents sur eux, on les leur faisait avaler craignant que ce soit des poisons⁹⁴.

Lorsque la peste cessa, Jean de Venette observe que les villes et les campagnes étaient comme vides d’habitants. Mais il note la rapidité avec laquelle les mariages et la natalité s’accrurent par la suite. Sur le terrain économique, il observe aussi que, malgré l’abondance de toutes sortes de biens, il y eut une très forte inflation : « les prix de toutes choses doublèrent », ceux des denrées alimentaires et des objets manufacturés, ainsi que les salaires des *mercenarii* et les rémunérations des paysans, serfs et libres. À l’exception, précise-t-il, des terres et des maisons que le dépeuplement rendait superfétatoires et dont les prix baissèrent : inflation des biens et des salaires, déflation d’actifs, une déconnexion qui eut des effets positifs sur la croissance. Le patrimoine de l’Église, des monastères s’accrut

⁹² On peut aussi citer Pietro da Tossignano (Pietro Curiati) qui, écrivant à Pavie en 1398 (*Consilium clarissimi doctoris D. Petri de Tussignano pro peste vitanda*, réédité : *Il Consiglio di Pietro da Tossignano sulla peste*, trad. C. Mancini, Pisa, 1964), retient quatre causes de contagion : l’air corrompu, les lieux infectés, certaines caractéristiques du sujet et le contact avec un malade. Il observe que si, dans une prison ou un monastère, l’un des résidents est atteint, les autres risquent fort de l’être (ils vivent dans la promiscuité, dans un même habitat, respirent le même air). Cf. Nicoud, Marilyn [2001], « Médecine et prévention de la santé à Milan à la fin du Moyen Âge », *Siecles*, 4 : Assainissement et salubrité publique en Europe méridionale <<https://doi.org/10.4000/siecles.3212>> ; De Ferrari, Augusto [1985], *Dizionario Biografico degli Italiani*, Vol. 31 : Curiati, Pietro.

⁹³ En revanche, « les saintes sœurs de l’Hôtel-Dieu, [qui] ne craignant pas la mort, soignaient jusqu’au bout les patients avec la plus grande douceur et humilité, sans tenir compte de l’horreur de la maladie » (JEAN DE VENETTE, op. cit., p. 111). Le chroniqueur Jean Le Bel confirme ce fréquent refus d’administrer les derniers sacrements « les uns prenaient [la peste] de l’autre, par quoi peu de gens osaient aider ni visiter les malades, et à peine se pouvait-on confesser, car à peine pouvaient-on trouver un prêtre qui le voulut faire, ni n’osait-on vestir, ni toucher les draps des malades. », VIARD, Jules, DEPREZ, Eugène (éds) [1904], *Chronique de Jean Le Bel*, Vol. 1. Paris : Librairie Renouard, p. 223.

⁹⁴ Chauliac, op. cit, p. 171.

considérablement des héritages qu'ils reçurent lorsque les mourants recevaient l'absolution d'autant plus que leurs héritiers étaient souvent morts avant eux⁹⁵.

Sur l'autre rive de la Méditerranée, nous avons le témoignage d'Ibn Khaldoun⁹⁶. En 1348, la peste le rattrape à Tunis (où il est né et où il fait ses études). Il a alors seize ans. Elle tue sa mère, puis son père, ainsi qu'une grande partie de sa famille, elle décime ses amis, l'élite intellectuelle de la ville, ses professeurs (« la grande peste qui enleva nos hommes les plus distingués, nos savants, nos professeurs »). Il livrera dans la *Muqaddima (Prolégomènes)* en 1377⁹⁷ une présentation des conséquences de l'épidémie de peste. Elle est particulièrement précieuse car Ibn Khaldoun n'est pas un simple témoin, mais un savant ès sciences sociales avant la lettre, un philosophe de l'histoire alliant connaissances historiques, sociologiques et économiques à la volonté de rechercher le pourquoi et le comment. Retenons trois points : 1) la peste est survenue en un temps de décadence universelle, alors que le monde ancien (les empires) était proche de sa fin ; 2) la peste a été une catastrophe effroyable à l'échelle mondiale et la description qu'il en donne est littéralement apocalyptique ; 3) il s'agit d'un processus de destruction créatrice cataclysmique, la crise accouche d'un monde nouveau.

Écoutons Ibn Khaldoun : « Une peste terrible vint fondre sur les peuples de l'Orient et de l'Occident. Elle maltraita cruellement les nations, emporta une grande partie de cette génération, entraîna et détruisit les plus beaux résultats de la civilisation. Elle se montra lorsque les empires étaient dans une époque de décadence et approchaient du terme de leur existence ; elle brisa leurs forces, amortit leur vigueur, affaiblit leur puissance, au point qu'ils étaient menacés d'une destruction complète. La culture des terres s'arrêta, faute d'hommes ; les villes furent dépeuplées, les édifices tombèrent en ruine, les chemins s'effacèrent, les monuments disparurent ; les maisons, les villages, restèrent sans habitants ; les nations et les

⁹⁵ Le pape Clément fit donner par ses confesseurs aux moribonds absolution totale de peine et de châtiments. Ils en mouraient plus volontiers, laissant à l'Église et aux religieux quantité d'héritages et de biens temporels, car ils avaient vu partir avant eux leurs héritiers, leurs proches et leurs enfants (Jean de Venette, op. cit., p. 113).

⁹⁶ Ibn Battûta, grand voyageur, était à Damas en juillet 1348 lors de l'arrivée de la peste. Il raconte (*Voyages*) que, sur l'ordre du Grand émir, tous les habitants jeûnèrent trois jours et comment ils se rassemblèrent dans la grande mosquée : « Ils y passèrent la nuit du jeudi au vendredi, en priant, louant Dieu, et faisant des vœux. Ils firent après cela la prière de l'aurore, et tous sortirent à pied, tenant dans leurs mains le Coran ; et les émirs étaient nu-pieds ». Ils firent une procession rejoint par les juifs avec leur Torah et les chrétiens avec leurs Évangiles. Tous les habitants étaient présents, hommes, femmes, enfants : « Tous pleuraient, suppliaient, et cherchaient un recours près de Dieu, au moyen de ses livres et de ses prophètes. Ils retournèrent ensuite en ville « et Dieu les soulagea » : il n'y eut que 2.000 morts par jour à Damas contre 24.000 au Caire et en Égypte.

⁹⁷ Il s'agit de la première partie d'une œuvre considérable, *Le livre des exemples* qui traite de l'histoire universelle, des facteurs de l'évolution historique.

tribus perdirent leurs forces, et tout le pays cultivé changea d'aspect »⁹⁸. Mais si la Grande peste a détruit l'ancien monde, cela a permis une renaissance sur d'autres bases : « lorsque l'univers éprouve un bouleversement complet, on dirait qu'il va changer de nature, afin de subir une nouvelle création et de s'organiser de nouveau. » (*ibid.*). Et la compréhension de ce monde nouveau est le débouché de son histoire universelle.

Par-delà les témoignages et les analyses des contemporains, quelles furent les conséquences économiques et sociales de la peste noire ? Comment le monde en est-il sorti ?

Voyons d'abord le cas de l'Europe occidentale. L'expansion démographique et économique y avait été vive au XII^e et XIII^e siècle⁹⁹, en relation avec ce que l'on nomme *l'optimum climatique médiéval* entre 900 et 1300 ; elle a abouti à ce que Pierre Chaunu avait nommé « un monde plein » et même, pourrait-on dire, un monde trop plein : une surabondance des humains par rapport à l'espace cultivable, pour l'état des techniques et des rapports sociaux (un taux de prélèvement trop élevé – encore accru fin XIII^e-début XIV^e siècle – et employé non productivement, que ce soit pour la guerre, les édifices religieux ou le luxe). Les défrichages étaient arrivés à une limite, les nouveaux essarts n'étant plus réalisés que sur de mauvaises terres, d'où la chute des rendements agricoles et la hausse de la rente foncière (ce que validera la théorie ricardienne quelques siècles plus tard). Réciproquement, le travail ne valait pas grand-chose. C'était vrai des rémunérations des manouvriers ou des artisans et de leurs compagnons, et les serfs étaient souvent surnuméraires dans les domaines. À cela s'ajoutait l'arrivée du *petit âge glaciaire* avec ses conséquences dommageables sur l'agriculture¹⁰⁰.

Le monde trop plein et le changement climatique se sont conjugués pour produire des famines. La grande famine de 1315-1317 (après des précipitations trop importantes entre 1314 et 1316, des étés pourris consécutifs) est rapportée par la plupart des chroniqueurs. Elle est la plus importante à l'échelle européenne (surtout en Europe du Nord) depuis celle des années 1030. Elle a tué plusieurs millions d'êtres humains. Il faut encore ajouter les débuts de la guerre de Cent ans (Crécy, 26 août 1346).

⁹⁸ IBN KHALDOUN [1377], *Prolégomènes*, trad. Mac Guckin de Slane, Paris : Institut de France, 1863, tome I, p. 66-67.

⁹⁹ La population de l'Europe occidentale double entre 1000 et 1300 pour atteindre entre 60 et 80 millions. C'est le cas pour la France où, en 1300, la population atteindrait 10 à 15 millions.

¹⁰⁰ Une période qui suit l'optimum climatique médiéval (900-1300). Elle commence avec les premières années du XIV^e siècle et se prolonge jusqu'au cœur (voire la fin) du XIX^e siècle. Elle est caractérisée par des étés moins chauds, de longs hivers rigoureux, souvent avec de fortes précipitations (très fortes pluies des années 1315, 1316 et 1317, d'où la grande famine).

La relation entre peste, guerre et famine est fréquente lors des épidémies pesteuses. Les épidémies se sont souvent développées à la suite de guerres (la peste suit les armées pendant la guerre de Trente ans, de Lyon à Mantoue, Milan, Venise et en Provence en 1628-1630), et c'est vrai aussi du choléra et particulièrement du typhus (la maladie de la misère, de la promiscuité, d'une hygiène déficiente, celle des armées mal entretenues, de la guerre, des camps de concentration). Les famines précèdent souvent les grandes épidémies, elles affaiblissent la résistance des populations, mais elles sont aussi souvent le résultat des mesures de fermeture prises pendant l'épidémie. En outre, pendant les années où l'épidémie sévit dans les campagnes, les travaux agricoles ne se font plus et les prix (surtout du blé) flambent, ce qui pèse sur les salaires réels.

L'énorme choc démographique fait que l'on passe brutalement du « monde plein » au dépeuplement massif. Les conséquences économiques et sociales sont ambivalentes.

Après un tel choc démographique, le PIB chute brutalement à l'échelle européenne et mondiale. Mais le produit par tête augmente avec la productivité du travail et le rendement des terres. Comment se répartit entre les catégories sociales ce produit par tête plus élevé ? Le sort des catégories défavorisées semble s'être amélioré et il y aurait eu recul des inégalités économiques¹⁰¹.

Économiquement la paysannerie a probablement été la principale bénéficiaire de l'évolution. Les maîtres des terres doivent attirer de nouveaux bras ; ils ont dû souvent faire venir d'ailleurs – et même de très loin – des groupes entiers. Parfois l'ancien village dépeuplé a été abandonné pour en bâtir un autre. Les rentes, les droits seigneuriaux et les servitudes baissent pour retenir ou attirer les exploitants. Le prix des terres s'effondre. La dépopulation a conduit à l'accroissement de la taille des exploitations paysannes et à la réduction des essarts (les terres défrichées surtout depuis la fin du XI^e siècle pour subvenir aux besoins de la population croissante). Les terres les moins fertiles (ou les plus éloignées des marchés) sont abandonnées, d'où un accroissement des rendements. L'alimentation des paysans, mais aussi des citadins des couches populaires, s'accroît et s'améliore : plus de céréales, de meilleure qualité, et plus de viande (le ratio nombre de bêtes / nombre d'hommes s'est beaucoup accru : on ne retrouvera une telle part d'alimentation carnée qu'à la fin du XIX^e siècle).

¹⁰¹ Scheidel, Walter [2017], *The Great Leveler: Violence and the History of Inequality from the Stone Age to the Twenty-First Century*, Princeton: Princeton University Press ; trad. fr. *Une histoire des inégalités. De l'âge de pierre au XXI^e siècle*, Paris : Actes Sud, 2021.

On observe une forte accélération du mouvement d'affranchissement des serfs. Depuis le début du siècle, en France du moins, le servage était considéré comme dérogeant au droit naturel, le principe étant la franchise : en 1315, Louis le Hutin avait permis l'affranchissement des serfs du domaine royal moyennant finance (en outre, il incitait les seigneurs à en faire autant), et si la rentrée financière était clairement une motivation importante, le principe de liberté et le « privilège de la terre de France » étaient affirmés (« *selon le droit de nature, chacun doit naître franc* » ; n'est-ce pas le royaume des Francs ? la chose doit s'accorder au nom). Trente-deux ans plus tard, la peste noire renforce un processus initié antérieurement. Il faut cependant contraster les deux moments. Avant la peste noire, les révoltes paysannes sont celles de la misère en relation au « monde plein » et l'affranchissement surtout une opération financière, même si la volonté d'apaisement des troubles sociaux a très probablement joué un rôle¹⁰². Après l'épidémie, si l'intérêt financier continue d'être un mobile pour les princes et les seigneurs, l'affranchissement tient à un nouveau rapport de force d'une main d'œuvre servile raréfiée, et les révoltes, souvent celles de libres, se font souvent contre le raidissement des puissants.

Les salaires nominaux ont augmenté fortement. Dans les villes, on ne trouve plus de main d'œuvre et les employeurs doivent consentir des augmentations souvent considérables. Dans les villages, les champs se sont vidés des travailleurs, la population servile et celle des manouvriers a fondu. L'effondrement de l'offre de travail fait basculer les rapports de force dans les négociations. On a longtemps estimé que les salaires réels avaient eux aussi augmenté pendant les décennies qui ont suivi l'épidémie. Il semble cependant que l'inflation ait rogné l'accroissement des salaires réels. En Angleterre elle est forte pendant les trente années qui suivent la peste noire, les salaires réels auraient même baissé jusqu'à la fin des années 1360 (ils augmentent après 1370)¹⁰³. En France, l'inflation est forte également. Les augmentations des salaires nominaux se traduisent par la hausse des prix, en particulier des céréales. En outre, à l'inflation d'origine salariale s'ajoute celle due aux mutations monétaires (des dévaluations au sens actuel) que la guerre de Cent ans impose¹⁰⁴. Même si le taux de

¹⁰² À la fin du règne de Philippe le Bel (mort en 1314) et au début de celui de Louis le Hutin le mécontentement était général contre les exactions de toutes sortes. À cela s'ajoutait la Grande famine de 1315. La révolte couvait et éclatait localement, y compris dans le menu peuple sous la forme de jacqueries avant la lettre, mais les temps n'étaient pas mûrs pour la grande révolte. Louis réagit en faisant pendre les meneurs, mais il est probable que l'ordonnance d'affranchissement de 1315 a été aussi une mesure destinée à faire baisser la pression.

¹⁰³ MUNRO, John H. [2004], « Before and After the Black Death: Money, Prices, and Wages in Fourteenth-century England », in : *New Approaches to the History of Late Medieval and Early Modern Europe*, Vol. 104, February 2009, p. 335-364.

¹⁰⁴ Soit par « augmentation des espèces » – la valeur de la pièce (monnaie réelle, l'écu) est accrue en livres tournois (les débiteurs, dont l'État, sont favorisés : ils acquittent une dette de 10£ avec moins d'écus) –, soit

salaires réels n'ont pas augmenté, ou moins qu'on ne l'a cru longtemps, il reste que le chômage a disparu, que les journées de travail s'allongent et donc que le revenu des salariés ruraux et urbains augmente. Mais faire des lendemains de la Grande peste « l'âge d'or des travailleurs » est exagéré.

D'autant que les changements ne se sont donc pas faits sans conflits sociaux. Confrontés à la hausse des salaires, les employeurs se plaignent et s'organisent. Les réactions des autorités locales (les municipalités en Italie) et à l'échelle des royaumes ne se font guère attendre. En France, en Espagne¹⁰⁵ et en Angleterre, le contrôle des travailleurs et des salaires se met en place. Dans ce dernier pays, en 1349, l'*Ordinance of Labourers* (complété par le *Statute of Labourers* de 1351) impose à toute personne de moins de 60 ans, et qui n'a pas d'autres moyens de vivre, de travailler au service de toute personne qui le requerra (« *be required to serve, he shall be bounden to serve him which so shall him require* »¹⁰⁶) à un salaire égal à celui d'avant la peste, sous peine de prison, interdit l'assistance des pauvres aptes au travail, l'embauche de travailleurs en excès et met en place un contrôle des prix des biens de première nécessité afin qu'ils soient raisonnables, les profits des commerçants pas excessifs (sous peine de rembourser le double). Les effets de ces ordonnances semblent avoir été limités peut-être à cause des révoltes qu'elles ont contribué à susciter.

Les tensions sociales débouchent en effet sur des révoltes d'une force exceptionnelle tout au long de la seconde moitié du XIV^e siècle. Partout la répression fut terrible. À ce prix, en définitive, l'ordre politique, social et religieux a pu être maintenu.

En 1349, le mouvement des Flagellants déferle dans toute l'Europe, et particulièrement en Allemagne. Leur but est de se purifier et de purifier le peuple, les seigneurs et les clercs en attendant l'Apocalypse. Ils participent activement aux massacres de juifs¹⁰⁷ et se livrent à des exactions et des pillages contre les moines. Leurs prêches hétérodoxes mettent en question l'Église elle-même, sa hiérarchie. Ils seront excommuniés. Les jacqueries, les insurrections se multiplient en Europe occidentale, dans les campagnes comme dans les villes, en Italie, en France, dans les Flandres, en Angleterre. En 1355-58,

par baisse de l'aloi (le titre du métal de la monnaie réelle baisse : entre 1345 et 1355, l'aloi (monnaies d'or) passe de 24 à 18 carats) d'où l'expression de « mauvais aloi ». On peut cumuler les deux solutions pour affaiblir les monnaies (c'est le cas en 1349-1354).

¹⁰⁵ VERLINDEN, Charles [1938], « La grande peste de 1348 en Espagne. Contribution à l'étude de ses conséquences économiques et sociales », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 17-1-2, p. 103-146.

¹⁰⁶ Des termes qui font référence au servage, voire à l'esclavage (« *bondage* », « *bond servant* »).

¹⁰⁷ « et dit-on que cette mortalité venait des juifs et que les juifs avaient jeté venins et poisons dans les puits et fontaines par l'universel monde, pour empoisonner toute chrétienté, pour avoir la seigneurie et l'avoir de tout le monde, par quoi chacun, grand et petit, fut si animé sur eux qu'ils furent tous brûlés et mis à mort es marches où les flagelleurs allaient » (VIARD, DEPREZ, *Chronique de Jean Le Bel*, op. cit., p. 225).

c'est la révolte d'Etienne Marcel à Paris tandis que la Grande Jacquerie de 1358 soulève les campagnes du nord de la France, brûle les châteaux, de l'Artois à l'Île de France, de la Normandie à la Champagne¹⁰⁸. On est seulement dix ans après la peste noire : ces révoltés sont des survivants.

On peut même parler d'une révolution européenne autour de l'année 1380¹⁰⁹, soit une génération après la Peste noire, une révolution avortée. Les contemporains ont conscience de cette mutation. Ainsi Jean de Venette, explique qu'après la peste il y eut une explosion de la natalité et que la nouvelle race est marquée par la cupidité, l'avarice et l'envie, entendons par là la volonté d'accroître ses revenus, de les faire fructifier et de modifier les hiérarchies « naturelles », de fonder un nouvel ordre social !¹¹⁰ En 1378-1383, ce sont les révoltes des Tuchins en Languedoc et des Maillotins à Paris comme en Normandie, en Champagne, en Picardie (après la famine de 1382). À la même époque éclate la révolte populaire (prolétarienne même) des Ciompi à Florence (1378). Trois ans plus tôt, la cité, guelfe pourtant, était entrée en guerre contre la papauté (la Guerre des huit saints, le pape Grégoire XI étant établi à Avignon), avec sur ses bannières rouges, inscrit en lettres blanches, le mot *Libertas*. Florence placée sous interdit avait réagi par une flambée anticléricale majeure, des assassinats de prêtres, la destruction du palais de l'Inquisition, la suppression des tribunaux ecclésiastiques, des confiscations massives des biens du clergé et le retour en force des Flagellants, des confraternités et des *fraticelli*, tous plus ou moins hérétiques. L'insurrection avait gagné toutes les villes de l'État pontifical avec des revendications de « républicanisme à l'antique ». Rappelons qu'en 1348 la peste aurait tué, selon Boccace, 100.000 personnes à Florence (une exagération, Florence ne comptant alors guère plus que ce nombre d'habitants) et que l'épidémie est revenue en 1363, en 1374. En 1379 à Gand, se déclenche l'insurrection des Chaperons blancs (des guildes guerrières de tisserands et d'autres métiers), elle essaime dans toute la Flandre (Bruges, Damme, Courtrai) mettant le pays en état de guerre.

En Angleterre, en 1381, menées par Wat Tyler et Jack Straw, les masses paysannes ainsi que les travailleurs urbains et ruraux se révoltent après que Richard II ait instauré un nouvel impôt par tête (la *poll tax*, c'était la troisième taxe de ce genre en quatre ans). Ils étaient enflammés par les prêches de John Ball et influencées par la doctrine d'égalité et de pauvreté évangélique de John Wycliffe et par celle des Lollards ou des « *poor priests* » qui

¹⁰⁸ Étienne Marcel et les Parisiens firent d'abord cause commune avec les Jacques, puis se retournèrent contre eux en s'alliant aux nobles que commandait Charles de Navarre.

¹⁰⁹ Froissard qui ne parle de la peste que pour dater une année, décrit la Grande Jacquerie (Livre I) et les révoltes populaires en France, en Flandre et en Angleterre (Livre II).

¹¹⁰ JEAN DE VENETTE, *op.cit.*, p. 111.

sont ses disciples égalitaristes et millénaristes et qui, dès 1380, prêchent sa doctrine dans les campagnes anglaises. Les révoltés venaient de milieux différents, des marginaux, des pauvres, des paysans, libres ou encore asservis, les artisans et compagnons des métiers urbains, des couches intermédiaires, mais aussi des marchands. Contrairement à ce qu'écrivent les chroniqueurs de l'époque, ils étaient souvent bien armés et bien organisés. Une de leurs revendications principales était l'abolition du *Statute of Labourers* de 1351, mais les causes sont des plus diverses, fiscalité, cherté, politique urbaine, exactions seigneuriales, haines sociales (les nobles, les hommes de loi), religieuses (redoublée de considérations économiques pour ce qui concerne les juifs). Là-dessus soufflait souvent un fond de revendications égalitaristes (John Ball) et des prédicateurs condamnaient l'Église pour ses richesses. Le millénarisme religieux est très présent comme on le voit aussi avec la multiplication des bégards et des béguines plus ou moins hérétiques, l'essor du mouvement du Libre-Esprit, des Turlupins (la Compagnie de pauvreté largement représentée à Paris, mais aussi en Artois et en Flandres). Ils seront pourchassés par l'Inquisition, accusés par celle-ci de tous les vices, de pratiquer la nudité, le communisme des femmes et l'amour libre.

Les révoltes furent écrasées, non sans que soient menées de véritables guerres.

Patrick Boucheron¹¹¹ se demande « pourquoi, après une telle épreuve [la peste noire] au cours de laquelle meurt près de la moitié de la population européenne, tout continue comme avant ? Pourquoi croit-on au même Dieu ? Pourquoi obéit-on au même roi ? »¹¹². Il affirme même « fondamentalement en Europe, la pandémie ne change rien. Comme si ce monde qui a été terrorisé par la peste ne doutait pas de lui-même et repartait sur les mêmes bases ». C'est sans doute exagéré. Certes, le monde occidental a tenu dans les tempêtes du XIV^e siècle, et cela parce que les bases de l'essor économique étaient solides et qu'en outre la société était fortement structurée par le pouvoir de l'Église, mais il n'est pas resté statique, loin de là. Cette crise dans son extrême violence a été finalement une « crise de croissance » porteuse de renouvellement.

Un nouvel ordre productif et politique émerge et il va s'avérer hautement performant. Sur le terrain politique, un système qu'on peut qualifier de « monarchie féodale », une phase de transition entre la féodalité et l'État monarchique, s'est mis en place et va se consolider. Les trente années qui suivent la Grande Peste ont été des années difficiles, la guerre est

¹¹¹ BOUCHERON, Patrick [2017], 1347 - *La peste noire*, Écrit et raconté par Patrick Boucheron, Documentaire 2017, série *Quand l'Histoire fait dates* <http://www.pascalgoblot.com/doc/1347-la-peste-noire/> . Cf. Cours au Collège de France, Patrick Boucheron, La peste noire (5 janvier 2021-5 avril 2021) : < <https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/la-peste-noire>> ; Après la peste noire (4 janvier 2022-12 avril 2022) : < <https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/apres-la-peste-noire/gouverner-les-temps-de-peste>>.

¹¹² BOUCHERON, Patrick [2020], « Entretien », recueilli par Corinne RENOU-NATIEL, *La Croix*, 21 septembre.

revenue périodiquement dévaster telle ou telle région¹¹³, la récurrence de la peste (en Angleterre 1360, 1369, 1375¹¹⁴) est venue compromettre la reprise démographique (mais les morts diminuent à chaque épidémie) et économique, les révoltes ont fait vaciller l'ordre social, mais peu à peu les transformations sociales (le recul du servage) et l'amélioration des conditions de vie dans les campagnes et les villes commencent à développer leurs conséquences positives en termes de croissance. En tous cas elles préparent, tout particulièrement en Italie, à partir de Florence et de la Toscane, ce que sera la Renaissance dès les années 1430.

Avec Werner Sombart et Fernand Braudel, on peut dater de la fin du XIV^e siècle et du début du XV^e siècle l'émergence d'un capitalisme commercial et manufacturier en Italie, en Flandres, aux Pays-Bas. Même si les Cités-États, et plus généralement les villes-pôles, avec leurs capitaux, leurs banques, leurs marchands, leurs flottes comme Venise, Gênes, Florence, Anvers, les villes de la Ligue hanséatique, Amsterdam restent le cœur de ce capitalisme, les espaces économiques nationaux émergent et ces cités commencent à être subordonnées aux États-nations. À la veille de l'épidémie, une crise financière majeure à Florence (1340-1346, avec la faillite des banques Bardi et Peruzzi) survenant après cinq années florissantes (1335-1340), avait provoqué une désintégration des circuits vénitiens, de l'Italie du Nord et une crise européenne. Si Florence et Venise rebondissent après cette double crise économique et sanitaire, les Cités-États ne retrouveront pas leur hégémonie antérieure. L'avenir est aux grandes monarchies et à un capitalisme à leur échelle, et les Cités-États tireront leur richesse en se mettant à leur service plutôt qu'en les exploitant.

Hors d'Europe, la peste noire a pu être considérée comme responsable de ruptures géopolitiques majeures. Jean Noël Biraben a étudié les conséquences économiques de l'épidémie dans un monde arabe qui avait été en expansion économique et démographique depuis Saladin (fin du XII^e siècle). Il entre en déclin après la grande peste, à la différence des Ottomans¹¹⁵ qui, moins touchés, en sortiront même renforcés.

Dans le monde arabe, la peste s'est doublée d'une famine générale. Dans les campagnes, les semailles ou les moissons ne sont pas faites, les blés pourrissent sur pied faute de bras et les prix augmentent, ils vont jusqu'à doubler. L'eau n'arrive plus dans les champs, les appareils élévatoires ayant cessé de fonctionner. À Gaza, en 1349, seulement la moitié de

¹¹³ La Guerre de Cent ans n'est nullement continue et générale, elle est épisodique et les dévastations sont régionales.

¹¹⁴ Un chroniqueur orviétain a noté les pestes qui suivirent : 1363, 1374, 1383, 1389, 1410, d'après CARPENTIER, Élisabeth [1962], « Autour de la peste noire : famines et épidémies dans l'histoire du XIV^e siècle », *Annales*, 17-6, p. 1062-1092.

¹¹⁵ BIRABEN, Jean-Noël [1979], « La Peste Noire en terre d'Islam », *L'Histoire*, avril, n° 11.

la récolte habituelle sera obtenue. Les troupeaux sont livrés à eux-mêmes, les pêcheries abandonnées. Faute de main d'œuvre, on tente parfois, sans succès, de recourir à l'armée. Les transports ne se font plus, les routes sont parsemées de cadavres d'hommes et de chameaux. Dans les villes, les blés surtout, les vivres en général, manquent cruellement, les marchés ne se tiennent plus ou les étals sont vides, les activités artisanales et commerciales disparaissent avec la mort de ceux qui s'y livrent. En outre, il n'y a plus de débouchés pour les produits manufacturés et cela d'autant moins que les biens des morts sont vendus à l'encan (ce qui sera d'ailleurs une cause de mortalité renforcée pour les acheteurs), les prix des vêtements, de la lingerie, des objets ménagers divers, des meubles s'effondrent au cinquième de leur valeur. Les survivants perdent leurs moyens d'existence et souvent le pillage devient leur seul moyen de survie.

Élargissons la focale. Boucheron observe : « Après le passage de la peste, la seconde moitié du XIV^e siècle verra s'effondrer le règne turco-mongol de la Horde d'or, ainsi que la disparition des Yuan, au profit de la dynastie Ming, en Chine. [...] Il est fort probable que la peste fasse rupture. » Observons cependant que, en ce qui concerne la Chine, s'il y eut rupture politique, les révoltes liées à la crise économique et sociale en lien avec la peste noire emportant l'ancienne dynastie, le redressement sera effectif dès les débuts du XV^e siècle¹¹⁶. En ce qui concerne la Horde d'or (royaume des Tatars), elle avait connu une phase de grande prospérité au cours de la première moitié du XIV^e siècle. Les arts y étaient florissants, la tolérance religieuse garantie par une administration solide, la capitale, Saraï, une ville de cent mille habitants, est décrite par le grand voyageur Ibn Battûta dans ses *Voyages* comme « l'une des plus belles villes qui soit au monde ». La peste a été particulièrement virulente en Asie centrale (rappelons que l'armée de la Horde d'or, affaiblie par la peste, a été obligée de lever le siège de Caffa et que, de là, l'épidémie s'est répandue sur toutes les rives de la Méditerranée). L'effondrement démographique, l'affaiblissement de l'État (à peine intronisés, les khans meurent : entre 1360 et 1380, vingt khans se succèdent !) et de l'économie

¹¹⁶ En ce qui concerne la Chine, l'épidémie pesteuse sévit à partir de 1344. Aussi effroyable qu'en Europe, elle est suivie de famines, l'agriculture étant en outre accablée par les inondations du fleuve Jaune. L'économie s'effondre, les prix explosent, la taxation devient trop lourde. La dynastie régnante, d'origine mongole, détestée par les Han, est fragilisée. En 1351, éclate la révolte messianique des Turbans rouges, des paysans chinois surexploités (et en particulier ceux affectés de force à l'édification de nouvelles digues sur le fleuve Jaune). La période sera qualifiée par la chronique officielle des Ming « de sécheresse, de sauterelles, de terrible famine et d'épidémies ». Zhu Yuanzhang, lui-même un Han d'origine paysanne pauvre, expulsé d'un monastère qui ne pouvait plus nourrir ceux qui s'y étaient réfugiés, va devenir un des principaux chefs de la révolte. Il finira par conquérir l'empire et fonder la dynastie Ming en 1368. L'économie chinoise va se redresser sous le règne de Yongle, son fils. Une période qui voit Pékin devenir capitale, la restauration du Grand canal, l'artère essentielle pour le transport du blé entre Pékin au nord et le Zhejiang au sud, délaissé pendant de longues décennies et l'ouverture maritime de la Chine, le pays se dotant d'une flotte importante, une ouverture qui se terminera avec la fin du règne (1424), la Chine revenant à sa traditionnelle fermeture.

inaugurent une période de déclin¹¹⁷. Plus généralement, l'empire mongol, qui avait atteint son apogée entre 1260 et 1294 sous le règne de Kubilai Khan (l'empire recouvrait alors l'essentiel de l'Eurasie de la méditerranée orientale au Pacifique, y compris le territoire de la Horde d'or, l'Inde du Nord, l'Asie centrale et la Chine que Kubilai avait conquise) et qui (malgré sa division en quatre khanats à la fin de ce règne¹¹⁸) avait imposé une véritable *pax mongolica* sur son immense territoire, entre en crise au cours des années 1350-1360. Et si Tamerlan réussira à reconstituer brièvement un Empire mongol dans les deux dernières décennies du siècle (à partir de Samarcande, jusqu'à Bagdad, Tiflis, Chiraz et aux portes de l'Inde), s'il finira d'éliminer la domination de la Horde d'or en Russie, ses conquêtes se firent dans une zone où les conséquences de la peste avaient été particulièrement dévastatrices économiquement et socialement, fragilisant les structures politiques.

Reste enfin l'Empire byzantin. Nous avons vu que la peste de Justinien au VI^e siècle l'avait considérablement affaibli, mais elle ne l'avait pas achevé, l'empire avait même pu rebondir. La partie se rejoue avec la peste noire, et cette fois elle sera perdue. Les turcs avaient été moins affaiblis par l'épidémie que les byzantins ou les arabes. Jean Noël Biraben¹¹⁹ nous rappelle que, dès 1354, ils traversent le détroit, s'établissent à Gallipoli, prennent Andrinople en 1365. L'empereur byzantin devient leur vassal. Par la suite, même si les avancées de Tamerlan les retardent, ils reprennent rapidement leur avancée en Europe et, après la prise de Constantinople (1453), ils occupent l'ensemble des territoires grecs, puis la Syrie et l'Égypte mamelouk (1516-1517). Comme l'écrit Biraben : « la Peste Noire leur avait préparé le chemin ».

La pandémie de la Grande peste a causé un ébranlement mondial majeur. Elle a révélé les failles des sociétés. Si le choc a partout été immense, les structures économiques, sociales ou politiques les plus fragiles se sont effondrées, celles de l'Europe ont résisté en évoluant et, à terme, le développement de l'Europe occidentale en a même bénéficié. L'épidémie a été un accélérateur de tendances antérieures.

¹¹⁷ Roux, Jean-Paul [1993], Histoire de l'empire mongol, Paris : Fayard.

¹¹⁸ La Chine des Yuan, la Horde d'or, l'Ilkhanat et le Khanat de Djaghataï.

¹¹⁹ BIRABEN [1979], « La Peste Noire en terre d'Islam », *op. cit.*

LES VILLES DE LA PESTE À L'ÂGE CLASSIQUE

Les capitales et les grandes villes frappées les unes après les autres de la fin du XVI^e siècle au début du XVIII^e nous permettent de cerner une « ville de la peste » (Michel Foucault, *Surveiller et punir*). Pour ne retenir que les « grandes pestes », citons Venise en 1575, Lyon et Montpellier en 1628, Mantoue et Milan en 1629-1630, Naples en 1656, Londres en 1665, Marseille en 1720. Certaines villes furent frappées à plusieurs reprises, ainsi Londres en 1592-1593, 1603 (la plus terrible – pour la période avant 1665 – selon Graunt – et qui s'éternise jusqu'en 1611), 1625, 1636. Le phénomène semble avant tout urbain, pourtant les campagnes ne sont pas épargnées, loin de là. Si l'épidémie y est moins mortifère, sans doute est-ce dû à la faible densité et à l'isolement relatif. Surtout, la mort à la campagne a moins attiré le regard des observateurs. Il reste que, par exemple, la peste de Naples de 1656 frappe l'ensemble du royaume, villes et campagnes, et que celle de Marseille en 1720 ravage l'ensemble de l'arrière-pays et une part importante de la Provence urbaine et rurale¹²⁰.

Même s'il faut se méfier des sources littéraires – descriptions ou fictions – et iconographiques qui nous offrent souvent une présentation apocalyptique, un tableau « clinique » de ces pestes urbaines et de leur dynamique peut être synthétisé : un mort, puis deux ou trois, puis cent par jour, et la courbe exponentielle grimpe à mille, voire plus quotidiennement ; les hôpitaux débordés, l'apparition brutale des symptômes (fièvre, gonflement des ganglions lymphatique, les bubons, toux), les agonisants et les morts confondus s'entassant dans les rues, sur les places, l'odeur de charnier, les charrettes ou tombereaux des « corbeaux » ramassant les cadavres, les morts jetés par les fenêtres ou descendus par une corde à poulie, celle-là même qui fait remonter les paniers de nourriture, les fosses communes, véritables charniers, la chaux vive et, pour les morts enterrés individuellement ou en petit nombre, généralement ni cercueil, ni linceul¹²¹. Ce tableau est bien connu, souvent illustré par les peintres. Je voudrais mettre l'accent sur deux aspects : la clôture et l'inégalité.

Un monde fermé, une société contrôlée

L'existence de l'épidémie admise par les autorités, commence le temps de la suspension des libertés, particulièrement celle d'aller et de venir, de la fermeture autoritaire et

¹²⁰ 120.000 morts pour la Provence, dont 50.000 pour Marseille et son terroir.

¹²¹ Les données archéologiques montrent que, même aux moments paroxystiques, les funérailles individuelles se maintiennent, les charniers (et la chaux vive) se répandent cependant avec les Temps modernes. Cf. CASTEX, Dominique, KACKI, Sacha [2013], « Funérailles en temps d'épidémie », *Les nouvelles de l'archéologie*, 132, p. 23-29. Ils suggèrent que la différence de traitement pourrait être sociale. Certes !

du contrôle des populations. Souvent ces politiques interviennent après un certain délai, les autorités cherchant à cacher l'épidémie. Les villes empestées se mettent ou sont mises en état de ville assiégée¹²². La clôture est imposée à l'intérieur comme vis-à-vis de l'extérieur, du fait de la municipalité ou imposée par les autorités supérieures. Si dans un premier temps on expulse les « indésirables » tandis que les riches s'enfuient, rapidement ne peuvent sortir ni les hommes ni les marchandises et personne n'entre (les subsistances sont achetées hors les murs en des lieux spéciaux). Les ports sont bloqués. Toute navigation sortante est impossible du fait du blocus et simplement parce que les navires battant pavillon de la cité empestée sont partout interdits et la navigation entrante très réduite. Les routes se ferment, des murs s'édifient, des lazarets ou *pest houses* où sont enfermés les voyageurs s'édifient.

Rocco Benedetti (un notaire vénitien) compare le lazaret de Venise lors de la peste de 1575-1577 à l'Enfer de Dante : « Cela ressemblait à l'Enfer. Toute la journée, on voyait des nuages de fumée qui se répandait dans l'atmosphère à cause de la crémation des corps. On était à trois ou quatre par lit et on ne faisait que sortir des morts des lits pour les jeter dans des fosses. Bien souvent, les agonisants et ceux qui ne parlaient ou ne bougeaient plus étaient expédiés par les “corbeaux” [les *pizzigamorti*] sur le tas de cadavres »¹²³. Lors de l'épidémie de choléra, en 1830, Flaubert est enfermé dans le lazaret de Beyrouth. Il écrit : « Nous sommes claquemurés dans une presqu'île et gardés à vue. L'appartement dans lequel je t'écris n'a ni chaises, ni divans, ni tables, ni meubles, ni carreaux aux fenêtres. On fait même petit besoin par la place des carreaux des dites fenêtres »¹²⁴. Voyager suppose des « billets de santé », des sauf-conduits, ces « billettes » dont on somme Angelo dans *le Hussard sur le toit* de Giono¹²⁵ de se pourvoir lors de cette même épidémie de choléra en Provence en 1832.

Au cours des siècles, les techniques de clôture et de contrôle des populations se sont perfectionnées. La première quarantaine fut celle imposée pour entrer dans Milan par Gian Galeazzo Visconti lors de l'épidémie de 1399 (d'où l'aménagement de lieux de rétention des voyageurs hors les murs, mais pas encore d'un véritable lazaret où sont enfermés ceux qui sont suspects d'être contaminés). Le premier lazaret destiné à mettre en quarantaine les pestiférés est créé à Venise en 1423, le deuxième est à Gênes en 1467, celui de Milan date de 1488. Le premier lazaret marseillais daterait de 1526 (peut-être un premier dès 1477). Paris

¹²² Pour ne pas parler d'état de siège qui, en droit, est un régime d'exception comprenant notamment le transfert des pouvoirs de police des autorités civiles aux autorités militaires.

¹²³ BENEDETTI, Rocco [1577], *Noui auisi di Venetia*, ne quali si contengono tutti i casi miserabili, che in quella, al tempo della peste sono occorsi ..., Urbino : Battista de Bartoli Vinitiano.

¹²⁴ Lettre du 23 juillet 1850 à Olympe Bonenfant.

¹²⁵ GIONO, Jean [1951], *Le Hussard sur le toit*, Paris : Gallimard, p. 62

n'est doté d'un lazaret (l'hôpital Saint Louis) qu'en 1607¹²⁶. Lyon disposera d'un hôpital pour pestiférés servant de quarantaine dès 1476-1509¹²⁷ et les lazarets se multiplièrent lors de la peste de 1628¹²⁸. Londres dispose de quelques cabanes au milieu des champs lors de l'épidémie de peste de 1625 (antérieurement la ville avait été frappée par la peste en 1594 et en 1603) et en 1665, la capitale ne compte que cinq *pest houses* qu'on ouvre quand l'épidémie menace. On peut multiplier les exemples : Nantes, 1569, Le Havre, une simple cabane en bois en 1596, Toulon, 1657. Peu à peu, épidémie après épidémie, les villes s'organisent, contrôlent mieux les déplacements, enferment, surveillent, administrent, secourent, et ce n'est qu'au milieu du XVII^e siècle que se précise l'organisation de la « ville de la peste », étant entendu que la réalité reste à distance de « l'idéal-type » foucaldien.

La fermeture concerne aussi, au sein des villes, les lieux publics, écoles et collèges, parfois même (lors des épidémies tardives) les églises. Sont interdits les spectacles susceptibles de provoquer des attroupements, les banquets, parfois les prêches en plein air, les tavernes et cabarets sont fermés, les mendiants et vagabonds pourchassés. Les déplacements sont contrôlés, particulièrement la nuit, souvent alors interdits (couvre-feux). Lorsque la peste s'est déclarée dans une famille, tous sont enfermés au risque de les faire périr tous (c'est d'ailleurs le cas général), la maison est marquée d'une croix rouge (en Angleterre avec l'inscription « *Lord, have mercy upon us* ») ou blanche (certaines régions en France), surveillée par des gardes municipaux, approvisionnés par ceux-ci ou d'autres ravitailleurs. Cette mise en quarantaine a donné un visage à la Fatalité dans *Roméo et Juliette*. La lettre qui devait prévenir Roméo que la mort de Juliette avait été simulée (dans le but d'éviter d'épouser Paris) n'a pu lui parvenir à Mantoue¹²⁹ : Frère Jean, le messager, suspecté par les inspecteurs de la peste (*searchers* ou *plague-searchers*) d'être dans une maison pestiférée (le frère du même ordre qui l'accompagnait ayant visité des malades), a été mis en quarantaine par ceux-ci et ils ont scellé les portes de la maison ; il n'a pu trouver personne pour apporter cette lettre « *tant ils avaient peur de l'infection* » (*Romeo et Juliette*, V, 2)¹³⁰.

¹²⁶ HILDESHEIMER, *op. cit.*, p. 20-24 ; PANZAC, Daniel [1986], *Quarantaines et lazarets, l'Europe et la peste d'Orient*, Aix-en-Provence, Edisud.

¹²⁷ L'hôpital Saint Laurent des Vignes à Choulans (il deviendra la Quarantaine) enfermera des pestiférés seulement en 1509 et ne deviendra un établissement important qu'en 1533.

¹²⁸ La quarantaine était organisée en trois temps et lieux (bâtiments ou cabanes) : une quarantaine pour les « suspects » (une vingtaine de jours), une quarantaine de convalescence (20 jours) et enfin celle d'approbation (cinq jours), LUCENET, Monique [1981], *Lyon malade de la peste*, Palaiseau : Sofedir, p. 104 ss. ; GUIART, Jules [1929], « La peste à Lyon au XVII^e siècle », in : *La Biologie médicale*, n° 5, 1929.

¹²⁹ Shakespeare a probablement été inspiré par la peste de Londres en 15.

¹³⁰ La pièce a probablement été écrite pendant – ou peu après – la peste de Londres de 1592.

Samuel Pepys (7 juin, p. 95) et Daniel Defoe observent tristement ces maisons fermées, assiégées, et ces familles condamnées lors de la peste de Londres en 1665. Selon ce dernier il y aurait eu 10.000 maisons infectées et fermées (p. 160), et il raconte les stratégies employées pour en sortir. Les maisons sont « désinfectées » (par des « parfumeurs » municipaux à Lyon). Des quartiers peuvent être totalement bouclés, en murant les rues ou en installant des barrières. Naturellement, le confinement peut être volontaire de la part de riches bourgeois ou aristocrates, propriétaires d'hôtels particuliers aptes à tenir un véritable siège¹³¹.

Pour Foucault¹³², la « ville de la peste » devient « cet espace clos découpé, surveillé en tous ses points, où les individus sont insérés en une place fixe, où les moindres mouvements sont contrôlés, où tous les événements sont enregistrés, où un travail ininterrompu d'écriture relie le centre et la périphérie, où le pouvoir s'exerce sans partage, selon une figure hiérarchique continue, où chaque individu est constamment repéré, examiné et distribué entre les vivants, les malades et les morts – tout cela constitue un modèle compact du dispositif disciplinaire. « À la peste répond l'ordre ». Selon Foucault, l'idéal-type de la ville de la peste peut s'analyser, sans doute trop systématiquement¹³³, comme une première expérience de panoptisme destinée à éviter la propagation de l'épidémie, les pillages et vagabondages et à imposer un dispositif disciplinaire : interdiction sous peine de mort de sortir de la ville et de son terroir, quadrillage rue par rue, inspection maison par maison¹³⁴, stricte limitation ou interdiction des déplacements dans la ville (ne circulent que les syndics, les intendants, les gardes et les « corbeaux »), purification des maisons, surveillance des aliments, de la circulation des marchandises, assurer les approvisionnements (par des poulies et des paniers, des petits canaux de bois entre l'extérieur et l'intérieur). « Le regard partout est en éveil : “un corps de milice considérable, commandé par de bons officiers et gens de bien”, des corps de garde aux portes, à l'hôtel de ville, et dans tous les quartiers pour rendre l'obéissance du peuple plus prompte, et l'autorité des magistrats plus absolue, “comme aussi pour surveiller à

¹³¹ Ainsi à Noël 1720, M. de Nicolay de Saint-Rémy en Provence raconte : « J'avois pris le party de m'enfermer chez moi, Saint-Rémy_étant attaqué avant Arles et je faisois des provisions de toutes choses, même un four pour cuire le pain ; je fis cimenter et approfondir une vieille citerne que je remplis d'eau du Rhosne. » [CAYLUX, Odile, *La peste : récit des événements In : Arles et la peste de 1720-1721*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2009 <http://books.openedition.org/pup/6718>.

¹³² FOUCAULT, Michel [1975], *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard, III, chap. 3 *Le panoptisme*. Il s'appuie sur un document de la fin du XVII^e siècle trouvé dans les Archives militaires de Vincennes (A1 516 91 sc. Pièce).

¹³³ Le document des Archives militaires de Vincennes n'est pas une description, mais une recommandation de mesures maximalistes.

¹³⁴ Le Lord-maire de Londres, en 1665, instaure des inspecteurs par paroisse, des surveillants, des gardiens des maisons infectées, des enquêteuses (choisies parmi les « femmes honnêtes »), des ensevelisseurs, nomme des chirurgiens de quartier (DEFOE, p. 79).

tous les désordres, voleries et pilleries”. Aux portes, des postes de surveillance ; au bout de chaque rue, des sentinelles. »¹³⁵

Déjà, un an après la parution de son célèbre roman *La peste* (1947), Albert Camus avait explicité le lien entre la peste et la dictature dans sa pièce, *L'état de siège* : dans une ville que la peste ravage, un tyran prend le pouvoir en s'appuyant sur la peur et la nécessité d'enrayer l'épidémie. Il suspend les libertés, instaure une législation oppressive, impose l'arbitraire (un couple d'amoureux se révoltera, l'homme y perdra la vie, la femme survivra et la ville sera sauvée, la peste s'enfuira).

De nos jours, avec l'épidémie de Covid, il est bien sûr impossible de qualifier d'illégitimes en bloc la suspension de la liberté d'aller et de venir ou les modalités de surveillance mises en place, technologiques ou classiquement policières. Il faut sauver des vies et la liberté de chacun peut devenir abusive lorsqu'elle nuit à autrui par la contagion. Mais c'est à condition que ces mesures soient limitées à ce qui est strictement nécessaire, qu'elles soient sous le contrôle d'autorités démocratiques, qu'elles restent temporaires. Ce fut le cas avec la covid en Europe. Mais des régimes totalitaires peuvent trouver dans l'épidémie un prétexte au renforcement de l'asservissement en mettant en œuvre des mesures expéditives et abusives. Le risque est que se consolide et se légitime, un modèle néo-panoptique qui demain, hors épidémie, permettra une société de surveillance, l'asservissement de masse. Ce que Foucault expliquait pour « les villes de la peste » peut être actualisé dans la mesure où, de nos jours, à très grande échelle, partout, mais surtout en Chine, la surveillance technologique s'est développée, perfectionnée et tend à se généraliser. Une « ville de la covid » pourrait décupler l'efficacité de la « ville de la peste » foucauldienne, une *Safe city* à l'échelle d'une nation au service d'un État potentiellement orwellien. Foucault expliquait que « la ville pestiférée [...] c'est l'utopie de la cité parfaitement gouvernée (*Surveiller et punir*, p. 200). N'est-ce pas l'idéal de la *Smart city* (la ville dont le fonctionnement est régi par l'intelligence artificielle) dont la *Safe city* est la déclinaison sécuritaire. Utopie ou dystopie ?

Perversion ultime, on accoutume les populations et même on leur fait désirer ces moyens de contrôle. Ne sont-ils pas efficaces, et donc indispensables, pour lutter contre l'épidémie comme contre le terrorisme, la criminalité, voire même les mauvais comportements. On est alors en présence d'une « servitude volontaire » faisant de celle théorisée par La Boétie « une tempête au bassin des enfants ».

¹³⁵ FOUCAULT, *op. cit.*

La « ville de la covid » en Chine

À n'en pas douter, c'est en Chine qu'avec la politique du zéro covid des années 2021-2022, c'est le mieux affirmée la « ville de la covid ». S'appuyant sur les moyens de contrôle traditionnels et ceux de la technologie de surveillance la plus moderne, l'État-parti de ce pays de près d'un milliard et demi d'habitants les a soumis à une coercition systémique visant à éradiquer l'épidémie, mais aussi à crédibiliser la société de surveillance. Au départ, en 2020, avec en particulier le rigoureux confinement de Wuhan, cette stratégie connut un succès spectaculaire. Le gouvernement chinois cria victoire et en fit un instrument de propagande pour son système politique. Le succès de la politique radicale de quarantaine ne durera pas. Dès 2021, la Chine dut la durcir et l'étendre, fin 2022, elle devra être abandonnée.

La politique chinoise du « zéro covid » nous fait retrouver, modernisé, l'arsenal des « villes de la peste ». À la violence nue de la police, aux menaces de sanctions, à la délation, aux contrôles par les chefs d'ilots, à la pression du collectif sur les individus s'ajoutent les technologies modernes de surveillance à base d'appropriation étatique des données individuelles, de vidéo-surveillance, de reconnaissance faciale et d'intelligence artificielle (IA), de systèmes d'évaluation des comportements associés à des récompenses et des sanctions (système de crédit social)¹³⁶. Ainsi, si Shanghai et ses 23 millions d'habitants sont sortis partiellement de deux mois d'une quarantaine sévère en octobre 2022, le contrôle technologique y a été perfectionné. Deux millions de terminaux nommés « *digital sentry* » (sentinelles numériques) produites par Sensetime (la plus importante firme chinoise d'IA)¹³⁷ ont été achetés pour 7,5 milliards de dollars et placés dans divers lieux publics. La multiplication de ces appareils (un programme de plusieurs dizaines de milliards de dollars) coordonnés par des centraux numériques devraient permettre un contrôle sanitaire étendu dans de nombreuses villes.

Si les technologies de surveillance offrent un « supplément d'âme » à la « ville de la peste », les éléments essentiels de la « ville de la covid » restent ceux repérés par Michel Foucault. Le pays contrôle l'entrée des voyageurs étrangers (tests et quarantaine de cinq jours, séparant les membres d'une même famille, à la charge du voyageur, plus trois jours

¹³⁶ Le système de crédit social a été adapté à la lutte contre l'épidémie à la fois pour accroître son efficacité en période de crise imprévue et tempérer ses conséquences dommageables. L'épidémie a d'autre part servi de test de résistance pour le système de crédit social, les autorités cherchant à en tirer des leçons pour son développement futur. Knight, Adam, Creemers, Rogier [2021], « Going Viral: The Social Credit System and COVID-19 », SSRN (Social Science Research Network), 20 janvier) <https://ssrn.com/abstract=3770208>.

¹³⁷ Également Hangzhou Hikvision Digital Technology et Zhejiang Dahua Technology, les grandes entreprises produisant des caméras de surveillance.

d'isolement en appartement) et les importations alimentaires toutes suspectées d'être contaminées, donc testées. Des provinces, des villes (Wuhan, Xi'an, Shanghai, Chengdu et des dizaines d'autres), des quartiers sont confinés hermétiquement, les déplacements et les réunions y sont interdits ou contrôlés rigoureusement, des barricades érigées, les lieux publics fermés, des quarantaines instituées. La politique « tester, tracer, isoler » est imposée avec une vigueur bureaucratique et policière, les tests sont multipliés à l'infini. Les maisons où un malade, ou seulement un cas contact, a été repéré, sont clôturées, les familles enfermées dans leur appartement, nourries de l'extérieur (fin novembre 2022, l'incendie à Urumki dans le Xinjiang d'un immeuble où les habitants étaient emprisonnés et qui a fait une dizaine de morts a suscité de fortes manifestations dans tout le pays). Des équipes de surveillants dans leurs uniformes blancs hermétiques au moindre germe – apparentés à ceux des médecins de la peste – sillonnent les villes, repèrent les foyers épidémiques, clôturent les bâtiments suspects, trainent les malades et les suspects vers les lazarets, veillent à leur enfermement, arrêtent et sanctionnent les contrevenants. Les coûts du confinement et des tests quotidiens font que cette politique s'est faite au détriment d'une vaccination (en particulier des personnes âgées) relativement négligée et réalisée seulement avec des vaccins chinois moins performants. Cette stratégie sera poursuivie jusqu'aux derniers jours de l'année 2022 où elle devra être brutalement abandonnée. Avec l'irruption du variant omicron très contagieux, elle a montré ses limites – il aurait fallu appliquer ce confinement strict à des villes comme Pékin ou Canton de plus de 20 millions d'habitants – et susciter un profond mécontentement. Une autre cause de l'abandon des politiques « zéro covid » est la flambée de révolte de populations désespérées, malgré les risques encourus.

De même que la « ville de la peste » a pu apparaître à Foucault comme le modèle de la société contrôlée de l'Ancien régime absolutiste et plus généralement des régimes de contrôle panoptique des populations, la Chine du « zéro covid » pourrait livrer la matrice des régimes néo-panoptiques à venir.

Pour en rester aux temps de la peste, c'est à *Marseille en 1720*¹³⁸ que la réalité se rapproche le plus de l'idéal-type foucaldien et que le rapprochement avec la « ville de la covid » chinoise est la plus parlante.

¹³⁸ CARRIERE, Charles, COURDURIE, Marcel, REBUFFAT, Ferréol [1968], *Marseille ville morte : la peste de 1720*, Marseille : Autre Temps, 2008 ; SIGNOLI, Michel, TZORTZIS, Stéfan [2018], « La peste à Marseille et dans le Sud-Est de la France en 1720-1722 : les épidémies d'Orient de retour en Europe », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 96, p. 217-230 ; BEAUVIEUX, Fleur [2017], *Expériences ordinaires de la peste. La société marseillaise en temps d'épidémie (1720-1724)*, Thèse Paris EHESS, 9-12-2017 ; [2020], « Marseille en

Le Grand Saint Antoine arrive à Marseille le 25 mai 1720 avec une cargaison de tissus de grande valeur, l'essentiel était destiné à la foire de Beaucaire et une fraction appartenait au premier échevin, Jean-Baptiste Estelle. Mais la peste est à bord. Neuf matelots et le chirurgien en sont morts. Livourne avait interdit l'accostage, mais laissé repartir le navire en ne mentionnant que la présence de « fièvres pestilentiellles » (et non pas la peste), ce qui était pour le moins insouciant. Les règles de quarantaine des navires, des équipages, passagers et cargaisons à Marseille étaient particulièrement strictes et efficaces. Après tergiversations, elles vont être pour le Grand Saint Antoine abusivement allégées par le Bureau de santé : le bateau étant suspect, il aurait dû être mis en quarantaine à Jarre, on le laisse se rendre à Pomègue, les passagers sont mis en quarantaine aux Nouvelles infirmeries d'Arenc, un lazaret nouveau (il date de 1663) à 300 mètres des remparts de la ville, sans précautions particulières, et on abrège leur quarantaine et surtout une partie des marchandises, elles aussi en quarantaine aux Nouvelles infirmeries, va en sortir rapidement en contradiction avec les règlements, et transmettre la peste. Négligence ou influence des propriétaires des marchandises, en particulier de certains échevins ? Le capitaine Jean-Baptiste Chataud sera emprisonné au château d'If pendant près de trois ans. Estelle, d'abord suspecté, sera finalement anobli deux ans plus tard (pour son comportement courageux pendant l'épidémie).

Un matelot meurt aux infirmeries le 27 mai, un surveillant y meurt le 13 juin. Les médecins se gardent de parler de peste. Celle-ci arrive en ville le 20 juin et, dès lors, les morts se succèdent rapidement. Ce n'est que le 9 juillet que les médecins Peyssonnel père et fils posent le diagnostic. La maladie se répand rapidement. À la fin du mois et en août l'épidémie explose. Le 30 juillet, le Parlement de Provence interdit toute relation commerciale avec la ville, fait fermer les portes, barricader les faubourgs, chasser les vagabonds et les juifs. La peste s'étendant, le terroir est fermé par un blocus militaire, maritime et terrestre (avec 89 postes de gardes). Un quart de l'armée est mobilisé pour encercler Marseille et sa région, la flotte de Méditerranée veille au respect du blocus des ports de Marseille et Toulon. La plus grande partie de la Provence, en effet, est contaminée d'Aix à Arles et Saint-Rémy, d'Apt à Toulon, vers l'Ouest le Languedoc et le Gévaudan. Même si on a construit le « mur de la peste » pour isoler le Comtat Venaissin, Avignon et Orange sont atteints ainsi que le Vivarais. Classiquement, les groupes à risque sont soumis à une quarantaine, les maisons pestiférées

quarantaine, la peste de 1729, *L'Histoire*, mai 202, n° 471, p. 10-19 ; MILLOT, Vincent [2020], « L'économie de la morbidité », 15 avril, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/04/15/economies-morbidite-peste-marseille/>>. Relations anciennes : BERTRAND, Jean-Baptiste [1779], *Relation historique de la peste de Marseille en 1720*, Amsterdam : Mossy ; LEMONTEY, Pierre Édouard [1821], *De la peste de Marseille et de la Provence pendant les années 1720 et 1721*, Œuvres, tome V, p. 281 ss, 1829 ; GAFFAREL, Paul, DURANTY, marquis de [1911], *La Peste de 1720 à Marseille & en France*, Paris : Librairie académique Perrin.

sont fermées et marquées d'une croix rouge, on crée de nouveaux lazarets, des hôpitaux spécialisés (de véritables mouiroirs) et des maisons de convalescence. L'épidémie continue de progresser.

Début septembre, au sommet de l'épidémie, le pouvoir central (c'est l'époque de la régence de Philippe d'Orléans) prend en main la lutte contre l'épidémie et les débordements de toute nature qui sont à craindre. La militarisation de la cité apparaît nécessaire pour éviter la contagion et maintenir l'ordre. Un commandant militaire est nommé le 4 septembre (Charles Claude Andrault de Langeron) doté des pleins pouvoirs. La circulation des hommes et des marchandises est strictement contrôlée, tout déplacement suppose une « billette » de bonne santé signée par un surveillant de quartier, les espaces publics (y compris les églises) sont fermés, une « police de la peste » est créée (elle sera temporaire), 300 commissaires de la peste sont recrutés, les militaires cernent la ville, patrouillent dans la ville quadrillée quartier par quartier, puis rue par rue, surveillent les comportements estimés dangereux, les lieux supposés de débauche, traquent les « sans-papiers », une justice d'exception expéditive est mise en place. Si l'idéal pré-panoptique n'est pas atteint – la description de Foucault restant un point-limite que l'Ancien Régime ne saurait atteindre – on s'en rapproche. La ville de la peste idéale ressemble à la « *Safe city* » que les techniques de surveillance d'aujourd'hui permettent de réaliser. La politique « zéro covid » chinoise appuyée sur ses technologies montre à quelle échelle il est aujourd'hui possible de l'étendre !

L'épidémie de covid-19 a également remis à l'ordre du jour la très ancienne formule hippocratique (peut-être est-elle de Gallien) toujours répétée dans les ouvrages sur la peste, surtout au XVII^e siècle¹³⁹ « *Cito, longe, tarde* » (« *Cito, longe fugeas et tarde redeas* » : « pars vite, loin, et reviens tard »)¹⁴⁰. Déjà Boccace nous avait montré de riches patriciennes (accompagnées de quelques compagnons) quittant Florence pestiférée en 1348 pour s'enfermer dans une belle résidence campagnarde et se conter des histoires ; elles constitueront le *Décameron*.

Malgré la mise en quarantaine des villes de la peste, ou dans la crainte qu'elle soit mise en place, tous ceux qui le peuvent cherchent à quitter la ville au plus vite, gagnent leurs résidences secondaires. Bien entendu, il s'agit d'abord des souverains, des parlements, des

¹³⁹ Par exemple BINET, R. P. Etienne (sur la grande peste de Lyon) dans *Remèdes souverains contre la peste et la mort soudaine. Avec des prières pour cet effet*, Bourg en Bresse : TAINURIER, Jean, 1628, Paris : Chapelet, 1629 (rééd. Grenoble : J. Million, 1998), écrit : « Je ne vous défends pas même les trois mots qui sont excellents en cette matière, à savoir : *cito, longe, tarde* ».

¹⁴⁰ Fred VARGAS (alias Frédérique AUDOIN-ROUZEAU, archéologue au CNRS, auteur de *Les Chemins de la peste, op.cit.*) a écrit un excellent roman policier *Pars vite et reviens tard*.

corps constitués et autres notables, des classes aisées. En 1585, la peste ravage Bordeaux. Montaigne en était le maire, il n'hésita pas longtemps avant de fuir la ville. Devant y revenir en juillet pour l'élection d'un nouveau maire, il préféra rester aux portes de la ville « vu le mauvais état où elle est ». Pendant la Grande Peste de Londres, Pepys (29 juin, p. 112) constate qu'à la Cour tout le monde fait ses bagages pour la campagne et Defoe décrit les embouteillages de charrettes de déménagement des riches londoniens se hâtant de fuir, munis des sauf-conduits indispensables (obtenus d'abord aisément, du moins dans leur cas), avant que les routes se ferment aux habitants de la ville pestiférée. Defoe (p. 52) observe que ces riches fuyards sont d'abord essentiellement des oisifs ou des hauts fonctionnaires, les commerçants, les hommes d'affaires devant rester pour gérer leurs entreprises. Ce qui montre que toute activité ne cesse pas, du moins jusqu'au paroxysme de la crise sanitaire. On retrouve pratiquement partout le même phénomène de fuite rapide des classes aisées. Ainsi à Marseille, le négociant Roux raconte que 30 000 personnes, voire 40 000 (sur une population estimée à 90 000 habitants) auraient quitté la ville dès la fin juillet¹⁴¹. En 2020, l'annonce des confinements contre la covid-19 a de même provoqué d'immenses embouteillages à la sortie des métropoles.

La possibilité de partir « vite et loin » est réservée aux plus fortunés. Les pauvres restent, pour l'essentiel, sur place ou ne partent que tardivement. Ceux qui ont un emploi, même très précaire, s'y accrochent, les autres survivent comme ils peuvent dans leur quartier prenant parfois des risques inouïs (les pires emplois sont évidemment ceux de « corbeaux », mais les infirmiers n'ont guère plus de chance de survie) et nombreux sont ceux qui survivent de la charité privée, paroissiale ou des subsides municipaux. En ce qui concerne l'Angleterre, le *Settlement Act* de 1662 (donc trois ans avant la Grande Peste) systématise des règlements datant des Tudor. Il interdisait aux pauvres de quitter leur paroisse, sauf à se munir d'un « *settlement certificate* » garantissant que celle-ci paierait les frais de leur retour. Defoe note que les indigents sans domicile légal (« *legal settlement* ») étaient condamnés à rester sur place, ne pouvant que survivre de la charité privée ou publique. La situation la pire était celle des vagabonds, des sans-travail, des sans-abris, des mendiants qui, souvent, ne bénéficiaient pas de la charité publique. En outre, les maîtres quittant la ville et fermant leur maison, ils abandonnaient à la rue leurs domestiques, leurs compagnons (qui vivaient dans la maison du maître), les journaliers, ce qui revenait à une mort certaine (autant aller directement dans la charrette des morts, observe Defoe). Le désespoir aidant, nombreux furent les travailleurs

¹⁴¹ BEAUVIEUX [2017] ; [2020], *op. cit.*

pauvres qui finirent par s'enfuir de Londres, dans la plus grande détresse, pourchassés par la police qui leur interdisait l'entrée dans d'autres communes. La peste les poursuivait : « la mort les surprenait alors sur la route et ils ne furent plus que ses messagers ». En s'enfuyant ils répandirent la peste jusqu'aux limites du royaume (p. 158). Une même observation peut être faite pour l'épidémie de choléra à Paris en 1832¹⁴² : nombreux furent les travailleurs qui, devenus chômeurs, retournèrent au village (comme c'était alors l'habitude). On peut suivre les traces de ces chômeurs car nombreux sont ceux qui moururent le long des chemins qui les ramenaient chez eux, jusque dans la Creuse. Ces déplacements d'ouvriers sans emploi supposaient qu'ils soient en règle avec leur livret ouvrier (sinon, le risque était d'être enfermé comme vagabond). Le même phénomène s'observe alors en Angleterre où ne peuvent se déplacer que les travailleurs en règle : si depuis 1832 (*Reform Act*) l'assistance à domicile des pauvres a été supprimée, elle a été remplacée par l'enfermement dans une *workhouse*. Quarantaine ou *workhouse*, la mobilité de l'indigent restait très contrainte.

Les inégalités dévoilées et exacerbées

L'inégalité devant l'épidémie est attestée depuis la « peste » d'Athènes¹⁴³ et la peste noire en passant par toutes les épidémies des Temps modernes qui ravagent les villes les unes après les autres, enfin le choléra, le typhus et jusqu'à nous. Les pauvres deviennent plus pauvres et leur nombre augmente. Ce fut le cas avec la covid-19. La Banque mondiale¹⁴⁴ estime que la grande pauvreté (moins de 2,15\$/jour) s'est accrue du fait de cette épidémie de 70 millions de personnes dans le monde pour la seule année 2020, soit de plus de 10% (le total atteint est de 720 millions) et que les inégalités se sont accrues, les 40% les plus pauvres voyant leurs revenus baisser deux fois plus rapidement que les 20% supérieurs. Aujourd'hui comme hier, lorsque l'économie se pétrifie, les pauvres perdent leurs emplois et donc leurs sources de revenus, et c'est particulièrement grave pour ceux qui vivent de l'économie informelle (la majorité de ceux qui subissent la grande pauvreté dans le monde). Ils n'ont ni épargne, ni capital, leur pouvoir d'achat devient quasi inexistant, et lorsqu'ils avaient réussi à mettre de côté de modestes sommes, elles sont rapidement épuisées. Leur endettement

¹⁴² Sur le choléra cf. Bourdelais, Raulot, *Une peur bleue*, op.cit. ; Chevalier, Louis (présentée par) [1958], *Le choléra : la première épidémie du XIXe siècle*, Bibliothèque de la Révolution de 1848, t. 20, La Roche-sur-Yon : Imprimerie centrale de l'Ouest.

¹⁴³ Thucydide observait dans La guerre du Péloponnèse que la « peste » à Athènes avait été aggravée par la présence d'un grand nombre de réfugiés (des campagnards qui avaient dû fuir devant l'armée spartiate). Il observe (Livre II, 52) : « Comme ils n'avaient pas de maisons et qu'au fort de l'été ils vivaient dans des baraques où on étouffait, ils rendaient l'âme au milieu d'une affreuse confusion ; ils mouraient pêle-mêle et les cadavres s'entassaient les uns sur les autres ; on les voyait, moribonds, se rouler au milieu des rues et autour de toutes les fontaines pour s'y désaltérer. Les lieux sacrés où ils campaient étaient pleins de cadavres qu'on n'enlevait pas. »

¹⁴⁴ *Poverty and shared Prosperity Series, Correcting course*, World Bank, 2022.

augmente auprès des usuriers ou des commerçants. Cet effondrement se prolonge alors bien au-delà de la fin de l'épidémie. Souvent, chassés de leur logement ou de leur lopin de terre, ils voient leur famille s'enfoncer encore davantage dans la misère et leur précarité peut être renforcée pendant plusieurs générations. Souvent, ceux qui avaient réussi à accéder aux premiers échelons des classes moyennes sont brutalement rejetés vers les niveaux les plus bas dont ils avaient réussi à grand peine à s'extraire. D'où la recrudescence de la criminalité et surtout la peur des notables ou des plus riches qu'il en soit ainsi, ou que cette plèbe se révolte (ce qui explique – certes en partie seulement – les subsides versés aux pauvres).

La pire des inégalités est celle devant la mort. La covid a frappé surtout les plus faibles, les « premiers de corvée », souvent des femmes pauvres, monoparentales, des immigrés, ceux qui cumulent plusieurs formes de discrimination et d'exploitation (intersectionnalité), un handicap, la vieillesse, ceux qui vivent dans les quartiers les plus défavorisés et sont entassés dans des petits appartements.

Ce sont les pauvres, toujours, qui ont payé le plus lourd tribut en nombre de morts. Pour les maladies contagieuses, le choléra par exemple, il faut incriminer les conditions de vie, les taudis, l'entassement, l'absence d'hygiène. Pour la peste, l'explication tient au lien entre ces conditions d'existence, la présence des rats et des puces qui les infectent et qui, à leur mort, viennent parasiter les humains, ou directement celle des parasites humains (poux, puces) et, pour la variante pulmonaire, à la contagion via les gouttelettes ou aérosols. Elle tient aussi à ce que les pauvres privés de leurs précaires moyens de subsistances souffrent de malnutrition, voient leur état de santé se détériorer ou meurent littéralement de faim.

Il y a coïncidence entre une géographie de la misère et celle de l'épidémie. L'épidémie de peste ou de choléra frappe généralement d'abord les quartiers où les indigents sont entassés, et elle y prend une ampleur considérable. De là, elle gagne les quartiers résidentiels, et c'est pour cela que les autorités sont particulièrement vigilantes à ériger des murs de séparation, à mettre en quarantaine ces quartiers pauvres empestés : il s'agit avant tout de protéger les catégories sociales aisées. Celles-ci d'ailleurs sont persuadées que le danger vient des zones peuplées de miséreux, même lorsque l'épidémie s'est d'abord déclarée dans un quartier huppé !

L'inégalité se poursuit au-delà de la mort : les membres des classes supérieures sont enterrés individuellement, avec un minimum de cérémonie. Les pauvres sont ramassés « à la

pelle » (tirés par des crocs) et jetés dans les fosses communes avec, au mieux, une prière et un signe de croix collectif¹⁴⁵.

Une des pires épidémies du XVII^e siècle est celle de Naples et du Royaume de Naples en 1656-1657¹⁴⁶. Elle tue près de la moitié des habitants (200.000 personnes sur une population de 400.000 ou 450.000 habitants à Naples – avec un sommet à 20.000 morts par jour –, 800.000 pour le reste du royaume, voire 1.250.000 pour l'ensemble, soit entre 43% et 50% de la population¹⁴⁷). Ces morts se recrutent essentiellement chez les pauvres *lazzari* ou *lazzaroni* entassés dans les *bassi* insalubres, chez les réfugiés (des campagnards miséreux qui ont fui vers la ville) très nombreux après l'éruption du Vésuve en 1631. Dans les quartiers espagnols, le quartier Lavinaio densément peuplé à proximité du port, autour de la Piazza Mercato (d'où était partie la révolte populaire de Masaniello en 1647, d'où les rumeurs accusant les Espagnols) s'entassent les agonisants et les morts par milliers. Si les pauvres fournirent les principaux bataillons de morts, la bourgeoisie, la noblesse et les élites culturelles furent durement frappés et il n'y eut guère de survivants dans les couvents lorsque les moines étaient restés sur place¹⁴⁸.

On retrouve une configuration voisine lors de la grande peste de Marseille en 1720. C'est dans la vieille ville insalubre, au nord-est du port, que la mort frappe le plus, là où l'épidémie partie des marchandises sorties du Grand Saint Antoine s'est d'abord diffusée. Un quartier aux rues étroites où se trouvent les artisans, de nombreux commerces, mais aussi où les populations pauvres sont concentrées. À l'extrémité nord du quartier se trouve l'esplanade

¹⁴⁵ Le narrateur du *Journal de l'année de la peste* ne peut résister à la curiosité d'aller voir la grande fosse commune creusée dans sa paroisse, Algate. Elle a 40 pieds de long, 15 ou 16 de large et atteindra 20 de profondeur (un pied = 0,3 m) (DEFOE, eng. p. 75).

¹⁴⁶ Elle débarque (sans doute d'un bateau en provenance de Sardaigne) fin janvier, on observe les premiers morts en mars 1656 à proximité du port dans le rione Lavinaio surpeuplé. Elle ne dure que six mois dans la ville (dans le reste du royaume elle se poursuit en 1657). Le 14 août 1656, des trombes d'eau tombèrent sur la ville. Elles firent déborder le Chiavicone (un canal sous la rue Toledo), s'effondrer des palais ; l'eau rejeta les cadavres dans les rues, et ... l'épidémie s'arrêta (il y eut cependant quelques résurgences à la fin de l'année). Le peuple attribua le miracle à Saint Janvier. Cf. ROSI, Massimo [2004], *Napoli Entro e Fuori le Mura*, Rome : Newton e Compton Editori ; CALVI, Giulia [1981], « L'oro, il fuoco, le forche. La peste napoletana del 1656 », *Archivio Storico Italiano*, 507, p. 405-458 ; PRETO, Paolo [1987], *Epidemia, paura e politica nell'Italia moderna*, Rome-Bari : Laterza ; DE RENZI, Salvatore [1867], *Napoli nell'anno 1656, ovvero documenti della pestilenza che desolò Napoli nell'anno 1656*, Napoli : Tipografia di Domenico De Pascale. Cf. également les relations de la peste par Nicolò PASQUALE (*A' posteri della peste di Napoli e suo Regno nell'Anno 1656 dalla redenzione del mondo racconto*, Naples : Luc'Antonio di Fusco, 1668) et par Geronimo GATTA (*Di una gravissima peste che, nella passata primavera & estate dell'anno 1656, etc.*, Naples : Luc'Antonio di Fusco, 1659).

¹⁴⁷ FUSCO, Idamaria [2009], « La peste del 1656-58 nel Regno di Napoli: diffusione e mortalità », *Popolazione e storia*, 10 (1), p. 115-138.

¹⁴⁸ On dénombre 5.550 aristocrates, 340 marchands, 1.000 médecins et chirurgiens, 330 pharmaciens, 2.600 barbiers, 220 peintres, 890 sculpteurs et graveurs, 1.400 imprimeurs et libraires, 1.930 orfèvres, 2.000 maîtres-artisans, près de 3.000 tisserands de soie.

de la Tourette d'où le chevalier Roze, commandant un détachement de forçats (encadrés par des soldats), fait enlever mille deux cents cadavres entassés, pourrissants (sur la troupe de 150 hommes, il y aura quatre survivants, dont le chevalier). Une des premières mesures (30 juillet) prises par les échevins est l'expulsion des vagabonds et mendiants et l'enfermement des indigents à la Charité. Il n'y aura pas de famine, mais un début de disette : les prix du pain, de la nourriture augmentèrent, des troubles s'ensuivirent¹⁴⁹ qui forcèrent les autorités à multiplier les distributions gratuites.

Pendant cette même épidémie, à Arles, le quartier des Arènes, alors densément occupé par une population démunie vivant dans des masures, est dévasté¹⁵⁰. Une quarantaine y est instaurée et ces pauvres doivent être nourris aux frais de la municipalité. Par la suite toute la paroisse de la Major est mise en quarantaine : 3.000 personnes y sont enfermées. Comme ils risquent de mourir de faim, on les autorise à sortir par une des portes de la ville, mais avec une croix rouge à leur chapeau, sous peine de mort¹⁵¹. Il y aura même, cas rare, une rébellion dans la ville ; elle sera rapidement réprimée, mais la quarantaine disparaît et l'épidémie va devenir foudroyante (une seconde quarantaine sera établie).

À Londres en 1665, on a vu la situation tragique des pauvres sans emploi, jetés à la rue, choisissant souvent de s'enfuir. Ils sont alors pourchassés par les autorités, craints par les populations les suspectant d'être porteur de peste et de se livrer au pillage. Pepys note dans son *Journal* (31 août) : « *the poor that cannot be taken notice of through the greatness of the number* »¹⁵²) et Defoe fait dire à son supposé rédacteur : « Nous nous rendions compte que l'infection se tenait principalement dans les paroisses extérieures qui, très populeuses et habitées surtout par les plus pauvres, offraient plus de prise à la maladie que la Cité » (47). Les classes aisées avaient largement quitté la ville, ce sont les indigents qui, massivement, moururent. L'auteur de *Robinson Crusoé* (publié en 1719, un an avant le *Journal de l'année*

¹⁴⁹ « Le bruit du mal contagieux de Marseille répandu dans toute la Province, empêchoit les autres Villes d'y envoyer leurs denrées [...]. Les barricades que les villes voisines avoient faites pour se garder, ne permettoient pas aux Marseillois d'en aller chercher. [La ville] fut donc bientôt réduite aux extrémités d'une disette générale : le bled commença de manquer aux Boulangers ; & le troisième Août, [...] sur le soir la populace s'attoupa, & courut de rue en rue insulter toutes les maisons des Boulangers » [...] » La municipalité demanda (et obtint) la création de « marchés à une certaine distance de la Ville, où l'on feroit une Barrière, & où les étrangers pourroient apporter leurs denrées, & les habitants de Marseille les y aller acheter sans se communiquer ensemble », BERTRAND, Jean-Baptiste [1779], *Relation historique de la peste de Marseille en 1720*, Amsterdam : J. Mossy.

¹⁵⁰ À Nîmes, lors de l'épidémie de peste de 1649, on avait également emmuré les habitants des arènes – d'où la peste était partie – alors elles aussi densément peuplées par les familles les plus pauvres dans des conditions sanitaires épouvantables.

¹⁵¹ « pour prendre l'eau du Rhône, abreuver leurs bestiaux et travailler dans les terroirs du Tresbon, la Crau, et le plan du Bourg, sous cette condition toutefois que les hommes poseront sur leurs chapeaux et les femmes sur leurs coiffes, chacun une croix rouge [...] sous peine, contre les contrevenants, d'être punis de mort au premier avertissement ». (CAYLUX Odile, *op. cit.*). L'épidémie augmentant, l'autorisation est supprimée.

¹⁵² « les pauvres ne peuvent tous être comptés, tant ils sont nombreux » (PEPYS, p. 164).

de la peste) n'était pas dépourvu de cynisme. Il observe que la mort de trente à quarante mille pauvres sans emploi entre août et octobre 1665 (sur cent mille en tout, estime-t-il), certes « une circonstance bien triste en soi » (« *a melancholy article in itself* »), n'en a pas moins été « une délivrance » (« *a deliverance* ») (Defoe, eng, 124) car, s'ils étaient restés en vie, la charge de les nourrir aurait été trop importante pour la municipalité, et ces indigents auraient été amenés à se livrer à des pillages (des maisons des riches).

Déjà, à l'époque où Defoe écrit, le débat sur le coût des lois sur les pauvres se développe : il y a trop de pauvres, cela revient trop cher de les nourrir, ils sont inutiles et ils sont dangereux (il parle de « *useless mouths* », de « *dangerous people* », Defoe, eng 251). Les mercantilistes veulent avant tout les mettre au travail, comme par exemple William Petty. Mais, comme il n'y a pas assez d'emplois, si une « bonne peste » ou une « bonne guerre » vient à nous en débarrasser, ce n'est pas un malheur ! Dix ans plus tard, dans sa *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public* (1729), avec une ironie grinçante, adoptant le style « arithmétique » de William Petty, Jonathan Swift propose de traiter les enfants irlandais comme un bétail destiné à la consommation. Il faudra attendre la fin du siècle pour que Malthus propose son « principe de population » et écrive « au banquet de la nature le pauvre n'a pas son couvert » (2^e éd. 1803¹⁵³).

Les indigents, en outre, sont perçus comme « une classe dangereuse ». À cause des pillages auxquels ils peuvent être amenés à se livrer, mais aussi à cause des troubles, attroupements revendicatifs, révoltes qu'ils suscitent. « Heureusement », explique Defoe, comme il en mourait près d'un millier par jour « cette calamité rendit les gens fort humbles » (p. 161 ; eng, 124) (« *this calamity of the people made them very humble* »). La mort en masse allégea les finances municipales et assagit le peuple !

¹⁵³ MALTHUS, Thomas R. [1803], *An Essay on the Principle of Population*, London : Johnson (L. IV, 6, p. 531). Une phrase que l'on ne trouve que dans cette 2^e édition (de fait un livre entièrement nouveau), trop choquante, Malthus préféra la retirer.

L'ÉCONOMIE DES VILLES DE LA PESTE

Il y a d'abord le temps de l'effondrement économique, une « crise » due à un choc exogène. Les chocs épidémiques sont d'ampleurs très variables. Pour simplifier, il faut distinguer les pandémies qui, *en quelques années*, atteignent *le monde entier* et y tuent aux environs d'un tiers de la population et les épidémies qui frappent une ville, sa région, qui y tuent un pourcentage comparable, voire davantage. Si parfois – souvent même – elles gagnent d'autres villes, elles peuvent être considérées comme relativement localisées. Il nous faudra ensuite observer « le monde d'après », les sorties de crise et l'évolution de long terme.

L'économie à Londres en 1665

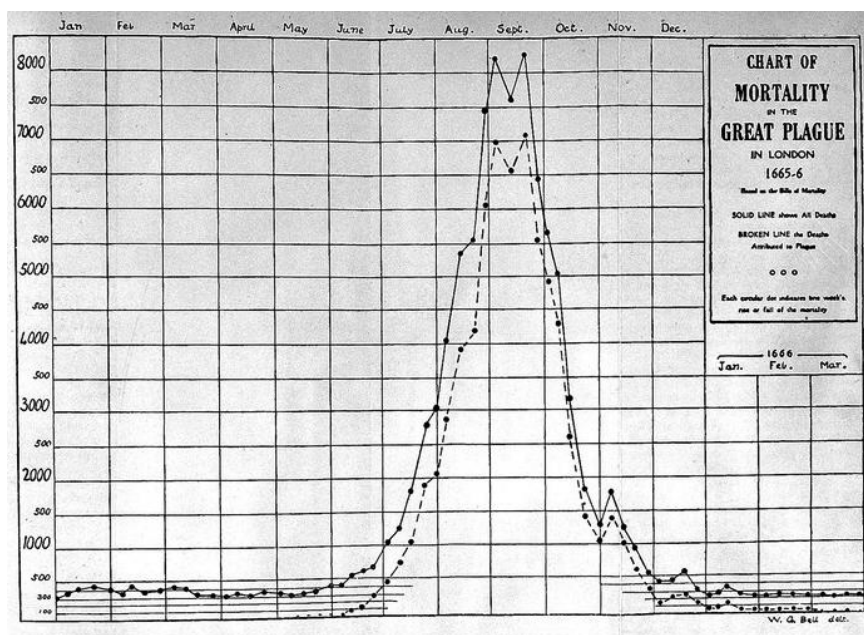
Londres 1665 est un cas emblématique ; on détient le *Journal* de Pepys et le « faux-vrai » *Journal* de Defoe, tous deux attentifs à la vie économique, et John Graunt, l'initiateur de la démographie statistique¹⁵⁴, publie en décembre 1665 *London's dreadful visitation, or, A collection of all the bills of mortality for this present year*, qui recense les morts du 20 décembre 1664 au 19 décembre 1665 par semaine, maladie, paroisse, et se centre sur la Grande Peste¹⁵⁵. *La courbe de la sévérité de la dépression correspond assez précisément à la courbe de mortalité, une courbe en V*. D'un côté, même si la fermeture et l'isolement familial sont la règle, la contagion est foudroyante et, après un moment paroxystique, la maladie régresse rapidement quelles qu'en soient les raisons¹⁵⁶. De l'autre, l'économie redémarre vivement lorsque la maladie est terminée. L'épidémie est un révélateur de force et de faiblesses. Londres sous la Restauration (Charles II règne depuis 1660) est alors une ville extraordinairement dynamique, en plein développement capitaliste. Si nous reprenons l'image de la courbe en K (l'économie subit une chute rapide et forte suivie d'une dissociation entre d'un côté les secteurs qui se développent et de l'autre ceux qui chutent), le bras ascendant y est nettement plus fort que la jambe descendante.

¹⁵⁴ GRAUNT, John [1662], *Natural and political observations mentioned in a following index, and made upon the bills of mortality, with reference to the government, religion, trade, growth, air, diseases, and the several changes of the said city*, London: Printed by Tho. Roycroft for John Martin, James Allestry, and Tho. Dicaeus ..., trad. fr. *Observations naturelles et politiques ...*, Paris : INED, 1977. Il est souvent considéré comme à l'origine de la première table de mortalité (cf. Ed INED p. 105-106).

¹⁵⁵ < <https://publicdomainreview.org/collection/londons-dreadful-visitation-bills-of-mortality> >

¹⁵⁶ Obtention d'une certaine immunité collective chez l'hôte (humains et rats), morts des puces « bloquées » et donc propagatrices, raisons climatiques (humidité, température), elles sont mal connues et différentes d'une épidémie à l'autre.

La courbe de mortalité¹⁵⁷ pour l'ensemble de la ville de Londres peut être ainsi résumée : début de l'épidémie en juin, la City est atteinte fin juin, les gens aisés commencent à quitter la ville, accroissement rapide de l'épidémie en juillet, fulgurant en août, le maximum est atteint en septembre, la peste tue toujours massivement en octobre, mais elle est en chute libre, en novembre l'épidémie est enrayée. Elle semble rebondir légèrement en décembre, mais à la fin de l'année elle est terminée.



[ligne pointillée : les morts dus à la peste ; ligne continue : les morts toutes origines]

Le *Journal* de Pepys rend compte de cette évolution¹⁵⁸. La tragédie a duré six mois, dont deux ou trois mois effroyables, l'essentiel des morts se situant entre le 8 août et le 10 octobre (Defoe estime qu'il y eut en tout 100.000 morts, donc au-delà des 68.590 officiels

¹⁵⁷ BELL, Walter George [1976], *The Great Plague in London in 1665*, AMS Press, London, 1^{re} éd. 1924, établie d'après les données de Graunt.

¹⁵⁸ Pepys observe le 7 juin deux ou trois maisons condamnées marquées d'une croix rouge ; le 29 juin, il observe que la cour du palais de Whitehall est encombrée de gens et de voitures en partance pour la campagne ; le 20 juillet il note que l'épidémie bat son plein : « But, Lord! To see how the plague spreads » ; le 10 août, montée rapide des morts : plus de trois mille décès cette semaine ; 12 août : « The people die so, that now it seems they are fain to carry the dead to be buried by day-light, the nights not sufficing to do it in » (les enterrements avaient lieu la nuit pour éviter les rassemblements) ; 31 août, il écrit : « But, Lord! how every body's looks, and discourse in the street is of death, and nothing else, and few people going up and down, that the towne is like a place distressed and forsaken. » ; le 1er septembre, il prépare son départ pour Woolwich, mais il continuera de vaquer à ses affaires publiques, privées et « très privées », au cours du mois il observe les feux purificateurs dans la ville, la folie des gens qui continuent de suivre les enterrements, la mort de tous les médecins de Westminster ; au cours du mois d'octobre Pepys se félicite de la chute de la mortalité, il est toujours très occupé par ses affaires publiques et privées ; le 4 décembre Pepys retrouve son habitation à Londres ; au cours du mois et début janvier les notables rentrent dans la City. En février 1666, le roi et la Cour reviennent dans la City.

tirés des statistiques de Graunt ; Edward Hyde, Earl of Clarendon, le Lord High Chancellor, parle de près de 140.000 morts sur une population totale de 460.000 habitants, soit entre 20% et 30%). Le profil de la courbe de mortalité à Londres est assez général, ainsi à Marseille en 1720 on aura quatre mois de forte épidémie, deux mois paroxystiques, août et mi-septembre¹⁵⁹.

À Londres comme dans les autres « villes de la peste », certaines professions furent davantage atteintes, d'autres moins, sans qu'alors une explication soit donnée. Il est possible que la raison soit à chercher du côté des rats et de leurs puces. Ainsi furent davantage exposés les meuniers, boulangers ou gestionnaires et gardiens de greniers à blé, également les bouchers, et les professions du vêtement (tailleur, fripier, drapier), les chiffonniers bien sûr. Inversement les métiers qui éloignent les rats, à cause du bruit (comme les forgerons, les tonneliers) ou parce qu'ils sont en relation avec les chevaux (les rats craignent leur odeur, de même pour les béliers) ou encore les marchands d'huile (par l'odeur ou graissage du corps) auraient été moins atteints.

Pepys donne quelques éléments pour appréhender l'effondrement de l'activité. Le 16 août, il se rend à la Bourse (London Exchange, ou *the 'Change*), il observe qu'il y a très peu de monde, que les rues sont vides, que deux boutiques sur trois, voire davantage, sont fermées (Pepys, p. 152-153)¹⁶⁰. Mais les affaires y continuent. La preuve est que ce même jour, les rumeurs sur les dangers que court la flotte anglaise font baisser la Bourse (« *Every body is at a great losse and nobody can tell.* »). Lui-même continue de s'activer, il observe même qu'il brasse trop d'affaires. En octobre il peut se réjouir des bénéfices réalisés durant les derniers mois. Sa femme rentre à Londres en décembre (« Quelle joie de nous retrouver ici », p. 251), il observe que la ville se repeuple densément (p. 259), que les boutiques rouvrent et il se réjouit : « Jamais ma vie n'avait été aussi gaie (outre que je n'ai jamais gagné autant d'argent) qu'en ce temps de peste » (31 décembre, 270).

Defoe est beaucoup plus précis (p. 155-156 et 317 ss), il nous livre une analyse de la situation économique et de l'emploi.

Il observe d'abord que, pour ce qui est des subsistances, l'activité n'a pas cessé. La ville a été approvisionnée depuis les campagnes environnantes et par cabotage. Il en est allé de même pour le charbon de Newcastle. Les boulangers, bouchers ont maintenu leurs

¹⁵⁹ BIRABEN, Jean-Noël, *Les hommes et la peste*, Mouton, 1975, t. I, p. 236 et 301 ; CARRIERE, COURDURIE, REBUFFAT, op.cit.

¹⁶⁰ « *Thence to the Exchange, where I have not been a great while. But, Lord ! how sad a sight it is to see the streets empty of people, and very few upon the 'Change. Jealous of every door that one sees shut up, lest it should be the plague; and about us two shops in three, if not more, generally shut up.* »

activités. Les marchés ont été approvisionnés, y compris pour la viande et les fruits. Il y eut quelques hausses des prix, mais momentanées et faibles. Il faut dire que la demande émanant des classes populaires s'était effondrée avec la croissance massive du chômage et donc la baisse des revenus. Si on prend en compte la population ayant pu quitter Londres, la consommation de la ville aurait, selon Defoe, été diminuée de moitié.

En revanche, dans Londres, pratiquement tous les métiers artisanaux et toutes les manufactures ont fermé, principalement dans les activités les moins nécessaires à la vie (et il en donne la liste) ; ils licencièrent leurs ouvriers et tous ceux qu'ils employaient. Les répercussions furent considérables dans toute l'Angleterre (p. 331). Le commerce d'exportation et la demande londonienne (elle représentait une part considérable de la demande globale) s'étaient effondrés. Le commerce intérieur anglais, par terre, fleuves et même par mer fut fortement réduit (à nouveau hors subsistances et charbon). S'il y eut « stagnation des affaires manufacturières dans tout le pays », notons cependant que les maîtres artisans les plus importants, ceux qui étaient largement dotés en capital, au sommet de leur puissance, purent continuer leurs affaires et « maintenir les pauvres au travail » estimant que l'épidémie terminée, les affaires repartiraient rapidement et qu'ils récupéreraient le chiffre d'affaire perdu pendant l'épidémie. Ce fut le cas en particulier de riches drapiers. Mais, les entreprises les plus fragiles durent cesser le travail. Les riches et puissants manufacturiers tirèrent leur épingle du jeu, ce qui n'empêcha pas la forte croissance du chômage dans toute l'Angleterre.

Toutes les activités relatives à la construction immobilière s'arrêtèrent purement et simplement, tous les salariés étant mis au chômage. Personne n'avait à cœur de bâtir en ces temps de calamités et où des milliers de maisons étaient vidées de leurs habitants.

Les affaires financières ne disparurent pas complètement. La Bourse est restée ouverte pendant toute l'épidémie, mais elle était désertée (261) au point que l'herbe y poussait comme dans la plupart des grandes avenues de la ville.

Le commerce extérieur s'effondra (156, 317). Aucun navire n'appareillait. Les pays étrangers, pour l'essentiel, se sont refusés à accepter les navires, et les marchandises, en provenance de Londres. Si au début de l'épidémie, seul Londres était affecté, à mesure qu'elle prenait de l'ampleur et que la peur de la contagion gagnait l'étranger, ce fut un « embargo général » contre toute l'Angleterre¹⁶¹. D'où la perte d'emploi pour tous ceux qui, directement

¹⁶¹ Defoe observe que des navires (surtout hollandais) tournèrent à leur avantage l'ostracisation des navires londoniens ou anglais : ils emplissaient leur cale de marchandises anglaises dans des ports peu atteints par la peste et ils allaient les revendre dans des pays tiers en cachant leur provenance. D'où des contagions.

ou indirectement, dépendaient de la navigation et du commerce extérieur. Quant aux navires entrants, ils se raréfièrent (117), mais ils ne cessèrent leur remontée de la Tamise que durant les deux mois d'août et septembre, les plus durs (323). Ils restaient en aval du pont de Londres, et dès octobre ils entrèrent.

L'effondrement de l'emploi fut encore augmenté par le licenciement en masse des domestiques (157), une classe qui à l'époque représentait une part importante de la population londonienne. La plupart des familles aisées, qu'elles partent ou restent, mirent à la porte l'essentiel de leur domesticité.

L'effondrement économique et la montée vertigineuse du chômage, donc la perte de revenus des travailleurs, eurent des conséquences mortifères. C'est l'occasion de souligner que, lors de telles catastrophes, l'économie peut tuer elle aussi en masse les pauvres sans emploi et sans protection ! Lors de l'épidémie de covid-19, dans des pays comme le Brésil ou l'Inde, sans doute « émergents », mais où les inégalités sont énormes, la grande pauvreté massive, le droit du travail et l'assistance sociale insuffisants, à peine ébauchés ou inappliqués, le confinement et la dépression économique conséquente ont été un fléau pour les pauvres, peut-être plus lourd que l'épidémie.

Defoe nous dit que nombre de pauvres périrent, non de l'épidémie, « mais de ses conséquences, plus précisément de faim, de détresse et de complet dénuement, étant sans logis, sans argent, sans amis, sans moyens de se procurer leur pain » (158). Il mourut de nombreux nourrissons et jeunes enfants. Heureusement, la municipalité distribua d'importants subsides aux pauvres et ainsi elle évita nombre de morts de faim¹⁶², l'accroissement du désespoir, donc les pillages et les révoltes. L'ordre a continué à régner tout au long de l'épidémie. Defoe demande à ses lecteurs de 1720 de considérer combien la situation de la ville serait misérable si « tout à coup [tous ceux qui tirent leur pain quotidien de leur travail] devaient se trouver chassés de leur emploi, l'ensemble du travail cessant et plus aucun salaire n'étant versé ! Ce fut le cas à l'époque » (158-159). Il n'y eut pas de famine au sens où la ville resta approvisionnée, mais les indigents n'en souffraient pas moins de la faim ne pouvant acquérir ces subsistances, une apparente abondance dans la misère.

Sorties de crises et évolution à long terme

L'épidémie passée, les choses reprennent leur ancien cours, explique Daniel Defoe dans son *Journal de l'année de la peste*¹⁶³.

¹⁶² Les indigents qui tentèrent de fuir la ville moururent aussi souvent de faim, personne ne voulant les secourir.

¹⁶³ « but as the terror of the infection abated, those things all returned again to their less desirable channel and to the course they were in before. » (DEFOE, 266-267 ; eng, 223)

Les villes frappées par la peste s'avèrent souvent résilientes à court terme, réussissant leur sortie de crise étonnamment bien, du moins lorsque le taux de mortalité ne dépasse pas les 25%-30%. L'épidémie terrassée, l'économie redémarre, parfois alors même que la peste tue encore par ci par là. Le profil de la courbe en V de la conjoncture épouse celui de la mortalité à Londres. Généralement, il faut un ou deux ans pour que les affaires retrouvent leur niveau d'avant la peste (ainsi à Lyon en 1629), davantage lorsque certaines activités essentielles comme la sortie des navires sont durablement freinées (à Marseille en 1720). Dans certains cas, si la reprise est d'abord vive, elle ralentit par la suite (une courbe en aile d'oiseau ou en *Swoosh*, la virgule à l'envers du logo de Nike). Tel semble être le cas à Venise après la peste de 1575-77. À Naples, dépeuplée après celle de 1656, elle est plus tardive. Le redressement est cependant étonnant étant donnée l'importance de la saignée. Rome frappée la même année reprend vie rapidement (elle n'a perdu « que » 20% de sa population et le fléau disparaît dès 1657 (sur le tableau de Nicolas Poussin de cette même année – *Sainte Françoise Romaine annonçant à Rome la fin de la peste* –, on la voit s'enfuir emportant ces dernières proies).

Le cas le plus frappant de reprise éclatante est donc celui de Londres. Le pire moment de la mortalité avait été l'automne 1665. Dès janvier 1666, l'activité redémarre¹⁶⁴. Tous les commerces sont rouverts en février-mars. À la fin du mois de mars 1666, le Lord Chancellor (Lord Clarendon) peut écrire « Comme on ne l'a jamais vu, les rues sont bondées, la Bourse animée, partout dans la ville, il y a foule ». L'expansion de la ville reprit, plus forte que jamais, attirant une masse de population nouvelle. Pourtant Defoe note que le commerce extérieur ne redémarrera que tardivement du fait du refus des ports étrangers d'accueillir des bateaux venant de Londres ou même anglais (Defoe, 321, 342)¹⁶⁵, le trafic des navires entrant étant immédiatement rétabli. Paradoxalement, du moins en apparence, en Angleterre, la reprise fut favorisée par une autre catastrophe survenue en 1666 à Londres, le Grand incendie qui détruisit une partie importante de la City. Toute l'économie anglaise en bénéficia grandement. Il fallut en effet reconstruire les immeubles, produire une grande quantité de meubles, vêtements et reconstituer tous les stocks, d'où sept ans de prospérité spectaculaire (Defoe, 331-332). Rien n'est plus révélateur du dynamisme économique de Londres et de l'Angleterre que cette capacité à faire d'un drame un facteur de croissance.

¹⁶⁴ LEASOR, James [1962], *The Plague and the Fire*, London: Allen and Unwin, p. 193-196

¹⁶⁵ Les Flamands et surtout les Hollandais en profitèrent, achetant les marchandises en divers ports anglais (libres de peste), les ramenant chez eux, et de là les réexportant en les faisant passer comme produites chez eux (321).

Marseille n'a pas eu une courbe en V aussi prononcée que Londres, plutôt une courbe en U. Elle s'est cependant révélée relativement résiliente, alors même que la navigation sortante restait impossible durablement, le blocus n'étant levé que peu à peu¹⁶⁶ (il ne sera complètement levé qu'en 1723). Si les entrées de navires en provenance du Levant retrouvent rapidement leur niveau antérieur¹⁶⁷, en ce qui concerne les sorties, on estime qu'il faut attendre janvier 1724 pour voir les bateaux marseillais accueillis dans les ports étrangers : il aura fallu trois ans et demi. Pourtant, malgré la lenteur de la reprise du commerce au loin et ses 30% ou 40% de morts, Marseille commence à se redresser dès l'épidémie évacuée. La peste ayant beaucoup reculé en octobre et ayant disparu en novembre, dès le début de l'année 1721, l'activité renaît, les commerces rouvrent, la pêche reprend, les marchés s'animent. Noël 1720 est une fête d'espoir retrouvé. La Chambre de commerce avait fermé ses portes en juillet 1720, elle reprend ses délibérations le 19 février de l'année suivante. Les Marseillais survivants semblent s'être livrés à une frénésie d'achats, faisant repartir la consommation ; et il fallait reconstituer les stocks.

Après la peste de 1656, avec ses 50% de morts, Naples était une ville morte. En outre pendant deux ans, la ville et le royaume de Naples vont rester en quarantaine, isolés du reste du monde (même si de fait il y a de nombreuses violations des lignes sanitaires), ce qui va limiter la possibilité d'une forte reprise économique. Si l'on prend en compte l'importance du choc démographique et la durée du blocus, on peut cependant estimer qu'à court ou moyen terme, la ville a fait preuve d'une réelle résilience. En effet, dans les quatre années qui suivent la fin de l'épidémie, les activités économiques reprennent¹⁶⁸. La ville va se repeupler grâce à l'immigration massive (pourtant toute la région a subi un fort choc démographique), puis grâce à une natalité explosive (en une cinquantaine d'années sa population dépassera celle d'avant la peste). Naples a été capable d'un sursaut, son économie a rebondi, mais elle était déjà sur le déclin, et le redressement opéré, le rythme de croissance ralentira.

La rapidité de la reprise de ces villes peut étonner alors qu'entre un tiers et la moitié de la population a disparu, que toute activité économique a été arrêtée plusieurs mois mettant la quasi-totalité de la population laborieuse au chômage, la privant de ses revenus. Une des raisons principales de ce rebond est que le capital n'a pas été affecté, ni le capital physique (les terres, le cheptel, les outils, les immeubles, les bateaux, les infrastructures ...), ni le capital financier. En particulier le capital commercial – essentiel dans les villes portuaires que

¹⁶⁶ 18 novembre 1722, ouverture des portes de la ville ; mai 1723, levée du blocus de la Provence ; janvier 1724, rétablissement de la liberté du commerce maritime.

¹⁶⁷ CARRIÈRE, COURDURIE, REBUFFAT, *Marseille ville morte : la peste de 1720*, *op.cit.*

¹⁶⁸ Cf. FUSCO, [2009], *op.cit.*

la peste privilégie souvent –, les réseaux des marchands, leur capital de confiance sont intacts. C'est le cas à Londres, mais ça l'est également à Lyon, à Marseille¹⁶⁹, à Naples. Les élites ont été relativement moins frappées, en particulier les grands marchands et les entrepreneurs qui dynamisent l'activité, mais aussi les aristocrates, les grands propriétaires fonciers qui l'encouragent par leurs dépenses¹⁷⁰. Les marchés extérieurs, proches ou lointains, étaient intacts et les négociants les ont retrouvés dès que le blocus a été levé. Une fraction considérable des morts était formée d'indigents sans emploi qui ne contribuaient guère à l'expansion économique, ni du côté de l'offre (chômage), ni du côté de la demande (misère). Surtout, par exemple dans le cas de Marseille – mais on retrouve le même phénomène ailleurs – le manque de bras a été rapidement comblé grâce à une immigration importante de travailleurs originaires de Provence (même si elle a été sévèrement affectée par la peste), des autres provinces et de l'étranger. À plus long terme, la population s'est reconstituée grâce à l'explosion des mariages et de la natalité.

La rapidité relative de la sortie de crise n'engage pas pleinement l'avenir. Le choc pesteux affecte différemment les économies à long terme ; il renforce celles en expansion longue et affaiblit celles qui déclinent, la reprise en aile d'oiseau étant un indice des difficultés à venir. L'épidémie est un révélateur des forces et des faiblesses de l'économie et de la société et un accélérateur de l'histoire. Prenons Venise après la peste de 1575. À la veille de l'épidémie, malgré la victoire de Lépante contre les Ottomans (1571) qui marque l'hégémonie de ses flottes en Méditerranée, elle est déjà en déclin avancé¹⁷¹. Si, après la peste, elle se redresse retrouvant en partie sa puissance économique, financière, militaire, à plus long terme sa décadence est confortée : la peste ayant révélé et accru ses faiblesses, lui portant un coup dont elle ne sera pas capable de se relever pleinement. « Ceux qui ont joué les premiers rôles » écrit Braudel¹⁷² « en retiennent toujours quelque chose. La décadence, mot étrange et ambigu, ce n'est en tous cas ni l'infamie, ni le désespoir, ni les regrets éternels. Venise a continué à vivre ; l'Angleterre, la France, l'Europe continuent bien à vivre sous nos yeux ». Ce qui est vrai de Venise l'est aussi de Naples après la grande peste de 1656.

La comparaison entre Londres et Naples – alors les deux plus grandes et plus riches villes d'Europe après Paris – est éclairante.

¹⁶⁹ CARRIERE, COURDURIE, REBUFFAT, *op.cit.*

¹⁷⁰ À Naples où les élites ont été durement frappées, lorsque finalement les grands propriétaires et la Cour reviendront, cela relancera l'activité grâce à leurs dépenses, à leur domesticité, etc.

¹⁷¹ Braudel, Fernand [1984], Venise, Paris : Arthaud. Braudel compare la victoire de la Sérénissime à Lépante à celle de la France en 1918.

¹⁷² Id. Braudel n'aimait pas le terme décadence, d'où les distances qu'il prend ici.

Il n'est pas nécessaire de rappeler que le destin de Londres et de l'Angleterre est exceptionnel après 1665. En un siècle et demi, l'Angleterre devient mondialement hégémonique sur les plans économique et politique. Dépassant Paris à la fin du règne de Louis XIV, Londres est alors la plus grande ville du monde, le centre rayonnant de l'Angleterre. Sortie affaiblie de la guerre civile, l'Angleterre a retrouvé son dynamisme sous la République et la Restauration (1660). Comme William Petty le montre (non sans chauvinisme), dix-sept ans après la Grande Peste, l'Angleterre l'emporte déjà économiquement sur la France et Londres, plus qu'aucune ville au monde, concentre une part considérable de ses activités économiques¹⁷³. Après la *Glorious Revolution* (1688) la puissance économique britannique se développe toujours plus vigoureusement grâce à sa marine et à son commerce, à ses îles à sucre esclavagistes¹⁷⁴, à ses guerres victorieuses, à ses institutions, à sa modernité financière (dont la *Bank of England* – créée en 1694 – est un élément crucial), et l'économie londonienne en est le cœur. L'Angleterre est devenue une puissance globale, alors qu'en 1650, elle n'était qu'une puissance locale, loin derrière la France et même l'Espagne (même si en 1588, l'Invincible Armada s'était dissoute). La peste a frappé une ville en plein essor, non seulement elle sort vite et bien de la crise, mais l'épidémie n'a affecté en rien l'expansion de longue durée qui suit. Le Grand incendie de 1666, une seconde catastrophe en deux ans, a eu comme résultat de relancer le secteur manufacturier londonien et anglais et toutes les industries qui accompagnent la construction immobilière (comme Defoe le note, cf. ci-dessus), une reconstruction qui va durer dix ans. Londres, sa puissance financière, ses grands marchands, sa marine, son positionnement géographique alors que l'Atlantique a enterré la Méditerranée, ses spécialisations industrielles et commerciales porteuses dans le monde nouveau, a dynamisé sa croissance malgré la peste. Elle en a même bénéficié dans une optique schumpétérienne de « destruction créatrice », ses secteurs archaïques laissant place aux secteurs dynamiques. Et, nous l'avons vu, les manufacturiers anglais largement dotés en capital s'en sont bien sortis, mais pas les moins bien lotis, d'où une concentration capitaliste. Le puissant bras ascendant de la courbe en K a dynamisé l'économie anglaise. Il est révélateur de ce dynamisme que Londres ait fait de la catastrophe du Grand incendie de 1666 une source d'expansion !

¹⁷³ PETTY, William [1682], « Another Essay in Political Arithmetick Concerning the Growth of the City of London », in : *The Economic Writings of Sir William Petty*, Cambridge University Press, 1899, vol. 2, p. 451-478 (rééd. Charleston SC : Eebo, 2011).

¹⁷⁴ Dès 1636, la nouvelle loi autorisant l'esclavage et la traite négrière est mise en œuvre par le gouverneur Henry Hawley à La Barbade qui devient dès 1640 un grand centre producteur de « sucre esclave », inaugurant la série des « îles à sucre » anglaises.

Avec un taux de mortalité deux fois plus élevé que celui de Londres, Naples ne commence à se relever de la peste de 1656 qu'au bout de quatre ou cinq ans, et la convalescence sera longue – plusieurs décennies –, mais ce redressement n'en est pas moins relativement rapide étant donnée l'ampleur de la catastrophe démographique de la ville et du royaume. Naples retrouve son statut de grande capitale ; à la fin du siècle, elle est à nouveau la troisième plus grande ville d'Europe et elle est plus peuplée qu'avant la peste.

Avant la peste, l'économie napolitaine était sous domination espagnole (après l'échec de la révolution napolitaine de 1647, durement réprimée), elle souffrait de la fiscalité oppressante de Madrid, de la domination d'une aristocratie et d'un clergé prédateurs¹⁷⁵, du processus de « reféodalisation » au détriment des petits propriétaires et au profit des maîtres des *latifondi*. En outre la Méditerranée et l'Europe du Sud, sont surclassées par la Mer du Nord, l'Atlantique et l'Europe du Nord. Le Mezzogiorno que la ville polarise et qui, pour l'essentiel, constitue le royaume de Naples, est devenu l'espace typique des *latifondi*, d'immenses domaines de l'aristocratie, des couvents et des princes de l'Église, propriétaires absentéistes, où une agriculture archaïque est menée par des troupes d'ouvriers agricoles peu productifs, proches du servage, dirigés par des *caporati* (contremaîtres) souvent incompetents, tyranniques et prédateurs. La valeur ajoutée est captée par l'État espagnol « colonialiste » et le surplus résiduel est investi non productivement dans des palais et des Églises, de somptueux édifices. Les dépenses somptuaires des élites gonflent surtout les importations. Les inégalités, déjà, sont excessives, la classe moyenne fait défaut.

Il ne s'agit alors que du commencement d'une évolution déclinante. La ville est riche, les « Arts de la soie » – une industrie exportatrice (même si, de plus en plus, la matière première est exportée) – restent dynamiques, les activités marchandes sont encore florissantes, le port rayonne et les activités culturelles et intellectuelles sont brillantes.

La terrible épidémie pesteuse de 1656 révèle et accentue les failles de l'économie et de la société napolitaine¹⁷⁶. L'oppression fiscale madrilène¹⁷⁷ ne fera que s'alourdir, freinant encore le dynamisme des affaires. Le surendettement de l'État renforce l'économie fondée sur la rente financière au détriment de l'investissement productif, consolide encore les féodaux

¹⁷⁵ VILLARI, Rosario [1967], *La rivolta antispagnola a Napoli: Le origini (1585-1647)*, Biblioteca di cultura moderna, vol. 635, Bari : Laterza.

¹⁷⁶ Sur l'économie de Naples et du Royaume de Naples avant la grande peste, cf. TIRAN, André [2020], *Le Royaume de Naples (1580-1620, Économie, monnaie et finance à l'époque d'Antonio Serra*, Paris : Classiques Garnier.

¹⁷⁷ FUSCO, Idamaria [2007], *Peste, demografia e fiscalità nel Regno di Napoli del XVII secolo*, Milan : Angeli. Preuve de son rétablissement économique, mais aussi du durcissement de la fiscalité, le Royaume de Naples était redevenu l'un des plus importants contributeurs du Trésor espagnol.

qui en sont les acquéreurs, impose la surévaluation de la monnaie. Le PIB s'est effondré avec l'épidémie et la rente féodale (latifundiaire) chute lourdement en masse¹⁷⁸, la baisse des revenus de l'aristocratie et du clergé réduit leurs dépenses et les effets d'entraînement de celles-ci sur l'économie napolitaine), mais le taux d'exploitation des paysans augmente. Le système latifundiste bloque le mécanisme vertueux lié à l'accroissement de la productivité et du niveau de vie paysan. Le PIB/tête n'augmente pas, la répartition devient encore plus favorable à l'aristocratie et à l'Église, et les surplus qu'elles extraient ne sont pas investis productivement.

Sans doute si Naples met plus longtemps à se redresser que Londres et si les conséquences à long terme y sont beaucoup plus négatives, c'est aussi parce que le taux de mortalité n'est pas le même (50% à Naples, 25% à Londres). Mais cette différence des taux de mortalité s'explique en partie par les conditions sanitaires, surtout celle des classes indigentes, encore pires à Naples, et ces conditions sont à mettre en relation avec les autres faiblesses du Naples d'avant la peste, un ensemble qui fait système et explique que le choc pesteux y ait accéléré le déclin.

Si l'on doit observer le déclin économique, mieux vaut ne pas parler de décadence (ce « mot étrange et ambigu »). Après l'indépendance (1734), Naples inaugure même un second âge d'or aristocratique ; il concerne essentiellement l'édification d'églises, de somptueux palais dans la ville et en province, ainsi que la vie intellectuelle, culturelle, musicale. La superstructure est somptueuse, mais les bases économiques continuent de s'affaiblir. Le surplus extrait par les classes dominantes est excessif par rapport à la valeur ajoutée générée et il est dépensé de façon improductive. La peste de 1656 n'est pas la cause du basculement de l'économie napolitaine, mais elle l'a poussée dans la direction vers laquelle elle penchait. Le choc pesteux s'est exercé sur une société non seulement ultra inégalitaire, mais aux inégalités archaïques (quasi-serfs et féodaux), il a renforcé ces inégalités. Il a frappé une économie qui manquait de secteurs modernes, de couches sociales et d'institutions capables de la dynamiser. À l'inverse de Londres, son système social et ses secteurs archaïques, les *latifondi*, son positionnement au cœur de la Méditerranée, ont fait que, lors de la peste, la jambe descendante de la courbe en K était plus développée que le bras ascendant.

¹⁷⁸ BENAITEAU, Michèle [1980], « La rendita feudale nel Regno di Napoli attraverso i relevi: il Principato Ultra (1550 - 1806), in : *Società e storia*, n° 9, p .562-611.

Naples et Londres, deux destins divergents à long terme que la peste a confortés. Naples était le centre d'une économie féodale fondée sur deux rentes, la rente latifundiaire et la rente financière. C'est sur ces deux piliers qu'elle se reconstruit, durcissant l'exploitation des travailleurs ruraux via la rente latifundiaire, celle de la population non aristocratique via la fiscalité et la rente financière, et canalisant ces surplus vers des dépenses improductives et des dépenses somptuaires qui conduisent à des importations et pas suffisamment à l'encouragement de la production locale. Londres devient le centre d'une économie capitaliste fondée sur le travail productif, le profit des manufacturiers, des marchands, des compagnies commerciales, des grands armateurs et l'investissement productif de ce surplus. L'économie qui se redresse si vivement après la Grande Peste est cette économie capitaliste tandis que les entreprises peu capitalisées, les secteurs archaïques disparaissaient. Non seulement elle survit aux catastrophes, mais elle en fait un ressort.

« Selon que vous serez puissants ou misérables ... » écrivait La Fontaine dans *Les animaux malades de la peste* ...

EN CONCLUSION : RETOUR SUR L'ÉCONOMIE POST-COVID

À long terme, les leçons de l'histoire montrent que les chocs épidémiques majeurs ont des conséquences différenciées selon les structures économiques, sociales et politiques des pays ou des villes sur lesquels ils s'exercent. Dans tous ces cas, l'épidémie n'a pas été la cause du basculement, elle a été un accélérateur de tendance. Elle précipite le déclin des économies fragilisées, porteuses de secteurs peu productifs, aux rapports sociaux archaïques, aux institutions inefficaces, elle ne freine pas – et peut même encourager – le dynamisme des sociétés aux rapports sociaux performants, riches en entreprises et en secteurs novateurs, celles qui connaissent une forte croissance de la productivité, détiennent une place dominante dans les relations marchandes mondiales.

Les pestes du moyen-âge ont provoqué une redistribution des rapports de puissance à l'échelle mondiale. Celle de Justinien a accéléré le déclin des Empires perses et byzantins, facilité les conquêtes arabes, permis l'essor occidental et le basculement du dynamisme économique de la Méditerranée vers l'axe rhénan et la Mer du Nord. Dans la crise provoquée par la peste noire, à travers épidémies, guerres, révoltes sociales, l'Europe occidentale va mettre en œuvre ce qui finira par constituer un nouveau régime politique et économique efficient, les bases de la Renaissance et du capitalisme. Quant aux chocs pesteux frappant les villes européennes au XVII^e siècle, ils auront des conséquences à long terme très différentes selon leurs structures économiques, institutionnelles et sociales. Certes, l'épidémie terminée, ces villes vont se montrer capables d'un sursaut économique. Mais, en partant des cas opposés de Londres et de Naples, on peut observer que dans le premier cas, l'épidémie ne freine pas une croissance de longue durée exceptionnelle alors que, dans le second cas, le déclin s'ensuivra.

Avec l'épidémie de covid-19, il y a également des gagnants et des perdants. C'est le cas socialement : comme lors de toutes les grandes épidémies, les riches sont les gagnants et les pauvres les perdants, et cela au sein de chaque pays et à l'échelle mondiale. C'est également le cas en ce qui concerne les secteurs et les pays, donc géopolitiquement. Les pays sont affectés différemment selon leur dotation relative en secteurs archaïques et modernes et selon l'efficacité de leurs institutions. L'épidémie de covid-19 a fortement impacté les entreprises et les secteurs issus de la deuxième révolution industrielle (l'automobile, l'aviation) ainsi que le tourisme, elle a en revanche renforcé les secteurs de la révolution communicationnelle, les entreprises qui exploitent les *data* et les plateformes d'e-commerce, les nouvelles modalités d'organisation du travail (visio-conférence, télétravail), mais aussi la

télesurveillance, la captation et la commercialisation des données personnelles, les « *safe cities* ». Les États-Unis et ses GAFAM (Google, Apple, Facebook et Amazon, Microsoft), la Chine et ses BHATX (Baidu, Huawei, Alibaba, Tencent, Xiaomi) pourraient en sortir renforcés par rapport à l'Europe qui est largement passée à côté de cette révolution technique et reste fortement dépendante de secteurs traditionnels. Il n'y a cependant pas de fatalité, les leçons de l'histoire sont énigmatiques et des capacités de rebond insoupçonnées peuvent exister lorsque la volonté collective est présente. L'Europe a des atouts pour réussir cette mutation. Sa capacité de rebond se jouera sur l'éducation.